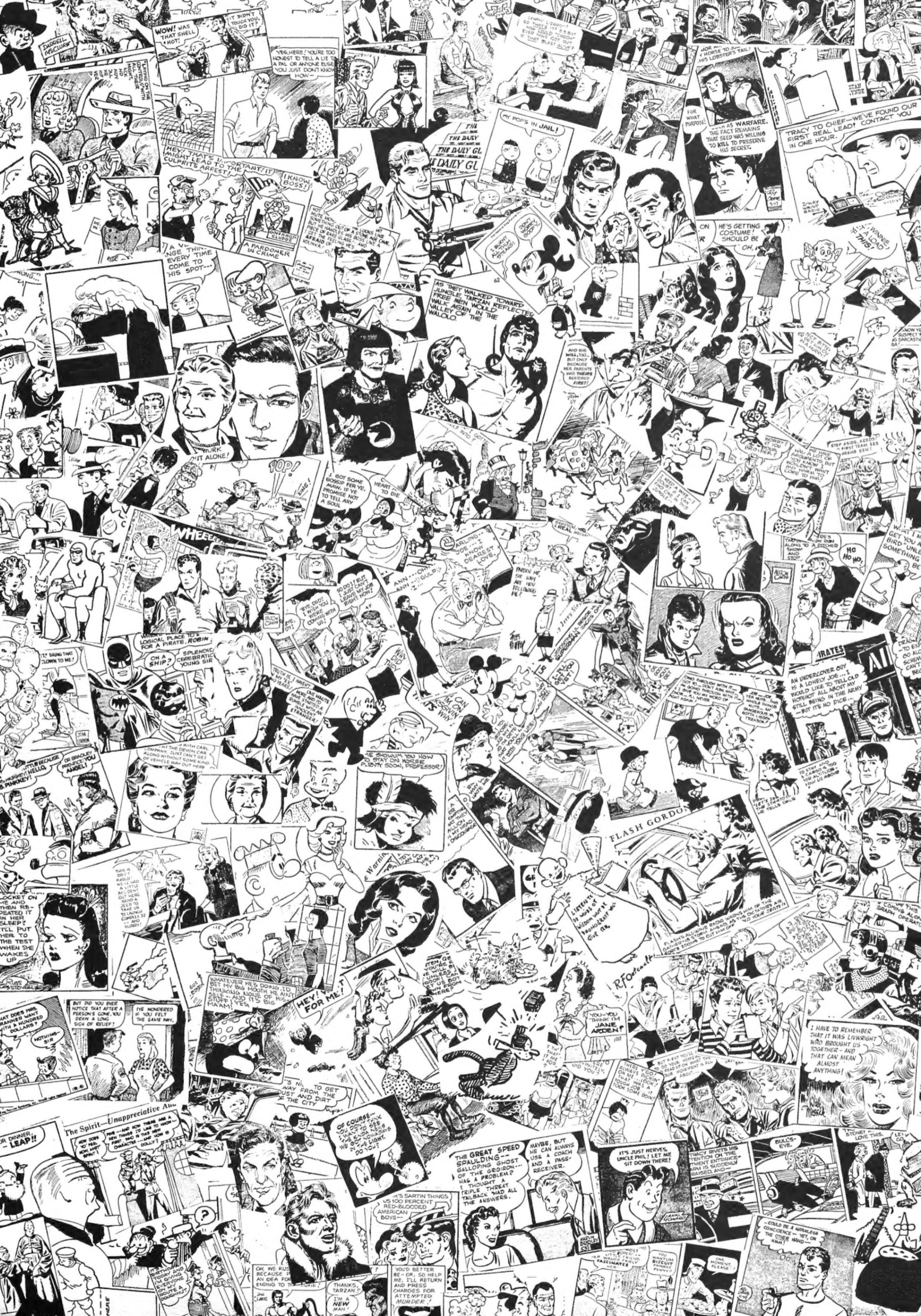
PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

GIR-HUGO PRATT
NEAL ADAMS

N° 14 / 4e Trimestre 1970 / PRIX 6 F. / ÉTRANGER 7,30 F.


WOW! WAS THAT SHELL HOT!
I DIDN'T TOUCH YOU, DID I?
YES, HERE! YOU'RE TOO HONEST TO TELL A LIE
MY POPS IN JAIL!
THE DAILY GL
I KNOW, BOSS!
A PARDONER IN CRIME
TRACY TO CHIEF—WE'VE FOUND OUR FIRST REAL LEAD! CONTACT YOU IN ONE HOUR.
HE'S GETTING COSTUME! SHOULD BE
OH,
WINNIE, I ALOOD THIS!
AS THEY WALKED TOWARD JUNGLE, TARZAN WOULD REFLECTED FREE AMEN WOULD WALK AGAIN IN THE VALLEY OF THE WALOO
POP!
I GOT SOME GOSSIP FOR YE, PROMISE NOT TO TELL ANY SOUL
HEART TO DIE
DARLING—JOE I KNOW DEAREST LOVE!
ANN—OH! ANN! GULP!
SO DO I! BUT I LEAVE MY JOB RIGHT NOW!
BYE, DAD! I WISH YOU COULD COME WITH US!
WHERE'S LOGICAL PLACE TO FOR A PIRATE, ROBIN
ON A SHIP?
SPLENDID CEREBRATION YOUNG SIR
HO HO HO
AN UNDERCOVER GUY IS A LONELY JOB... I WOULD LIKE TO TELL OLD HOTSHOT ALL ABOUT MY SECRET BEING IN THE ARMY —BUT IT'S NO DICE...
RATES
ALL
FLASH GORDON
I HAVE TO REMEMBER THAT IT WAS LIVWRIGHT WHO BROUGHT US TOGETHER — AND THAT CAN MEAN ALMOST ANYTHING!
The Spirit—Unappreciative Au
THE GREAT SPEED SPAULDING—GALLOPING GHOST OF THE GRIDIRON—HAS A PROBLEM? I THOUGHT A TRIPLE-THREAT TAILBACK HAD ALL THE ANSWERS.
MAYBE, BUT WE CAN ALWAYS USE A COACH AND A PASS-RECEIVER.
IT'S JUST NERVES, UNCLE PHIL! LET ME SIT DOWN THERE!
BULL'S EYE.
COULD BE A NATURAL COINCIDENCE — YET, ON THE OTHER HAND—
THANKS, TARZAN! I'M A NEW MAN!

sommaire

Gir, interview de Claude Moliterni 3

Neal Adams, par Jean-Pierre Dionnet 17

Willy Vandersteen
ou la bande dessinée industrialisée,
par Jacques de Lente 27

Eric, l'homme du Nord,
par Hans Kresse (fin) 37

Une héroïne originale,
Marianne la femme-canon,
par Pierre Couperie 51

Anticipations réalisées,
une revanche des bandes dessinées,
par Pierre Couperie 53

Jerry Robinson 55

Eek and Meek, par Howie Schneider 58

Mauricio de Souza, par Claude Moliterni 61

Trois expositions de la Socerlid 64

Les humanités de Mongo,
par Edouard François 67

Corto Maltese,
Hugo Pratt interviewé par Claude Moliterni 79

Echos,
par Pierre Couperie et Claude Moliterni 89

Montage de Shell Dorf : pages 2 et 3 de couverture

Fondateur : Claude Moliterni. Administration, Publicité : S.R.P., 38, rue Marceau, 94-Ivry. Imprimé par la S.E.R.G., 40, rue Marceau, 94-Ivry. Rédacteur en chef : Claude Moliterni. Rédaction : Pierre Couperie - Claude Le Gallo - Claude Moliterni - George Fronval - Edouard François. Photographe : Claude Moliterni. Expositions : Isabelle Coutrot. Mise en page : Claude Moliterni.

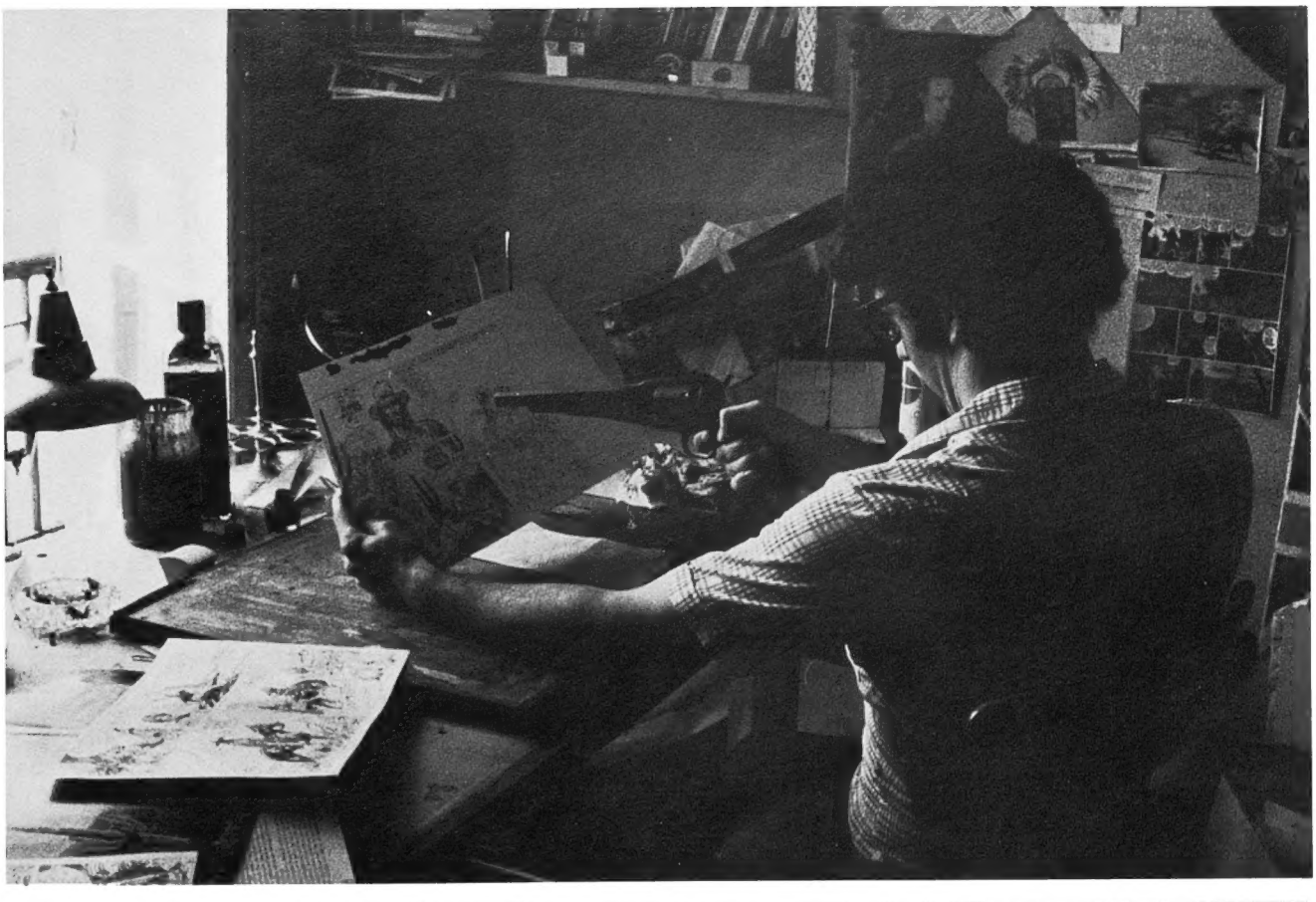
Correspondants : C.A.B.D. - Belgique. G.E.L.D. - Suisse. Arturo Ramos - Espagne. Gli Amici del Fumetto - Italie. Swedish Academy of Comic strip - Suède. Het Stripchap - Hollande. Fred Schreiber - U.S.A.

Le directeur responsable : Robert Cottereau. Dépôt légal : 4e trimestre 1970 Prix du numéro : 6 F. Etranger : 7,30 F.

Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

ILS SE DONNENT MÊME PAS LA PEINE DE TIRER !... ET CETTE VALLÉE QUI SE RESSERRE !... DONNER-WETTER ! ELLE DOIT FINIR EN CUL-DE-SAC !...
OUAÏP !... ILS SONT UN PEU TROP SÛRS D'EUX, JE LEUR RÉSERVE UNE PETITE SURPRISE QUI VA CALMER LEUR ARDEUR !...

Gir à sa table de travail (photo Moliterni)



GIR

INTERVIEW de Claude MOLITERNI

C. M. — Jean Giraud, nous aimerions vous présenter à nos amis lecteurs de « Phénix » et, pour ne pas faillir à la tradition des interviews des dessinateurs, quand êtes-vous né ?

J. G. — 1938 !...

C. M. — Avez-vous fait des études de dessin, ou êtes-vous venu tout simplement à la bande dessinée par hasard ?

J. G. — J'ai fait deux années aux Arts Appliqués : papiers peints, tissus d'ameublement, etc.

C. M. — Bien, mais alors rien ne vous destinait à la bande dessinée ?

J. G. — Moi, je me pose la question : comment aurais-je pu ne pas faire de la bande dessinée ?

C. M. — Eh bien posons cette question...

J. G. — Ma première bibliothèque, mes premières « humanités », mes lectures d'adolescent ont été la bande dessinée... C'est relativement tard que j'ai découvert la page de texte, le livre...

C. M. — Vous avez donc vécu dans un milieu imprégné de bande dessinée ?

J. G. — Oui, mais c'est assez fréquent, même maintenant, bien que la télévision soit venue brouiller les cartes... à l'époque, nous avalions tout, du pire au meilleur, mais déjà un certain esprit critique me différenciait des petits copains du quartier... Ainsi qu'une véritable rage de dessiner : en marge de mes cahiers d'écolier, sur les murs, sur la chaussée, etc.

Les choses auraient peut-être évolué différemment si ma famille avait canalisé cette passion du dessin dans une direction plus conforme aux critères bourgeois de la bienséance, voir beaux-arts, musée du Louvre, etc. Par chance la dite famille n'y voyait que du feu et me laissait allègrement aligner pistolets, cow-boys et indiens. (Eh oui, déjà obnubilé par le western.)

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

Bien entendu je tentais déjà de glisser mes petits croquis dans des cases et de les faire parler grâce à des philactères, car pour moi l'action de dessiner était liée inexorablement à la bande dessinée ; et non seulement le dessin mais la narration. Il me semblait inconcevable qu'on puisse raconter quoi que ce soit autrement que par la bande dessinée.

C. M. — Vous avez dû vous lancer spontanément dans la profession ?

J. G. — Tout à fait spontanément ; il n'en fut pas de même quand j'entrai dans l'univers du dessin officiel (arts appliqués). Il se produisit une sorte d'écroulement de toutes mes notions esthétiques ; ce que je croyais beau se révélait être laid et vice-versa, et c'était vrai, car en me laissant fasciner par les petits Mickeys, j'avais négligé les formes réellement vivantes qui m'entouraient.

Je dois dire qu'à l'époque j'étais loin d'entrevoir cette vérité. C'est ainsi que je passai mes deux années aux arts appliqués en pestant contre ces professeurs tarés qui m'empêchaient de dessiner mes petits cow-boys en paix.

La vérité c'est bien sûr qu'ils avaient raison, et que sans certaines règles de base on a toutes les chances de se retrouver avec un dessin sec et sans vie, basé uniquement sur l'habilité et les trucs accumulés par les autres dessinateurs... L'autodidactisme paye difficilement en dessin.

C. M. — Quelle a été la première bande dessinée ?

J. G. — C'était pendant ma première année aux arts appliqués, j'avais seize ans... Ce n'était pas une performance : Uderzo à cet âge-là, était déjà un excellent professionnel... Je débutai bien sûr par un western, influencé par Franquin et Morris : « Les Aventures de Franck et Jérémie » dans « Far-West », le journal que dirigeait Marijac à l'époque.

Marijac, on peut le dire, car ce n'est pas méchant, me déclara un jour :

« Vous, Giraud, vous n'avez aucune chance dans la bande réaliste. C'est la bande comique qui vous tend les bras... A cette époque, il avait raison, car il m'était plus difficile de faire un dessin réaliste passable que de faire un dessin comique moyen.

C. M. — Après Marijac...

J. G. — Par la suite Mézières me fait rentrer à « Cœur Vaillant ».

C. M. — Ah... Mézières et vous, vous vous connaissiez déjà ?

J. G. — Oui dès le début des arts appliqués... Deux fans de bande dessinée dans la même boîte, on ne risquait pas de se rater... Donc, Mézières me fait entrer en contact avec la Bonne Presse... dans cette maison d'édition, il y avait beaucoup de possibilités pour un débutant comme moi. Je me suis lancé par la suite dans une série d'histoires complètes, mais réalistes, style Oncle Paul et

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

ceci pendant un ou deux ans, le soir après les cours. Ce fut une bonne école pour moi, où j'ai pratiquement expérimenté tout ce qu'il ne faut pas faire... Ensuite à l'armée, je dessinais dans une revue avec Chéret (Rahan) ; la revue s'appelait 5/5... Nous étions comme des coqs en pâte... C'est en rentrant de l'armée, que je me suis décidé à travailler avec Gillain. Le lendemain de mon retour à la vie civile, nous commencions une aventure de Spring : « La piste du Coronado. »

C. M. — Vous le connaissiez ?

J. G. — Qui ça, Jerry Spring ?

C. M. — Non, Joseph Gillain ?...

J. G. — Oui, je l'avais vu à l'époque de Cœur Vaillant avec Mézières et Patrick Mallet : nous avions rendu visite à « l'idole », tout tremblants avec nos cartons à dessin sous le bras.

C. M. — Comment s'est faite cette aventure de Jerry Spring... Vous faisiez l'encre ?

J. G. — Oui !... Au départ j'étais un peu ambitieux ou inconscient... j'ai commencé la série tout seul. Mais au bout d'une semaine je n'avais fait qu'une demi-planche et en dehors du fait qu'elle était trempée de sueur, c'était une catastrophe... Alors ce fut Joseph qui fit les crayonnés et moi l'encrage. Tous les matins, je prenais le car pour Champrosay... C'était merveilleux... La véritable école, avec un professeur efficace et patient qui m'a inculqué les règles d'or de la bande dessinée. Ce sont les principes des dessinateurs américains... La technique du noir et blanc, le cerné, l'épaisseur d'un trait... tout cela s'apprend... Beaucoup de professionnels semblent ignorer délibérément ces quelques règles simples, et malgré des trésors d'habileté, ne font pas un travail satisfaisant.

C. M. — Cela ne m'étonne pas beaucoup. De nombreux dessinateurs ne regardent pas ce qui se fait autour d'eux...

J. G. — Je ne pense pas qu'il suffise de regarder, surtout si l'on possède déjà un certain métier. Et puis un professionnel qui doit nourrir sa famille peut difficilement se permettre de tout reprendre à zéro et faire de la recherche. Il faut que cette recherche se fasse au niveau du travail quotidien, insensiblement... rester en éveil. Gillain m'a initié à certaines de ces règles qui permettent justement de progresser sans trop se perdre dans les impasses. La simplicité des bâtis, l'utilisation du noir, la recherche des rythmes et de l'équilibre, et le travail d'après un document photographique, tout ceci, indépendamment du savoir-dessiner, mais qui est une base et un tremplin nécessaire à toute amélioration.

C. M. — Jerry Spring pendant un an et puis...

J. G. — Eh bien je quitte la bande dessinée... pour un job d'illustrateur au studio Hachette. C'est Mézières, encore lui, qui découvre le filon, et quel filon, pensez, des tarifs quasi américains ! on croyait rêver ! C'est à cette époque que je collaborais à Hara-Kiri sous le pseudonyme de Moebius.

Mais le studio Hachette devait s'écrouler dans un concert de gémissements. (Ah ces tarifs quasi américains !)

Trois mois plus tard la première planche de Blueberry paraissait dans Pilote.

C. M. — Nous avons beaucoup parlé du western, mais il me semble que la science-fiction vous intéresse aussi... C'est exact ?

J. G. — Plutôt... je ne lis pratiquement que ça... La littérature « officielle » m'offre parfois des plaisirs rares, mais j'attaque toujours un bouquin de science-fiction, dans l'état d'esprit du type qui trouve une caisse de bière fraîche au milieu du désert de la mort. Quant à faire un jour une bande de science-fiction, j'ai déjà tant de mal à dessiner une roue de chariot alors vous pensez... Une escadrille de soucoupes volantes !

C. M. — Si vous permettez je ne crois pas tellement à vos dires... je pense que si vous étiez devant une planche vous résoudriez le problème.

J. G. — Peut-être.. en tout cas, j'aurais certainement beaucoup de mal avec tout ce qui est machine et architecture... Moi c'est plutôt le style rocher et bois pourri.

C. M. — Une question... Beaucoup de dessinateurs mettent leurs cartoons les uns contre les autres sans aucun lien narratif... Mais vous utilisez ce que nous avons appelé, Pierre Couperie et moi-même, la technique narrative, qui a été le thème de notre exposition aux arts décoratifs en 1967, dans votre bande dessinée. Est-ce par Gillain, par le cinéma, ou alors par vous-même que vous avez réalisé quels étaient les moyens propres que possédait la bande dessinée ?

J. G. — Je vais vous raconter ; ce que j'ai appris avec Gillain dans ce domaine c'est surtout ce qu'il ne fallait pas faire. Le reste c'est une question de sensibilité et je ne sais pas où cela s'apprend... Bien sûr on peut dégager des schémas, mais sitôt dégagés ils deviendront secs et dogmatiques... et les appliquer à la lettre ferait une bande dessinée ennuyeuse. C'est l'inspiration et la sensibilité qui guident la technique. Le problème de la couleur est lié à la technique narrative. Sur ce plan également je pense que Gillain est un novateur du moins dans la bande dessinée d'expression française ; « Trafic d'Armes » entre autres est sur ce plan un petit chef-d'œuvre du genre. Le fait que ce soit le fils de Gillain, Benoit, alors âgé de seize ans, qui soit l'auteur des couleurs, ne change rien à l'affaire, car l'impulsion et la conception émanaient de Joseph Gillain. Cette conception du rôle de la couleur qui est également la mienne, basée sur la recherche de l'am-

LES... LES BALLES NE PEUVENT RIEN CONTRE LES SPECTRES!...
MA PAROLE, MAIS TU ES VERT DE TROUILLE !?? HA,HA T'EN FAIS PAS, "TON" FANTÔME EST FAIT DE CHAIR ET D'OS ET JE RISQUE PAS DE LE RATER!..
22A

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

biance et parfaitement adaptée au style western, n'a que des rapports ténus et subtils avec la technique narrative.
Ces rapports sont plus évidents chez Jacob et Hergé et vont jusqu'au pléonasme visuel dans certains comics américains.
C. M. — Il y a George Wunder qui utilise ce système et les résultats sont fantastiques et puis il y a le dessinateur de « Docteur Kildare » où la couleur est utilisée sans nuances et où l'on trouve des sols rouges similaires aux compositions d'un Hamilton.
J. G. — Oui, l'utilisation des couleurs apparemment irrationnelles provoquent des chocs émotifs chez le lecteur, mais ce système est d'un maniement délicat et on tombe facilement dans le maniérisme et le parti pris esthétique... si l'on échappe à ce piège les résultats peuvent être intéressants. L'image ainsi conçue et séparée de son contact narratif a d'ailleurs fait le bonheur d'un bon nombre de peintres « pop ».
C. M. — Pour en revenir à la technique narrative, la couleur ainsi employée indique l'intensité émotionnelle correspondant à un moment précis. Par exemple lorsque Terry, de Wunder, est prisonnier, ce dernier n'hésite pas à passer un aplat vert sur la face de Terry, là, inutile de lire le texte tout est exprimé par la couleur.
J. G. — Oui, bien sûr mais encore une fois on risque le pléonasme visuel, sans compter une certaine naïveté... je vais vous donner un exemple, je viens de terminer une image violente : un cavalier tombe dans un ravin, la partie inférieure de l'image est pas mal chahutée, rochers, poussière, cheval et cavalier bien emmêlés... la partie supérieure par contre n'est qu'un ciel vide et sans nuages... bien sûr je pourrais le faire rouge afin de signaler « Drame »... mais je préfère le calmer encore plus par un jaune très pâle qui va concentrer l'attention du lecteur sur ce qui se joue en bas.
C. M. — Qui est Blueberry ?
J. G. — Au début avec Charlier on voulait faire Belmondo... Mais j'avais un mal fou à maintenir la ressemblance... un jour j'en ai eu assez et j'ai fait petit à petit quelque chose qui a fini par ressembler tout simplement à Blueberry, nez cassé, le visage toujours plus ou moins barbu, crasseux ; quant aux che-

LE VOILÀ CALMÉ ... HUH, J'AI PEUT-ÊTRE TAPÉ UN PEU TROP FORT ...
PAS DE BLAGUES, CRAZY !... FAUT D'ABORD QU'IL PARLE ! DONNE LUI UN COUP DE GNOLE, ÇA LE RETAPERA ...

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

Gir

veux ils se sont plus ou moins allongés... Mais c'est arrivé à pas mal de gens ces derniers temps.

C. M. — Vous vivez dans l'univers de Blueberry ?

J. G. — Non, mais je m'y glisse assez aisément.

C. M. — Va-t-il vieillir ?

J. G. — Oui, j'aimerais assez le faire vieillir avec moi, ça va être drôle dans une trentaine d'années.

C. M. — Vous n'allez pas en faire un général ?

J. G. — S'il fait cela je le plaque. D'ailleurs en ce qui concerne sa position sociale on nage en pleine équivoque... On ne sait pas très bien ce qu'il est au fond comme type.

C. M. — Il ne rejoint pas très souvent son régiment...

J. G. — Ben... ben... non.

C. M. — C'est une sorte de Hondo ?...

J. G. — Non... d'abord ce pauvre Hondo je lui trouve bien mauvaise mine pour quelqu'un qui vit au grand air... ensuite c'est un éclaireur qui ne fait pas partie des cadres de l'armée.

Blueberry, lui, est un militaire... un vrai. J'ai souvent supplié Charlier de le faire déserter ou un truc comme ça. Plus ça va et moins on comprend comment un garçon aussi brave peut supporter l'uniforme. Enfin depuis les deux derniers épisodes sa situation semble évoluer favorablement et devient de plus en plus para-militaire.

C. M. — Quelles sont les influences du cinéma, Sergio Leone par exemple ?

J. G. — Je reconnais que j'ai eu un choc et que sa conception de l'ouest a infléchi mon style... mais je ne suis pas le seul dans ce cas et il donne pas mal de maux de tête aux réalisateurs d'Hollywood.

Les influences de Pekimpah, Monte Hellman et Leone pour le cinéma, de Caniff, Foster et Remington sur le plan graphique, me chatouillent successivement ou simultanément ; quelle salade hein ! N'importe quel dessinateur de bande dessinée western a des problèmes terribles avec les mythes fabriqués depuis un demi-siècle par Hollywood. On ne peut pas en réchapper, tout juste jouer avec et se retremper de temps en temps dans les photos d'époque.

Tardi vient de faire une bande sur Billy le Kid en se basant uniquement sur des documents d'époques... C'est fascinant... Moi j'ai trop regardé les illustrés quand j'étais petit.. je n'y arrive pas.

C. M. — Quels sont vos rapports avec votre scénariste ?

J. G. — Au début j'étais tellement préoccupé de faire un dessin correct que j'avais surtout à cœur de bien raconter le scénario de Charlier. Mais plus ça va plus je suis tenté d'intervenir, soit en résistant, soit en infléchissant le court des événements ou de la psychologie des personnages... Je trouve que ce courant entre le dessinateur et le scénariste enrichit la bande beaucoup plus que le type traditionnel de collaboration qui cloisonne ces deux activités... je sais que je vais faire bondir pas mal de scénaristes. Maintenant si avec Charlier nous travaillons le thème ensemble, c'est lui qui, cependant, fait le découpage, un découpage extrêmement précis et complet. Il va sans dire que si j'apporte des modifications elles ne vont jamais jusqu'à modifier le sens de l'histoire.

C. M. — Comment voyez-vous l'avenir de la bande dessinée en général ?

J. G. — Ça dépend sur quel plan ; en ce qui concerne l'esprit il faudrait qu'on cesse de confondre la bande adulte et la bande dessinée pour adultes. Une bande dessinée adulte engage complètement un créateur. On peut la considérer alors comme un moyen d'expression avec tout ce que ça implique. Quant à la bande pour adulte, ce mot à mon avis est synonyme de démagogie et de gros sous.
En ce qui concerne l'avenir de la bande dessinée dans sa forme, c'est le problème de la survie de l'histoire à suivre.

C. M. — Si tout le monde se pose cette question, c'est que peut-être il y a une réponse : L'histoire complète ?

J. G. — Ça c'est une Lapalissade mais, en effet, on peut fractionner une histoire de 48 pages en 6 épisodes complets qui, reliés entre eux, présentent une continuité comme Greg et Herman le font dans Tintin avec « Commanche ».

C. M. — Et comme Forest l'a fait avec Barbarella et Gigi avec Orion ?

J. G. — Mais l'inconvénient c'est que le dessinateur ne peut pas faire six planches par semaine si l'histoire ne paraît qu'une fois par mois. Le problème se retrouve posé.

C. M. — Roger Lecureux emploie cette technique parfois, il l'a fait pour Teddy Ted et l'a abandonnée dans Rahan. Il continue à l'employer, mon seul regret c'est qu'il devrait articuler une longue histoire en huit épisodes pour les Pionniers de l'Espérance, ainsi il éviterait à ses personnages de revenir à leur point de départ. Il pourrait faire voyager Tanga dans le Cosmos et sur chaque planète faire vivre une aventure mais avec un fil conducteur.

J. G. — C'est une solution mais il y en a une autre qui me semble intéressante, c'est celle de l'histoire complète sans prépublication hebdomadaire, l'album inédit. Jodelle, Saga de Xam et quelques autres ont ouvert la voie. Mais à part Cuvelier aucun dessinateur « traditionnel » n'a encore eu l'occasion de consacrer un an ou deux de sa vie à mitonner un petit chef-d'œuvre, bien dégagé des impératifs commerciaux des problèmes de censure ou des nécessités de la parution hebdomadaire (je pense à Philippe

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

DES TRACES DE LEUR PASSAGE ENFIN !.. C'EST ICI QU'A EU LIEU L'EXPLOSION QUE NOUS AVONS ENTENDUE. UN ROCHER DEVAIT BOUCHER LE PASSAGE... ET ILS L'ONT FAIT SAUTER..
OUAIS ! LA PAROI EST ENCORE CHAUDE..
UN PEU PLUS TARD, ALORS QUE LA NUIT COMMENCE A TOMBER..
ET MAINTENANT FROSIT.. OU SE CACHE CETTE FAMEUSE MINE ? MA PAROIE ON DIRAIT QUE CE FICHU CIRQUE ROCHEUX N'A AUCUNE ISSUE !
BEN.. HEU... C'EST VRAI... C'EST UN CUL-DE-SAC... LA MINE S'OUVRE QUELQUE PART AU MILIEU D'UNE DE CES PAROIS... L'ENNUYEUX, C'EST QU'A PARTIR D'ICI JE NE POSSEDE PLUS QUE DES RENSEIGNEMENTS TRES VAGUES..
ET IL FAUDRA DES SEMAINES POUR TOUT FOUILLER, HEIN ?, TSS, TSS... PAUVRE FROSIT QUI VA MOURIR DE SOIF A CAUSE DE SON ENTETEMENT STUPIDE !
WALLY ! JE SUIS PRET A JURER SUR TOUTE UNE MONTAGNE D'OR QUE J'IGNORE OU SE TROUVE EXACTEMENT LA MINE...
JE TE DONNE JUSQU'A L'AUBE POUR RETROUVER LA MEMOIRE.. TU NE CROIS TOUT DE MEME PAS QUE JE VAIS M'EMBARRASSER D'UN ABSOLUE AMNESIQUE NON ?
D'ICI LA J'AI ENCORE BESOIN DE TOI POUR PIEGER L'HOMME AUX BAIES D'OR.. NOUS CAMPERONS BIEN AU CENTRE DE LA VALLEE..
AH BON ? T'AS UN PLAN ?
TRES SIMPLE ! JE SUIS A PEU PRES SUR QUE L'HOMME EST A PIED.. JUSQU'A MAINTENANT DANS LA MONTAGNE IL A EU L'AVANTAGE DU TERRAIN.. MAIS SI NOUS PARVENONS A L'ATTIRER EN TERRAIN DECOUVERT IL EST PERDU ! AVEC NOS CHEVAUX, NOUS LE FORCERONS SANS PEINE A LA COURSE..
TIENS ! VOILA L'ENDROIT IDEAL ! BIEN EN VUE... ON VA TOUT FAIRE POUR LUI FACILITER LE TRAVAIL A TON SPECTRE... ALLEZ FROSIT... ON CAMPE ICI ! PIED A TERRE ! ET ALLUME MOI UN FEU DE TOUS LES DIABLES
LA ? PLUSIEURS ?! MAIS... MAIS TES CINGLE ?! NOUS AVONS RESEMBLER A DES CIBLES DE BARAQUE FORAINE !..

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry » Pilote

Druillet qui prépare depuis quelque temps un « truc » dans ce goût-là. J'avoue que c'est un peu mon rêve et il n'est pas dit qu'un jour, je ne le réaliserai point.
Mais pour ça il faudra que les éditeurs considèrent la bande dessinée comme un moyen d'expression à part entière, justifient risques et investissements, que la presse non spécialisée salue la sortie d'album de ce genre avec le même intérêt que la sortie d'un film ou la parution d'un livre.
Sinon qu'on le veuille ou non la bande dessinée est condamnée au double ghetto de la consommation enfantine ou du snobisme esthétique.

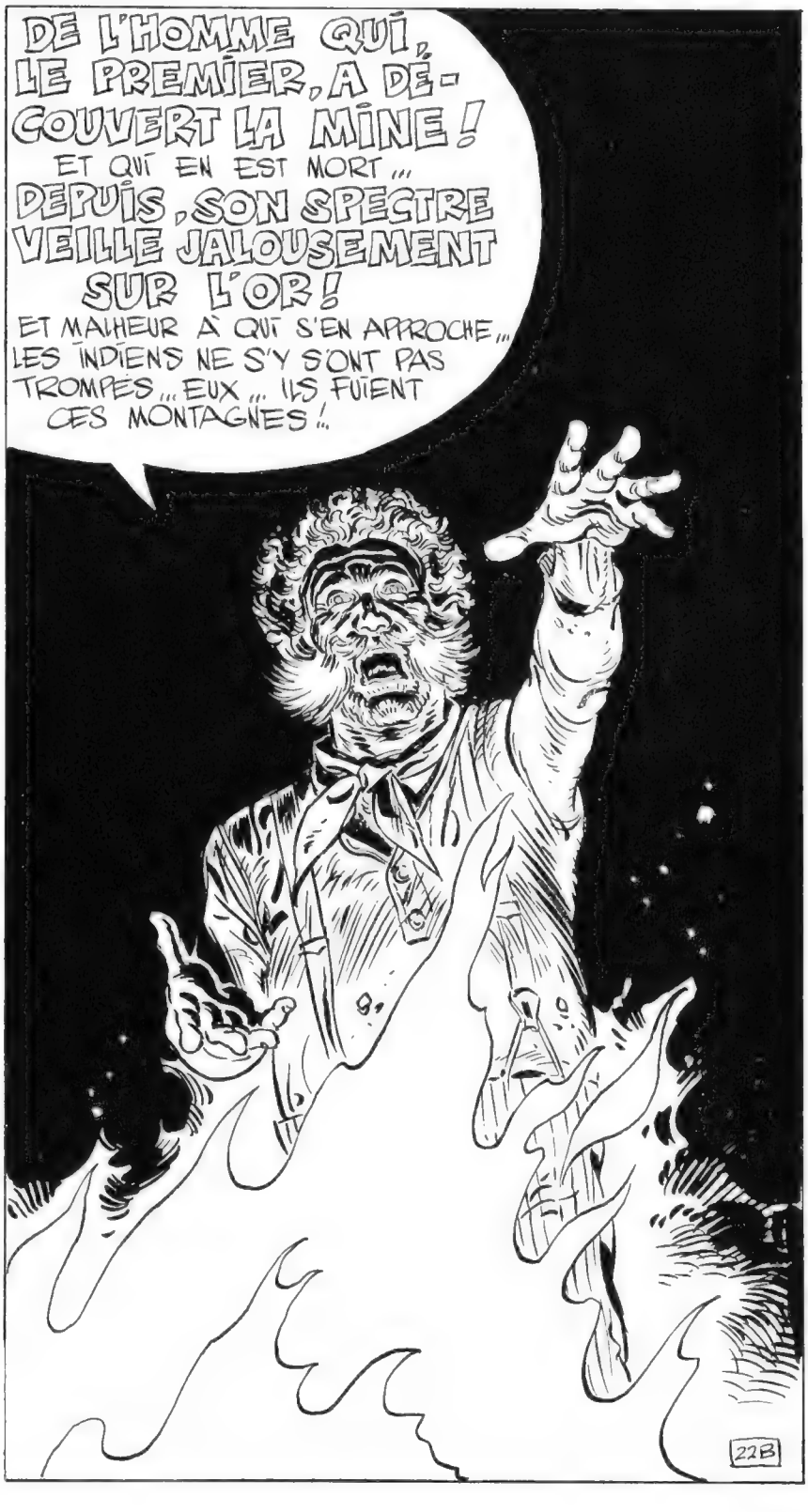
C. M. — Pour conclure, vous, vous continuez le western ?

J. G. — Bien entendu, tant que le désir de faire autre chose ne sera pas le plus fort.

C. M. — Alors on verra Blueberry très longtemps dans Pilote ?

J. G. — Pourquoi pas pour une centaine d'années encore. Je ne suis peut-être que le premier dessinateur de la série.

Enregistrement
réalisé chez Jean Giraud, août 1970


DE L'HOMME QUI, LE PREMIER, A DÉCOUVERT LA MINE!
ET QUI EN EST MORT...
DEPUIS, SON SPECTRE VEILLE JALOUSEMENT SUR L'OR!
ET MALHEUR À QUI S'EN APPROCHE... LES INDIENS NE S'Y S'ONT PAS TROMPÉS... EUX... ILS FUIENT CES MONTAGNES!..
22B

Gir-Charlier « Lieutenant Blueberry »
Pilote

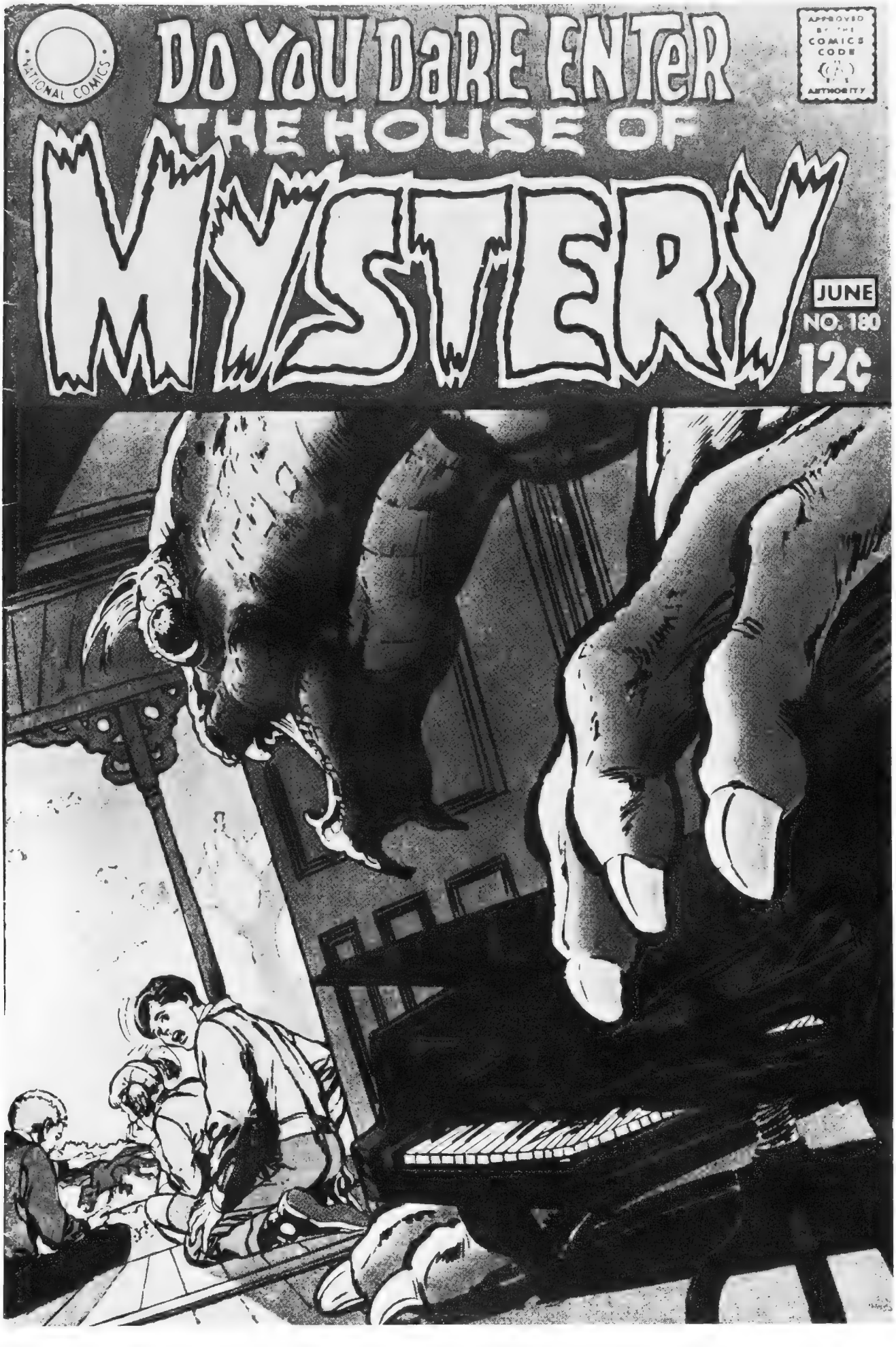
Deadman © National Periodical

Batman © National Periodical

NEAL ADAMS

J. P. DIONNET

Pourquoi Neal Adams ?
Harvey Kurtzman, Jack Kirby, Joe Kubert, Frank Frazetta, Steve Ditko, Jack Cole, Bob Krigstein, Gene Colan, Alex Toth, Al Williamson, Gil Kane, Lee Elias, Mort Meskin, Wally Wood, Nick Cardy, Jack Davis, Basil Wolwerton, Angelo Torres et tant d'autres.
La liste est longue de ceux qui, par l'ampleur et l'importance de leur œuvre, mériteraient l'antériorité.
C'est pour cela, justement. Parce qu'il y a un quart de siècle, je n'ai pu vous dire : « Regardez " Tally-Ho ", ce n'est pas parfait, certes, mais on reparlera un jour du jeune dessinateur Frank Frazetta ». Oui, c'est pour cela qu'aujourd'hui je vous dis : « Ne manquez pas Neal Adams ».
Mettons les choses au point. Les esthètes de Paris la décadante aiment à égratigner périodiquement quelque vieux maître et, en contrepartie, à élever au pinacle des tâcherons dont l'attrait dure le temps d'une mode. Neal Adams n'est pas de ceux-là. Comme Jeff Jone ou Jim Steranko, il possède des qualités qui ne prêtent guère à confusion. Ces trois « espoirs » ont surgi « tout armés », possesseurs d'un monde et d'une technique personnelle, que leurs plus glorieux aînés ne possédaient pas toujours lors de leurs premiers pas. De plus, mourraient-ils demain qu'ils laisseraient derrière eux les éléments d'une solide gloire posthume. Cela suffira, je l'espère, à dissiper toute équivoque.
Neal Adams naît le 15 juin 1941 à New York où il va passer sa jeunesse. Enfant précoce, s'il en fût, il n'attend pas d'avoir terminé ses études pour travailler sur des comic books pour Teenagers et go-go girls style Archie. A peine sorti de l'école, il devient assistant du comic-strip basé sur la série de télévision Bat Masterson et, conjointement, il se lance dans la publicité ! Les travaux qu'il fait alors


NATIONAL COMICS
DO YOU DARE ENTER
THE HOUSE OF
MYSTERY
APPROVED BY THE COMICS CODE AUTHORITY
JUNE
NO. 180
12¢

pour Esso, Time Magazine, Bell Telephone, National Guard, Norelco, etc., ont suffisamment marqué la suite de son œuvre pour que nous y revenions un peu plus loin.

Au milieu de l'année 1961, N.E.A. Syndicate lui confie une bande dessinée basée sur le feuilleton T.V. « Ben Casey ». Il a 21 ans.

Pendant trois ans et demi, sur cette série pas très exaltante, à mi-chemin de Kildare et de Rex Morgan, il fait ses gammes. Et, au début de 1967, parce qu'il se sent prêt, ou par hasard peut-être, Neal Adam rentre chez National Periodical Publications. Il va aller très vite. Deux histoires de guerre pour « Our Army Atwar », les aventures de Bob Hope et de Jerry Lewis, des couvertures pour Superman, une rencontre de celui-ci et de Batman, autant d'échelons qui lui permettent d'adapter sa technique de comic-strip au comic-book. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de nous offrir, durant la même année, les histoires d'horreur dans Creepy et Eerie.

Enfin, à la fin de l'année 1967, il propose à nos émerveillements un premier chef-d'œuvre, « Deadman », qui durera sans interruption jusqu'au début de 1969. Un peu plus tard, c'est « le Spectre » qu'il reprend, après Murphy Anderson et, en quatre numéros, il se révèle le seul continuateur essentiel du créateur du personnage, Bernard Bailley. Toujours en 1968, il entame, dans « The Brave and the Bold », une série où Batman accueille dans chaque numéro un « guest star » différent et ce, jusqu'à la fin de 1969. Quelques histoires pour « House of Mistery » ou « Teen Titans » ne suffisant, sans doute, pas à l'occuper, il entre chez Marvel vers la mi-69 pour reprendre les « X Men » jusqu'à aujourd'hui...

Depuis le début de l'année, il paraît s'être, en plus, attaqué à « Detective Comics »... Et je vous en passe, car nous serions fatigués avant lui. Quand on pense que tout cela est échelonné sur trois ans, qu'en plus il fait parfois des scénarios ou une « petite » histoire pour « Vampirella » ou « Tower of Shadows », qu'il partage avec Joe Orlando et Nick Cardy le privilège (éreintant) de faire les couvertures des D.C. mags...

Et qu'il vient de faire réapparaître « Deadman »...

Et que, demain...

La seule explication possible à cette productivité serait une sensible baisse de qualité. Or, tout cela est excellent. De plus, Neal-le-prolifique dessine chaque magazine de manière imperceptiblement différente et, à chaque fois, innove, pour le plaisir.

Je n'ajouterai qu'un détail qui ramène les exploits de Superman ou les travaux d'Hercule à des enfantillages mais n'éclaircit, en rien, le mystère Neal Adams : la plupart du temps, il s'encre lui-même. Pour les petits malins qui, « à la réflexion », penseraient qu'au fond, cela demeure possible et, pour ceux-là seulement, signalons que Neal Adams travaille toujours pour la publicité et, parfois, pour la télévision...

Avant de tenter d'analyser la séduction, voir la fascination, parfois, procurées par le trait de Neal Adams, je tiens ici à placer une seconde mise au point. Par paresse, par routine, un nombre trop important d'amateurs de bandes dessinées préfère, face à deux œuvres de qualité égale, celle qui est la plus proche d'un certain traditionalisme graphique. S'ils ont à choisir entre Hal Foster et Milton Caniff, ils opteront, inévitablement, pour Foster et préféreront toujours la mollesse de Reed Crandall à la vigueur d'Alex Toth. Les gens de cette sorte sont fréquemment réfractaires à Neal Adams. Je leur signale que le XIX^{e} siècle fut prodigue en illustrations « lêchées » et que, si Gustave Doré fit déjà preuve d'un coupable modernisme, Offterdinger et Tony Johannot sont les meilleurs représentants d'un style auquel, malheureusement pour eux, l'art du dessin n'a pas daigné s'arrêter.

Le grand Gil Kane, lors d'une récente interview in « Alter Ego », faisait remarquer que le Rip Kirby de Raymond est le miroir d'un certain snobisme auquel avait, sur le tard, succombé le créateur de Flash Gordon. De fait, revues dans cette optique, les aventures du célèbre détective sont plus proches de « Flair » ou de « Harpers Bazaar » que du « X. 9 » de Dashiel Hammet. Depuis, le ton et le graphisme de la presse sophistiquée ont évolué. « Playboy », « Esquire », « Time Magazine » sont devenus les nouveaux centres d'intérêt. Or, Neal Adams nous est venu de la dernière de ces revues. Ce lignage n'a pas seulement un attrait anecdotique. Et l'essentiel de son apport s'éclaire mieux dans l'optique de ces antécédents publicitaires :

— La maturité du trait, l'absence de fautes de dessin sont les fruits d'un travail intensif mais aussi, pourquoi pas, du fait que d'où il vient, le dessin est isolé, agrandi, reproduit à l'infini, devant, par conséquent, être parfait.

— L'économie de moyens, l'extrême sobriété avec laquelle un décor est planté, ou plutôt suggéré, est plus fréquente chez des affichistes (comme Norman Peaks) que dans les petits mickeys.

— La diversité des techniques employées, le goût de l'expérience graphique, non comme fin en soi, mais comme support de l'action :

- le passage de la couleur au noir et blanc ;
- d'un encrage lêché au « rough », du pinceau à l'esquisse crayonnée ;
- la succession, apparemment illogique, de cadrages traditionnels et d'images éclatées,

OHHH MAN! THAT GROUND'S HARD!... IT FEELS... FEELS?!
FORGOTTEN, THE PAIN FROM HIS FALL!
I CAN FEEL!
SUDDEN REALIZATION THUNDERS INTO DEADMAN'S MIND...
I CAN TOUCH THE EARTH... I CAN SMELL THE FLOWERS... AND TASTE THE WILD TANG OF LIFE! I FEEL!!
...THAT HE IS ONCE MORE IN TOUCH WITH REALITY!
I LIVE! I'M ALIVE!
HA-HA, I'M ALIVE! BEAUTIFUL! ...HUH!
WELCOME...

Deadman © National Periodical

AND, THE RESERVE--THE SHEER, STARK UNDERSTATEMENT OF BOBBY DRAKE'S RANDOM THOUGHT IS DYNAMICALLY DEMONSTRATED A FLEETING INSTANT LATER...
AS JEAN GREY BEGINS A SERIES OF CEREBRAL EXERTIONS IMPOSSIBLE EVEN TO DESCRIBE ON THE PRINTED PAGE-- UNTIL, SUDDENLY--
I'VE ESTABLISHED CONTACT!

X-Men © Marvel

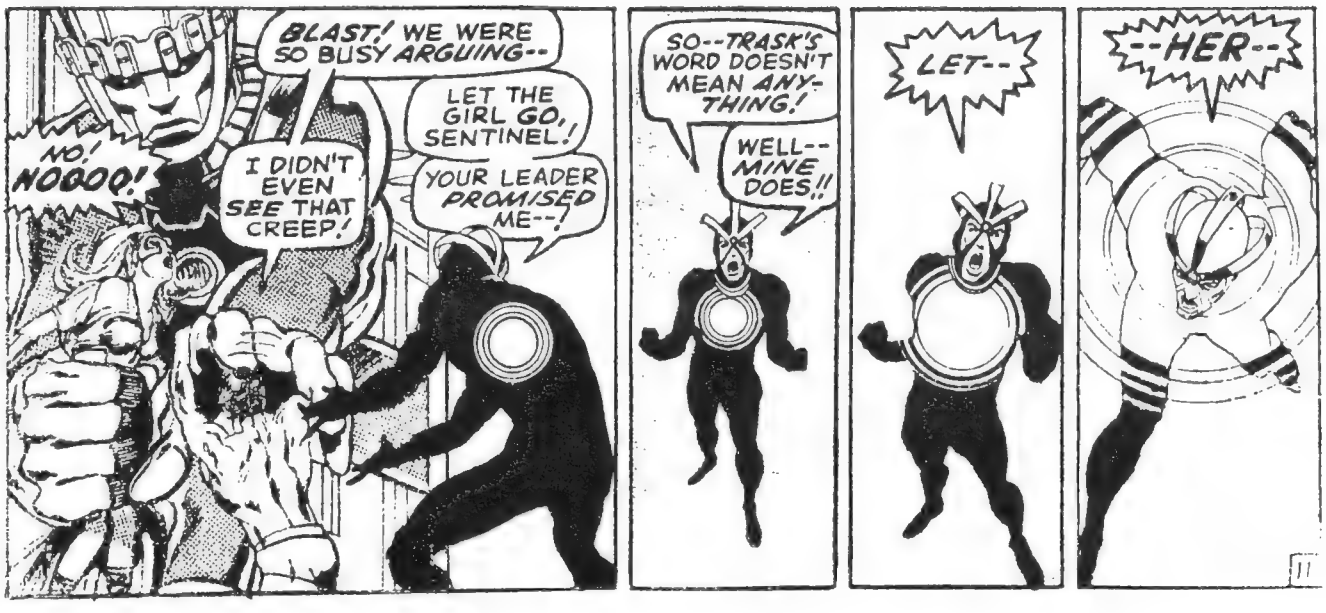
de bonnes petites cases traditionnelles et de diagonales dingues,

sont bien les œuvres d'un publiciste, ouvert par définition, et sachant qu'à chaque démonstration, il faut trouver « le » graphisme qui colle.

Je m'aventure peut-être loin, mais je suis persuadé que c'est également de ce côté-là qu'il faudra, un jour, chercher la genèse d'une, encore timide, réconciliation photo-dessin. En effet, Neal Adams pourrait bien avoir trouvé la solution. Au lieu d'une maladroite juxtaposition, il tente un amalgame des deux, offrant, du même coup, de nouvelles possibilités à la couleur. En tentant l'équivalent graphique de la surexposition ou de la solarisation, il redonne fraîcheur et vigueur à ce qui, en photographie, n'étaient plus que procédés éculés.

Tout naturellement, la photographie nous amène au cinéma. Comme tous les grands réalistes du comic-book contemporain, Neal Adams lui doit beaucoup. Bien sûr, un découpage extrêmement vif, l'emploi de plongées contreplongées expressionnistes, l'habileté des flash-back sont, depuis assez longtemps, assimilés par la bande dessinée pour qu'on oublie leur origine. Et c'est dans la forme de cinéma la plus proche du comic que l'on retrouve Neal Adams dans, par exemple, la série de prégénériques pour les James Bond due à Maurice Binder et à Robert Brown John.

Ainsi, le montage serré d'une multitude de petites images muettes fractionnant l'action en détails évocateurs et procurant ainsi une impression de simultanéité et de vitesse, ainsi cette autre constante, la prolongation durant plusieurs images, voir la page, du même décor parcouru, d'une case à l'autre, par le personnage central, ou encore l'emploi de supports mouvants pour la projection d'images annexes : cape de Batman, ailes déployées de ptérodactyle valant presque celle de la dame écran dans « Goldfinger ». Soap Opera mineur, inférieur à « On Stage » ou « Apartment 3 G », Ben Casey n'en a pas moins une grande importance. Pourquoi Neal Adams, au royaume le plus délirant de la B.D., le comic-book, est-il le seul à rendre crédible la vie quotidienne de l'Américain moyen ? Pourquoi l'inhabituelle densité de ces « monsieur-tout-le-monde » ? Parce que, pendant longtemps, avec Ben Casey, il n'a dessiné que cela. Quand surgissent alors les super-héros, le décalage est énorme.



X-Men © Marvel

DÈS QU'ELLE ARRIVERA, VOUS ME L'ENVERREZ !
BIEN, DOCTEUR !
BON SANG ! QU'EST-CE QU'ELLE VA PRENDRE !
SUZANNE, SI VOUS SAVIEZ COMME JE SUIS NAVRÉ ...
MAIS NON, DAVID. TOUT IRA BIEN.
© U.P.I.
SI VOUS AVEZ DES ENNUIS, DITES-LE-MOI. MAIS JE SUIS SÛR QUE VOTRE PATRON COMPRENDRA !
NEAL ADAMS 9/21

Ben Casey © U.P.I.

X-Men © Marvel

L'incompréhension de l'homme de la rue soudain face à l'impossible devient grave, presque déchirante, à l'actif de « Ben Casey » encore : le réalisme des combats, des musculatures, des armes et des équipements futuristes « ancrés dans le réel ».

A la relecture, je m'aperçois de l'équivoque entretenue tout au long de mon propos. Détrompez-vous : Neal Adams n'est pas un monsieur qui, de bric et de broc, glânant par-ci par-là, s'est construit un semblant d'univers en mélangeant quelques ingrédients non conformistes.

N'est-il pas, avec Frazetta et Kubert, et sans rien devoir à ces glorieux aînés, un des trop rares dessinateurs à avoir compris que la colère ou la peur peuvent déformer un visage au point de le rendre méconnaissable ?

Comme Frazetta encore, et presque autant que Steve Ditko, il possède un étrange pouvoir : il inquiète, il dérange. Si l'âme pure et le cœur serein, vous rencontriez sa version de Batman ou du Spectre, vous fuiriez ventre à terre tant il augmente le côté inquiétant et animal des implacables justiciers ; même ses vieillards ont des allures de fous et le sourire de ses jeunes filles est souvent celui de vampires ou de goules.

Chez D. C., on a très vite compris l'importance de Neal Adams, preuve en est l'innombrable quantité de couvertures qui lui ont été confiées. Citons en vrac « Superman », « Adventures Comics », « Actions Comics », « Detective Comics », « The Brave and the Bold », « Batman », « Beyond the Unknown », « D.C. Special », « Tomahawk », « House of Mystery », « Witching Hour », « Phantom Stranger », « Strange Adventures », « Superman's pul Jimmy Oolsen », « Superman Girl Friend's Lois Lane », « Flash », etc. Toutes sont très belles. En un seul dessin et, hélas, parfois mieux que le contenu, elles racontent une histoire. Elles sont souvent traitées dans de superbes camaïeux auxquels le comic-book ne nous avait pas habitué. Un grand nombre d'entre elles véhiculent deux obsessions curieuses. La première, signe des temps, est celle du héros gisant, impuissant et foudroyé. La seconde, plus belle et plus personnelle (bien qu'on puisse y voir un moyen de rendre plus facile l'identification entre protagonistes et lecteurs), pourrait s'intituler « L'enfant et les sortilèges ».

Regardez la couverture d'un récent numéro de « House of Mystery » : au fond du dessin, un enfant, assis sur le seuil d'une maison, face au jardin, montre à une petite fille un dessin, sans doute de sa main, figurant un horrible dragon. A côté d'eux, on ne sait pourquoi (bruit ? odeur ? instinct ?), un second petit garçon se retourne et son visage se fige, effrayé, comme, à l'intérieur de la maison, écrasant le piano familial d'une patte et les fascinant de ses yeux violines, le monstre du dessin s'avance vers eux... Brrr ! On est étonné de voir le nombre d'illustrations de Neal Adams qui prennent pour thème la rencontre d'enfants et de l'indiscible qui, figuré ou seulement suggéré, est à chaque fois sur le point de fondre sur eux.

Après l'abandon de Ben Casey, Neal Adams a quelque temps hésité. En même temps qu'il rentre chez D. C., il nous donne, d'avril à juillet 1967, quatre histoires dans « Creepy » et « Eerie ». Depuis, il a choisi les superhéros, mais de brèves apparitions dans « Vampirella », « Tower of Shadows » ou « Creepy » prouvent qu'il a seulement mis sa veine horrifique en veilleuse. On peut le regretter, son sens de l'atmosphère angoissante, son vérisme, son refus de « faire » joli étaient très personnels et en dehors de l'éternelle ressucée des E. C. comics. Aux histoires pour les magazines de la Warren, ou à celles encrées pour Joe Orlando ou Dan Adkins, je préfère la perfection d'une courte histoire d'enfant face à son fantôme, parue dans le n° 178 de « House of Mystery » qui, par la perfection du dessin, du scénario et de la couleur atteignait, aisément, au sublime.

Serait-il le plus effroyable dessinateur du monde, Neal Adams n'en mériterait pas moins notre estime comme dessinateur de superhéros le plus original de l'histoire des bandes dessinées. Avec le talent que nous lui connaissons, la rencontre devait inévitablement aboutir à un chef-d'œuvre. Tout commença dans le numéro 205 de « Strange Adventures », sur un scénario d'Arnold Drake, le dessin étant de Carmine Infantino et George Roussos. A la page 9, le héros, acrobate violent et emporté, entouré d'ennemis, vêtu d'un collant rouge, coiffé d'une tête de squelette, mourait. Oui, Deadman, puisque tel est son nom, était irrémédiablement occis par une balle de fusil à lunette et, pour plus de sûreté, faisait une chute suffisante pour l'achever, en cas de sursis. Nous assistons alors à son enterrement, mais c'est là que tout se complique : Deadman, aussi, y assiste. Car Rama Kushna (la divinité bien connue), lui a donné le pouvoir d'errer sur terre jusqu'à ce qu'il se soit vengé de son meurtrier. Son arme, à double tranchant, on le verra : il peut utiliser le corps d'autrui. Et Neal Adams là-dedans ? Nous y venons : du numéro suivant au 216, sur des scénarios souvent dus à Jack Miller, il va tirer le maximum de cette situation. Toutes les idées choc : le fait qu'en utilisant le corps de ses amis, il les met en péril, les instants où, oubliant son impuissance, il tente de communiquer avec autrui, le fait que sa vengeance elle-même, longtemps différée, lui sera en fin de compte ravie, sont décuplées par un

YOU'RE SUPPOSED TO BE IN CHARGE OF THE BALANCE OF GOOD AND EVIL IN NATURE! WELL, LOOK, JACK, YOU'VE DONE A CRUMMY JOB!!
GIVE ME A SHOT AT IT! I'LL CLEAN THINGS UP! THEN, AND ONLY THEN, WILL I REST EASY!
HEY! MY HANDS ARE DISSOLVING, RAAAMA! CUT IT OUT!
HUH? THEY'RE OKAY NOW! WHAT'S GOIN' ON?
COME FORWARD, BOSTON BRAND!
YOUR PROTESTATIONS RING WITH THE TRUTH!
YOU, DEADMAN, SHALL GO FORTH AND ROOT OUT THOSE POCKETS OF INFAMY UNTIL YOUR SOUL AND MY JUDGMENT RECOGNIZE THE BALANCE ONCE AGAIN!
15

Deadman © National Periodical

Batman

dessin de plus en plus parfait. Il excelle à rendre la personnalité de cet être, ne vivant que par et pour sa haine. Certains moments, celui, par exemple, où, en heurtant le sol, il hurle de bonheur, croyant être revenu à la vie, prouvent qu'entre les mains d'un maître, la bande dessinée est aussi apte à rendre des émotions que n'importe quel art dit majeur.

Il était dangereux de prolonger une situation linéaire à l'infini. Aussi, en dehors d'un numéro de « The Brave and the Bold » servant de liaison, il a fallu attendre plus d'une année puisque, aujourd'hui, en seconde partie d' « Aquaman », « Deadman Rides Again », vieilli mais toujours emporté, décide d'aider l'humanité et part en lutte contre les extra-terrestres. Il se heurte pour la première fois à quelque chose qui le surpasse, manque d'être annihilé et rencontre une séduisante dame ectoplasme. Moins originale, on le voit, cette seconde série a l'énorme avantage d'être intégralement, scénarios et dessins, due à Neal Adams. Trois numéros sont parus et, de toute façon, s'il disparaît à nouveau, Deadman n'est pas à une mort près. Moins importante car moins parfaite et durant quatre numéros seulement, sa reprise de « Spectre » n'en mérite pas moins d'être signalée puisque ce héros métaphysique est, il ne faut pas l'oublier, le père spirituel de Deadman même s'il n'utilise qu'un seul corps comme habitat et brasse des pouvoirs cosmiques beaucoup plus considérables parce que, pour deux histoires, Neal Adams est son propre scénariste, parce qu'il retrouve l'esprit de Bernard Bailey, créateur du personnage, ce dont le « recréateur », Murphy Anderson, est manifestement incapable, parce que, surtout, en dépit de certaines maladresses, on pense parfois au grand poète et graveur William Blake, ce qui, en bande dessinée, est pour le moins sidérant. Ce n'est jamais sur les chefs-d'œuvre mais

THANK YOU, MR. NARRATOR...
NOW, AS I WAS SAYING...
SNAP!
WE ALL KNOW OF THE STRANGE, UNCANNY POWERS... WIELDED BY THE EVIL ENTITIES CALLED... MUTANTS!!
BUT, THIS TIME, THOSE POWERS WILL NOT SAVE THEM!
THIS TIME, THEY BATTLE A FOE FAR STRONGER THAN ANY THEY HAVE FACED BEFORE!
FOR, I HAVE IMPROVED UPON THE MAMMOTH ANDROIDS BUILT BY MY FATHER, BOLIVAR TRASK--
--THE MAN WHOM THE X-MEN MURDERED!
I HAVE RE-DESIGNED MY FATHER'S CREATIONS--
--EQUIPPED THEM TO ADAPT INSTANTANEOUSLY TO WHATEVER FORCE THEY MIGHT ENCOUNTER--
--SO THAT THEY MAY FIGHT FIRE WITH WATER-- SPEED WITH ENDURANCE--
--AND COLD WITH SCALDING, SHATTERING STEAM!!
IN SHORT, LADIES AND GENTLEMEN, THE SENTINELS MUST AND SHALL PREVAIL!!
CONTINUED AFTER NEXT PAGE

X-Men avec comme invité le Surfer D'argent © Marvel

sur les travaux mineurs que l'on peut juger un dessinateur. Chez Neal Adams, ce banc d'essai existe, en l'occurrence sa série de « The Brave and the Bold » où « Batman » rencontre à chaque épisode un nouveau « guest star ». Les scénarios de Bob Haney et l'encrage très honnête de Dick Giordano ont concouru à nous donner une des meilleures séries d'action contemporaine. Neal Adams a redonné à l'homme chauve-souris son visage d'avant-guerre. Batman redevient « The Batman ». On avait trop oublié que son costume était conçu pour terroriser les criminels ; avec « The Brave and the Bold » et, depuis peu, avec « Detective Comics », Neal Adams renoue avec le passé, balayant des années de médiocrité batmanienne.

Tout cela, me direz-vous, est fort intéressant mais ne prouve pas grand-chose. S'il est seulement bon avec Batman et s'il lui faut un héros en or comme Deadman pour faire des étincelles, Neal Adams est, tout au plus, un habile artisan tirant honnêtement parti des matériaux qui lui sont proposés.

Là, je vous attendais. Vous connaissez les X Men ? Oui, avouez qu'en dehors des premiers numéros dus à feu le couple magique du comic-book (Stan ' « The Man » Lee et Jack « The King » Kirby), l'ensemble est suffisamment médiocre pour que, en tentant une remontée, Steranko se soit cassé les dents. Eh bien ! en huit numéros, Neal Adams nous a donné la meilleure série de super-héros actuels en cumulant : une des plus belles couleurs de l'histoire des bandes dessinées (évidemment qu'elle est de lui !), d'extraordinaires scénarios, signés Roy Thomas) et le maximum absolu de trouvailles graphiques à la page qui font de cette série le premier équivalent dessiné de la science-fiction moderne. A propos, apparté fielleux, certaines personnes pensent que l'encrage de Tom Palmer est pour beaucoup dans la perfection du trait. Heureusement, un numéro intermédiaire dû à Don Heck et encré par ledit Palmer, a permis de voir que si la joliesse demeure, l'essentiel est absent.

Oui, vraiment, une très belle agonie, puisqu'aux dernières nouvelles, les « X Men » disparaissent pour cause de mévente...

WILLY VANDERSTEEN

OU LA BANDE DESSINÉE INDUSTRIALISÉE

JACQUES DE LENTE

I. Historique

Durant la période de guerre 39-45, un jeune anversois, frais émoulu de l'académie des Beaux-arts, devient décorateur-étalagiste d'un grand magasin. A ce moment et par la complicité d'un article paru dans une publication de mode (Comics in your life), il décide de devenir dessinateur.

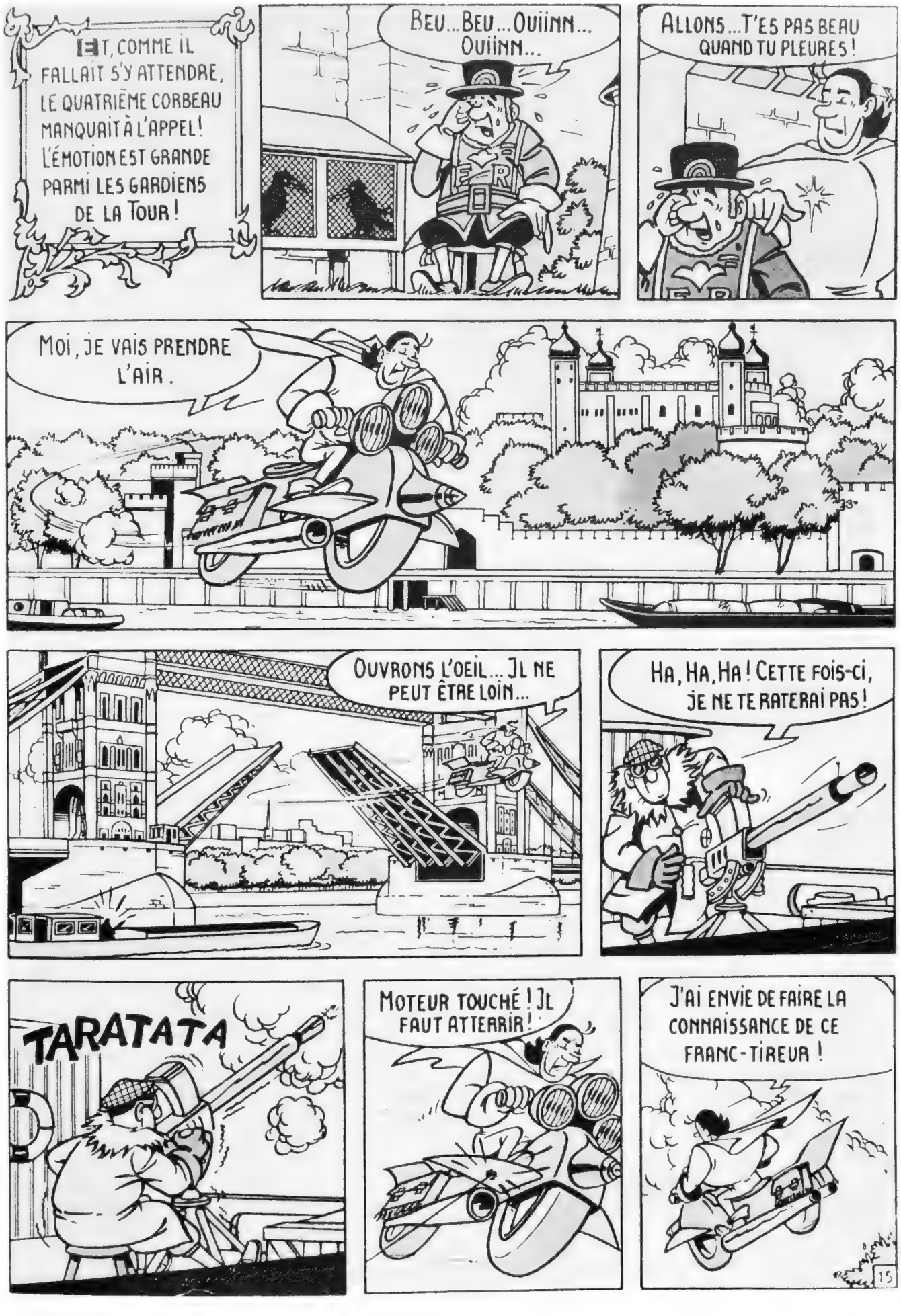
Ce jeune homme (né en 1913) s'appelle Willy Vandersteen et il deviendra rapidement le numéro 1 de la bande dessinée flamande.

A ce moment, la bande dessinée est inexistante en pays flamand. Quelques illustrés étaient nés avant la guerre : Kindervriend (l'ami des enfants) était le plus important (1913-1941) et Bravo le plus brillant, puisque ce dernier, sous la rédaction superbe de Jean Ray, introduisit Flash Gordon, Saturne contre la Terre, Felix the Cat, etc. en pays flamand. D'autre part le journal « De Dag » eut son supplément à l'américaine : Wonderland (1936) avec Mickey, Donald et l'œuvre de Foster (Tarzan, Vaillant).

L'hebdomadaire familial Ons Volk publia lui aussi son petit illustré « Ons Volkske » (notre petit peuple), rempli semaine après semaine par un seul dessinateur, un certain Pink, qui livre un véritable one-man-show et qui devient par-là même, le premier dessinateur flamand important.

C'est là, le maigre bilan de la production ou plutôt publication dans le domaine de la B.D. en Flandre, et de publication il s'agit puisque nul talent véritable ne transparaît. En Belgique, il est bien vrai que la bande dessinée est née en 1929 avec Hergé. Pour Vandersteen l'année sera 1943.

Il fait ses débuts dans « Bravo » avec des stop-comics, c'est-à-dire des gags en un seul strip ou bande. Il publie


ET, COMME IL FALLAIT S'Y ATTENDRE, LE QUATRIÈME CORBEAU MANQUAIT À L'APPEL! L'ÉMOTION EST GRANDE PARMI LES GARDIENS DE LA TOUR!
BEU... BEU... OUIINN... OUIINN...
ALLONS... T'ES PAS BEAU QUAND TU PLEURES!
MOI, JE VAIS PRENDRE L'AIR.
OUVRONS L'OEIL... IL NE PEUT ÊTRE LOIN...
HA, HA, HA! CETTE FOIS-CI, JE NE TE RATERAI PAS!
TARATATA
MOTEUR TOUCHÉ! IL FAUT ATTERRIR!
J'AI ENVIE DE FAIRE LA CONNAISSANCE DE CE FRANC-TIREUR!
15

Jérôme « Les corbeaux de la tour de Londres », éd. Erasme.

ainsi de semaine en semaine les aventures de « Tori », un barbu de la préhistoire, suivi plus tard par « Sinbad le pirate » guère apprécié par l'occupant.

La même année déjà les publications « Ons Volk » publient des albums de Piwo, le petit cheval de bois.

Vandersteen est encore hésitant ; son graphisme est maladroit, gauche, pas encore formé. En plus, il cherche encore son (ou ses) personnage(s) mais déjà il semble mettre à jour une capacité de travail peu commune.

Début 1945 il démarre avec sa production pour les journaux. Dans le journal « De Nieuwe Standaard » démarre en avril 1945 « De avonturen van Rikki en Wiske » (les aventures de Rikki et Wiske). Pour Vandersteen il s'agit de mettre en place ses personnages et de développer son histoire ; il y a Rikki qui est un jeune blondinet, champion de boxe et sa sœur, Wiske, une petite écervelée, pleine de prétentions, et leur tante Sidonie qui veille sur eux avec un soin tout maternel. Autres vedettes de l'histoire : un savant et son char indestructible. L'histoire : kidnappés en Chécoslovaquie, pays derrière le rideau de fer, nos héros s'enfuiront grâce au fameux tank.

L'histoire eut de quoi plaire puisque Vandersteen publia peu après un second épisode. Quelques changements intervinrent pourtant : Rikki ressemblait trop à Tintin (blond, culottes de golf) il fut donc éliminé. Wiske retrouva néanmoins un compagnon de jeu avec Suske, un orphelin, qu'elle rencontre sur l'île Amoras (qui donne le titre à l'album : Op het eiland Amoras (Sur l'île Amoras).

Surgit également la figure du professeur Barabas, inventeur génial, mais très distrait et farfelu et qui reviendra avec régularité.

Avec cette deuxième histoire le succès se confirme. Les personnages y contribuent drôlement ; ils symbolisent des personnages typiques, des exemples pris parmi le peuple mais représentatifs pour leur époque, leur race et leur langage...

Les histoires sont débridées, les gags sont « hénaurmes », bref tous les ingrédients pour réussir la soupe populaire, le panem et circenses que réclame le tout un chacun en lisant des B.D. avec la seule intention de se distraire.

Vandersteen va continuer allègrement sur sa lancée. Nous sommes en 46. Toujours pour « De Nieuwe Standaard » il va créer « De Familie Snoek » (la famille Snoek), un gag sur une planche, qui passe presque inaperçu dans un coin de page. Là encore, Vandersteen reprend les mêmes éléments mais plus localisés ; la famille Snoek est la famille typiquement flamande à 100 %, famille déjà vieillissante et qui connaît les pires empoisonnements avec les gosses, les voisins, etc.

Ensuite il va encore étoffer sa série principale en y introduisant dès la trente et unième aventure le personnage de Lambik (= Lambique) qui, de plombier, deviendra détective privé puis s'installera tout simplement comme tant d'autres dans la vie aventureuse et mouvementée de S. et W. Lambique, n'en doutons pas, est le belge dans tous ses tics, ses défauts ; le rouspéteur né, le vantard, avec un penchant certain pour la bouteille mais quand même doté d'un cœur d'or et de bonnes intentions...

En 46 encore se termine dans Bravo la série de « Lancelot » publiée sous le nom de Wil et commencée après la reprise de Bravo à la libération. Cette série n'eut pas de suite.

En 1947 il y aura pas mal de changements. De Nieuwe Standaard deviendra De Nieuwe Gids et peu après c'est l'ancien Standaard qui renaît et publiera dorénavant (ainsi que Het Handelsblad) la plus populaire des séries de Vandersteen.

Le Standaard publie alors « Familie Snoek » et « Suske et Wiske » et sortira des albums de ces deux séries en blanc et noir, assez bon marché, et qui ne manquèrent pas d'assurer le succès fracassant de ces héros.

La même année Marc Sleen décide de tenter l'aventure et lance « 't Kapoentje » (le petit Luron) en tant qu'illustré.

L'équipe initiale réunit Marc Sleen, Willy Vandersteen et Bob de Moor. Les trois grands de la B.D. flamande. Vandersteen publie plusieurs histoires réalistes dans « 't Kapoentje » souvent imprégnées de fantastique et de science - fiction. Fortement influencé ici par Hogarth, il y déploie pourtant avec beaucoup de talent son goût pour l'exotisme et l'aventure.

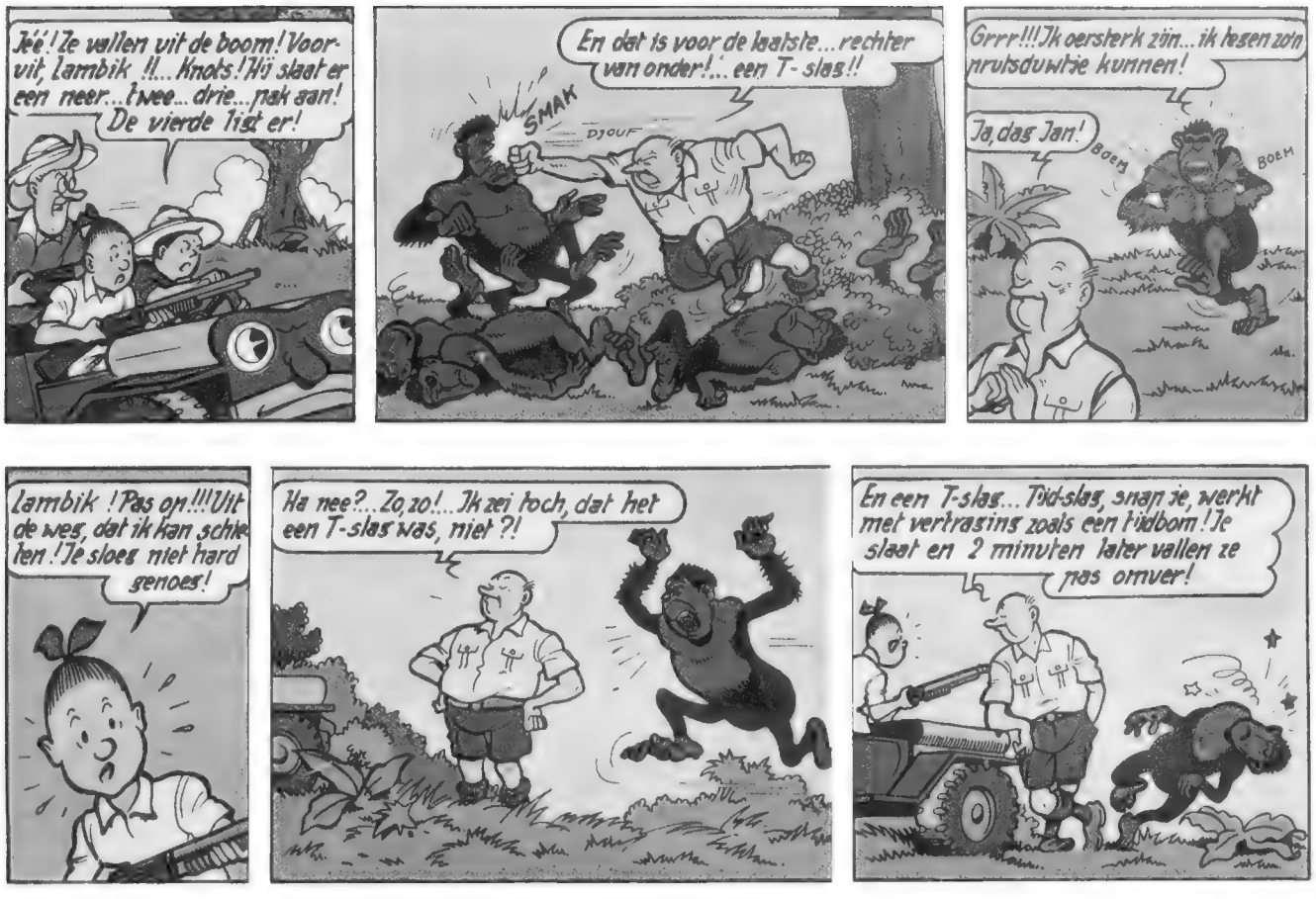
Des histoires réalistes, il en publie encore dans « Ons Volk » appelé plus tard « Overal » de la même facture (et ce jusqu'en fin 47).

Ayant quitté 't Kapoentje et Ons Volk-Overal qui appartiennent à une autre maison 1948 l'équipe de Tintin et puis celle de Ons Volkske (collaboration Standaard - Lombard).

Tout en continuant la série pour les journaux il va reprendre Suske et Wiske et Lambik qui vont enfin pouvoir partir à la conquête du public français dans Tintin,

Suske devient Bob
Wiske devient Bobette
et Lambik = Lambique.

Les débuts dans Tintin terminent une première période dans l'œuvre de Vandersteen. Première période encore faite de tâtillonnements et de recherches. A côté de sa production quotidienne qui va s'améliorant du point de vue graphique il réserve néanmoins ses meilleures forces pour Tintin où paraîtra « la grande œuvre » de Vandersteen.


Jèè! Ze vallen uit de boom! Voorvuit, Lambik !!... Knots! Hij slaat er een neer... twee... drie... nak aan! De vierde ligt er!
En dat is voor de laatste... rechter van onder!... een T-slag!!
SMAK
DJOUF
Grrrr!!! Ik oersterk zijn... ik losen zo'n nrutsduwtrie kunnen!
Ja, dag Jan!
BOEM
BOEM
Lambik ! Pas op!!! Uit de weg, dat ik kan schieten ! Je sloeg niet hard genoeg!
Ha nee?... Zo, zo!... Ik zei toch, dat het een T-slag was, niet ?!
En een T-slag... Tijd-slag, snap je, werkt met vertraging zoals een tijdbom ! Je slaat en 2 minuten later vallen ze pas omver!

Lambik

Avec ses trois seuls personnages principaux, des décors soignés, des scénarii pleins d'inventions et d'animations, des gags et un humour basé sur la personnalité des personnages (humour de personnages autant qu'humour de situations) il va dessiner une suite d'aventures formidables.

Le fantôme espagnol (en deux couleurs).
Le casque Tartare (celui-ci et les suivants en quatre couleurs).
La clef de Bronze.
Les martiens sont là.
Le gladiateur mystère.
Le trésor de Beersel.
Le météore vert.
Le cheval d'or.

Outre cela en 1951 il publie son Thyl Ulenspiegel en deux épisodes : La révolte des gueux (un chef-d'œuvre) et Fort Amsterdam, tandis qu'en 1953 il fera le gag du « Prince Riri » dans Tintin. Pour Ons Volkske, dès 1949, il va créer une flopée de personnages humoristiques en gags d'une planche dont on sortira par ailleurs une série d'albums en langue française : Les joyeux lurons et Le cirque Zim Boum. 1951 est une autre grande année : Vandersteen va créer une nouvelle série et son studio.

La nouvelle série s'appelle Bessy ; les aventures d'une chienne Collie dans un cadre de far-west pour le journal « La Libre Belgique » repris e.a. dans « Belang van Limburg » et « Gazet van Antwerpen » et la même année Vandersteen va créer son Studio Vandersteen. Depuis belle lurette Vandersteen s'était adjoint des collaborateurs ; pour pouvoir répondre à la demande énorme de sa production tant pour les journaux que pour les illustrés, Vandersteen avait besoin de gagmen puis de scénaristes autant que de dessinateurs. Il est faux pourtant de croire que l'idée première était de créer ainsi de nouveaux talents et d'assurer la relève. Après près de vingt ans il faut bien se rendre compte que strictement personne n'est sorti de ce studio... On a vu défiler pas mal de dessinateurs chez Vandersteen mais aucun suffisamment doué pour pouvoir un jour lancer sa propre série. Le seul qui ait plus ou moins réussi, c'est Karel Verschuere, principal dessinateur des séries réalistes chez Vandersteen ; d'autres, tels que Sels et Gastmans, après un certain nombre de Bessy ont cru pouvoir voler de leurs propres ailes et se retrouvèrent au sol avant même de s'en être rendu compte. Seul Karel Verschuere possède assez de technique graphique et de métier et de fait il est un excellent dessinateur réaliste dès qu'il est bien guidé comme ce fut souvent le cas sous l'impulsion de Vandersteen.

S'étant essayé à voler lui aussi de ses propres ailes avec une série de Buffalo Bill,

DE EERSTE TWEE APEN VLUCHTEN, TERWIJL SUSKE EN LAMBIK DE DERDE AAP ACHTERVOLGEN, DIE HET JUJUBEKE WAT VERDER IN HET WATER SMIJT...
Help! Help! Krokodil zij Ju-jubeke opeten willen! Ju-jubeke hij geen zin in!
Red dat negertje, Suske! Ik ga die krokodil wat bewerken!
Lambik, wat onzij, dat ik kan schieten!
Laat maar gaan, Suske! Ik heb hem er flink van langs gegeven! 'k Vraag mij alleen af, wat ze met die lakken gaat doen!?

Lambik

il perdit rapidement toute influence et se laissa aller. Le résultat fut désastreux et Verschuere réintégra le Studio Vandersteen. Il semble d'ailleurs quitter et réintégrer avec une régularité effarante le domaine Vandersteen mais sous l'influence de ce dernier il demeure un talent très sûr.

Au début des histoires de Bessy celles-ci portèrent la signature de Wirel, contraction de **Wi**lly V. et de Ka**rel** V.

Ainsi donc les studios Vandersteen servent uniquement pour répondre à l'énorme production qui se faisait déjà prévoir à l'aube des années 50. Et l'énorme machine s'ébranla.

Tournant à plein rendement on constate malheureusement un relâchement dans le style. Ce relâchement sera quelque peu retardé par l'apparition de nouvelles séries. Par exemple : De grappen van Lambik (les farces de Lambique) en plusieurs petits albums.

En 1959, ce sera De Rode Ridder (Le chevalier rouge) d'après un personnage médiéval de romans pour la jeunesse de l'auteur flamand Leopold Vermeiren. Puis ce seront les adaptations (très libres) des bouquins far-west de Karl May dès 1961.

Trois ans plus tard (1964) il sort Biggles d'après un des personnages du journaliste et ex-capitaine de la R.A.F. W.E. Johns.

Et ce n'est pas fini !

Mais il y a du changement... Vandersteen depuis la fin 1959 ne paraît plus dans Tintin où ses dernières productions relèvent d'une belle médiocrité et il s'est donc rabattu sur Ons Volske et son édition française Junior (depuis 1953) ainsi que sur le supplément quotidien pour les jeunes du journal Standaard : « Pats ». C'est là qu'on retrouve Bessy, Karl May, Bob et Bobette, Snoek, etc. Puis Vandersteen libéra Jérôme, personnage surgit dans la série de Bob et Bobette depuis 1953, et en fait un héros à part qu'il réserve à Ons Volkske et Pats. Dès 1963 paraissent également des albums de « Jérôme ». Depuis 1969 Vandersteen a abandonné Biggles et lancé sa nouvelle série Safari où le héros est un flegmatique guide anglais vivant dans la brousse africaine. Voilà ; la production s'arrête là mais je voudrais encore mentionner la série biblique de Judi et peut-être encore quelques autres histoires oubliées dans l'immensité de cette production. Quelques mots maintenant sur la **qualité** de la production Vandersteen.

Plusieurs tendances se dégagent de l'œuvre du plus populaire des dessinateurs flamands ; sa production immense est significative ; sa principale série demeure celle de Bob et Bobette mais à part cela il produit d'autres

LE JOUR SE LÈVE SUR LA CÉLÈBRE TOUR DE LONDRES, OÙ RÉSIDAIENT JADIS LES ROIS D'ANGLETERRE. MILLE LÉGENDES, MILLE SUPERSTITIONS SONT NÉES À L'OMBRE DE CETTE SOMBRE BÂTISSE. SI CES OISEAUX AU PLUMAGE DE JAIS VENAIENT À QUITTER LA FORTERESSE, LE ROYAUME D'ANGLETERRE PÉRIRAIT! TELLE EST LA PROPHÉTIE !
LE GARDIEN DE LA TOUR, BIGBELLY, EST CHARGÉ DE SOIGNER LES FAMEUX OISEAUX, TÂCHE DÉLICATE S'IL EN EST UNE !
CONSCIENT QUE L'AVENIR DE SON PAYS REPOSE ENTRE SES MAINS, IL S'ACQUITTE DE SA TÂCHE AVEC UN DÉVOUEMENT À TOUTE ÉPREUVE.
BONJOUR, MES CHÉRIS! LA NUIT EST PASSÉE. JE VIENS VOUS LIBÉRER !
PRENEZ VOTRE ENVOL AU-DESSUS DE NOS CRÉNEAUX, JOYEUSES BESTIOLES!
HEAVENS! MY GOODNESS! UN, COCO ... UN CORBEAU A DISPARU !
1

Jérôme « Les corbeaux de la tour de Londres », éd. Erasme.

séries à suivre humoristiques, des planches à gags hebdomadaires et des séries réalistes à suivre. Les séries avec les planches à gags hebdomadaires ne sont plus très importantes. La principale de ces séries demeure celle de Snoek, débutée en 46 dans De Nieuwe Standaard, abandonnée et reprise après plusieurs années (et plusieurs albums) puis reprise dans Pats et quelques hebdomadaires, elle paraît en français sous le titre de « M. Guignon ».

Malheureusement cette série a perdu toute sa fraîcheur initiale ; ce brave père de famille pantouflard est devenu insipide dès que la famille s'est quelque peu émancipée.

Ce changement de décor intérieur autant qu'extérieur ainsi que la faiblesse du dessin comparé avec le graphisme du début ont causé la faillite évidente de cette série.

Autrement plus pétillants étaient les gags des Joyeux Lurons et du Cirque Zim Boum et même les « farces de Lambique » mais hélas ! toutes ces séries ont été interrompues depuis belle lurette (et précisément à leur apogée).

Les séries réalistes, elles, connaissent un autre sort. Je ne parle pas de celles que fit Vandersteen avant 1950 mais de celles sorties en album : Rode Ridder, Karl May, Biggles, Bessy, Safari...

La série des Bessy approche déjà du centième album (chiffre déjà dépassé en Allemagne) ce qui est impressionnant. Au départ, il s'agissait d'une famille d'émigrants, tentant de s'installer dans le nord sauvage. Andy Cayoon, le fils, et sa chienne, Bessy, vivront d'extraordinaires aventures et les premiers albums témoignent d'évidentes qualités techniques et d'un grand dynamisme ; le caractère même du chien intelligent, genre Lassie, Rintintin, etc. devient malheureusement des plus larmoyants (Cf. l'histoire de Barry l'indomptable) et il fallut un nouveau souffle de vie que l'on occasionna en déplaçant de plus en plus l'action vers l'ouest où le contact avec les tribus indiennes donna une nouvelle vitalité à la série. En plus, au début il y avait un petit côté didactique fort plaisant et propre à l'esprit moralisateur dans lequel Vandersteen conçoit la B.D. Cet esprit s'est perdu actuellement mais se retrouve dans le paternalisme bourgeois de Bob et Bobette... Actuellement malgré l'excellence des scénarii, le manque évident de métier des dessinateurs du Studio Vandersteen provoque une sclérose très nette dans la série de Bessy.

La série de Rode Ridder (Le chevalier rouge) qui débuta le 5 novembre 1959 dans De Standaard avec « Het gebroken zwaard » (l'épée brisée) présente une particularité. Le décor de ce premier épisode fut dessiné par R. Vandersteen — Robert — alias Bob Vandersteen, le fils de Willy mais qui peu après abandonna la bande dessinée pour se consacrer uniquement à la télévision flamande (en 1969) sous le nom de Bob Vann.

La série déborde de vitalité, du moins les premiers vingt albums, qui sont excellents. Chevalier errant, le chevalier rouge a la même vivacité et le caractère impulsif du Chevalier Ardent de Craenhals. Hélas ! le changement constant de dessinateurs en studio a nettement mis en l'air cette excellente série ; au début, le chevalier rouge parcourt le monde (connu au moyen âge) mais à l'heure actuelle il perd son temps à secourir le roi Arthur, sa table ronde et son ami Lancelot. Série devenue très malhabile, très mièvre...

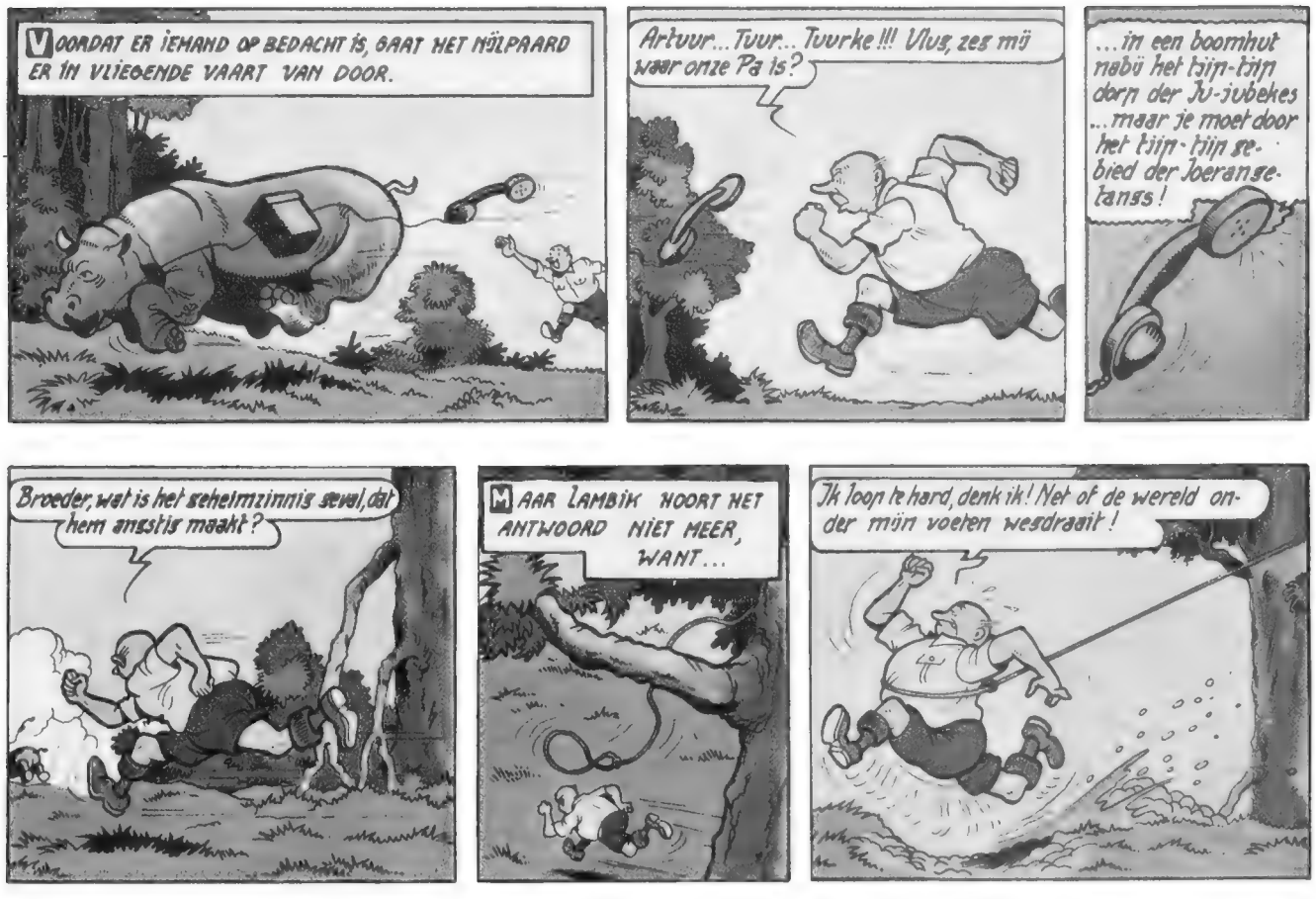
Le même phénomène s'est accompli avec la série des Karl May qui n'a jamais été un grand succès. Et bien entendu, la même évolution toucha la série de Biggles. On garde pourtant un excellent souvenir des cinq ou six premiers albums de cette dernière série où Vandersteen fit preuve d'une réelle audace et tant pour les histoires que pour le graphisme (planches disloquées, images en relief, décor continu, action débordante) ; avec un réel sens épique il s'y lança dans la grande aventure ; nullement tenu à suivre les rigueurs de la censure qui frappe la B.D. belge que l'on exporte vers la France, il déploie tout spécialement dans le Chevalier rouge et Biggles (et quelques Bessy) un climat de violence peu commune dans la B.D. actuelle. Hélas ! cela ne se manifeste chaque fois qu'au début de chaque série car une fois le phénomène de sclérose entamé, le niveau de la bande s'affaisse et devient nul. On peut craindre que la nouvelle série de Vandersteen intitulée Safari suivra les mêmes traces.

Pour Vandersteen le temps de nous étonner encore est dépassé ; tout au plus pourrait-il se racheter en revenant à des plus sains principes ; mais nous reviendrons sur les motivations de cette baisse de qualité.

Je m'en voudrais encore de ne point citer dans le domaine réaliste les deux albums de Thyl Ulenspiegel alias Thyl l'espiègle.

Les deux albums sont des chefs-d'œuvre mais le premier « La révolte des gueux » me semble particulièrement bien inspiré.

Le personnage même de Thyl (que Gérard Philipe personnifia à l'écran) et ce scénario touffu, serré, où l'on tombe de sorcellerie en superstition et rituels folkloriques ainsi que la lutte pour l'indépendance fraternelle est extraordinaire ; il y a le goût certain de Vandersteen pour le populaire et son parti pris national ; les scènes avec le loup-garou, la lutte des gueux


VOORDAT ER IEMAND OP BEDACHT IS, GAAT HET NIJLPAARD ER IN VLIEGENDE VAART VAN DOOR.
Artuur... Tuur... Tuurke !!! Vlug, zeg mij waar onze Pa is?
...in een boomhut nabij het tijn-tijn dorp der Ju-jubekes ...maar je moet door het tijn-tijn gebied der Joerangetangs!
Broeder, wat is het geheimzinnig geval, dat hem angstig maakt?
MAAR LAMBIK HOORT HET ANTWOORD NIET MEER, WANT...
Ik loop te hard, denk ik! Net of de wereld onder mijn voeten wegdraait!

Lambik

pour aborder le navire espagnol emprisonné des glaces... Vandersteen rejoint en somme Le Lion des Flandres de Bob De Moor. Pour ce Flamand qui parle de son peuple et de sa lutte il y a dû avoir là un frémissement du cœur qui n'est pas étranger à la réussite de ce chef-d'œuvre. Il est heureux en fait qu'il n'ait pas prolongé cette série au-delà des deux albums car un fléchissement dans la qualité aurait paru beaucoup plus pénible aux nombreux lecteurs mais en fait hélas ! ce fléchissement s'est manifesté dans la principale et plus célèbre série de Vandersteen. Que dire de cette baisse de qualité ?

Elle ne va pas de pair avec la baisse de succès.

Au contraire. Depuis trois ans les Editions du Standaard poussent la production à l'extrême et quasiment toutes les séries paraissent actuellement en couleurs : B. et B., Jérôme, Safari...

Cela permet de ressortir les anciens albums qui sont redessinés et coloriés et ainsi remis à la portée des nouvelles générations.

Pour Vandersteen il s'agit d'évoluer ; le langage parsemé d'expressions typiquement flamandes est soigneusement épuré pour les éditions destinées aux Pays-Bas...

Actuellement le dessin est plus net, les situations plus claires, la fantaisie et l'invention ont cédé la place...

Tout cela ne cache pas l'évolution incroyable qui s'est produite. Les personnages sont devenus terriblement schématisés ; l'expression graphique est vraiment réduite au strict minimum et ne présente plus **aucune personnalité ;** tout caractère particulier a disparu dans cette série et le jure bien haut que nul lecteur français ne reconnaîtrait les Bob et Bobette actuels de ceux dont il fit jadis la connaissance dans Tintin.

Exemple : quand on dessine un personnage dont les pantalons sont trop courts et que l'on voit, à la place des chevilles, dépasser des bouts d'allumettes j'appelle cela une manière de différencier quelqu'un, une image stylistique en somme ; quand on voit que cela se fait pour chaque personnage j'appelle cela un manque de talent. Tout bêtement, en simplifiant à l'extrême son style, Vandersteen permet à n'importe quel tâcheron nébuleux dans ses studios, de reprendre la série puisque celle-ci ne possède plus aucune particularité propre.

Par ailleurs l'appauvrissement ne s'est pas seulement effectué sur le plan graphique mais également dans le fond. Il est certain que Vandersteen s'est toujours le mieux exprimé et senti à l'aise dans cette série. Ce dont on se souvient, c'est ce mélange détonant de personnages populaires truculents et cocasses, de situations presque épiques où passe un souffle de poésie, de fantastique et d'émotion avec pas mal d'allusions (car il s'agit ne l'oublions pas

d'une b a n d e quotidienne donc facilement pliable aux exigences de l'actualité) à certaines situations politiques ou plus simplement humaines. La source d'inspiration se trouvait dans le populaire ou dans de grands mythes (Cf. Nibelungen, Sigfried = Trésor de Fiskary) ou tout simplement dans le fantastique de légendes ou d'onirisme.

On verra Bob et Bobette sur le côté caché de la Lune aux prises avec un lampiste invisible, on les retrouve affrontant les vikings du Nord et retrouver le trésor de Fiskary, etc. Entre-temps le professeur Barabas les expédie à son gré dans le temps et les fait revenir une fois leurs affaires réglées dans un monde redevenu meilleur.

Les aventures de B. et B., présentent un thème principal : la lutte fondamentale du bien contre le mal. Souvent le mauvais personnage signera un pacte avec les mauvais esprits voire avec le diable et nos amis lutteront ainsi jusqu'au bout de leurs ressources pour bien entendu et en fin de compte triompher du mal ; le triomphe est toutefois modeste et nos amis ne songent qu'à s e m e r le bonheur sur leur route.

Quand Vandersteen se déchaîne il oppose B. et B. et leurs amis dans des luttes titanesques d'un rythme épendu contre des adversaires de force égale (Teuf Teuf club, Pêcheurs d'étoiles, loup qui rit, chasseurs de fantômes, mont rougissant, etc.).

Le mal peut prendre l'apparence de petits diablotins, de fantômes, du mauvais sort même, rien n'empêche nos amis, dont l'honnêteté, le sens de l'amitié est sans reproches, de triompher.

Qualités ? Hum ! Bien entendu les personnages sont humains et quelquefois ils se chamaillent entre eux. En général on peut louer :

Bob et son courage [persévérant
Bobette et sa curiosité [maladive
Sidonie et sa féminité [illusoire
Lambique et sa vantardise [tenace
Jérôme et sa force [tranquille

Or tout cela après le trentième album environ est devenu stéréotypé ; depuis, le style et le graphisme ont perdu leurs qualités et leur fraîcheur et tout est devenu d ' u n e limpidité navrante.

Grandeur et décadence !

Cette triste évolution s'est par ailleurs également manifestée dans les histoires pour Tintin. Jusqu'à l'histoire des « Martiens sont là » (1956) Vandersteen maintient style et contenu au même niveau mais dans la dernière histoire « Le cheval d'or » (1959) l'ère de la déchéance commence.

L'argument massue évidemment c'est la nécessité de répondre à la grande demande. Il est impossible au studio de produire pour autant de séries à un rythme continu si l'on veut produire des bandes de qualité supérieure. Au studio Vandersteen, à Anvers, on dessine plusieurs Bessy par mois pour l'Allemagne. Chez Vandersteen même, dans un pavillon de son jardin, il s'occupe lui-même du synopsis des nouvelles histoires, soupèse, juge, ordonne, crayonne, contrôle, bref supervise les autres séries que d'autres collaborateurs sur place passeront à l'encre et termineront pour le maître. Souvent le coloriage se fait dans la maison d'édition du Standaard où à l'imprimerie (cela dépend de la série et de la publication dans laquelle elle paraît). Ces dernières années la thématique s'est particulièrement appauvrie. Il semble par trop se raccrocher à l'actualité.

Après Zorba le grec, il lance Jeromba.

Après Junglebook il lance Jungleboem.

Après B a t t m a n il lance Wattman, etc.

Là encore on regrette la fraîcheur et l'originalité disparue...

Ce qui reste en fin de compte ?

Trente albums de Bob et Bobette.

Six Biggles.

Vingt Bessy.

Quinze Rode Ridder...

C'est-à-dire une production honnête mais qui dans l'ensemble global de la production se situe hélas ! dans le passé...

Reste le souvenir d'un grand artiste, pas tellement grand dessinateur mais très grand narrateur (graphique), qui a perdu son souffle épique et son originalité au profit d'un ton moralisateur trop déplaisant et d'un didactisme secondaire. (Le ton didactique était p.e. déjà présent dans les premiers Bessy ou dans Fort Amsterdam de Tyll mais avec combien plus de bonheur !) En plus, le graphisme trop simple a perdu toute notion avec les exigences actuelles de la B.D.

C'est dommage.

Il y a deux façons de réussir dans la B.D. La façon de Hergé avec la qualité.

La façon de Vandersteen avec la quantité. Au lecteur le soin de juger la plus profitable des deux. Profitable au lecteur bien entendu.

II. Diffusion à l'étranger

Une dizaine de journaux belges publient les diverses séries (Bob et Bobette, Rode Ridder, Bessy, Safari, Jérôme) de Vandersteen (Standaard, Handelsblad, Belang van Limburg, Gazet van Antwerpen, Libre Belgique, etc.) tant en néerlandais qu'en français tandis que certaines séries paraissent également dans le supplément hebdomadaire du Standaard : « Pats » ainsi que dans l'hebdomadaire « Ons Volkske » (en français : Junior). Les séries de Pats sont reprisent aux Pays-Bas dans le supplément du journal

Lambik

« Limburgs Dagblad ». Environ dix grands journaux Bataves publient également du Vandersteen.
En outre, les séries ou albums paraissent également en Allemagne, Espagne, Afrique du Sud et au Portugal et Danemark...
C'est surtout en Allemagne et aux Pays-Bas que Vandersteen connaît un grand succès. L'Allemagne est même un cas particulier ; on y trouve à peu près les meilleures séries italiennes, franco-belges et les productions U.S. de Marvel. La production nationale est nulle. Les séries de Vandersteen y font des ravages dans deux publications, paraissent chez « Bastel Verlag ». Il s'agit en fait de deux « comics » en couleurs ; un « Bessy » hebdomadaire avec dans chaque numéro une histoire complète de trente pages. L'autre, « Wastl » relate tous les quinze jours une histoire de trente pages de Jérôme.
Bessy a un tirage approximatif (tirage ne veut pas dire vente !) de 220 000 exemplaires par semaine et Wastl 150 000 !
Tout cela est à peu près incroyable vu la qualité médiocre de ces deux séries ; ma théorie c'est que Bessy rappelle quelque peu le graphisme des banales mais abondantes séries westerns allemandes du début des années 50. Quant à Jérôme c'est un superman dont le fascisme mal dissimulé a bien de quoi plaire aux Allemands.
Il est vrai aussi que devant livrer six séries par mois (quatre Bessy + deux Jérôme) à l'Allemagne, il ne reste plus beaucoup de temps pour fignoler aux collaborateurs du studio Vandersteen. Quand la bande dessinée s'industrialise, il ne reste pas grand-chose de l'art graphique.
Aux Pays-Bas c'est surtout la série de Bob et Bobette qui connaît du succès. Les éditeurs bataves rouspétèrent pourtant à cause du langage bourré d'expressions flamandes bien particulières et locales.
Ce qui fait que les éditions Standaard veillent actuellement à ce que le langage soit du néerlandais bien pur ; les collectionneurs hollandais recherchent maintenant les premières éditions flamandes tant pour le graphisme que pour le langage car les deux, estiment-ils à juste raison, s'accordaient parfaitement dans un cadre flamand, ce qui n'est plus le cas. Là encore cette série perdit donc son caractère original.
Les chiffres du tirage par album : chaque nouveau titre de Suske et Wiske tire à 70 000 exemplaires. Chaque réimpression d'album (souvent redessiné et colorié d'après les nouvelles normes du graphisme Vandersteen) : 50 000 exemplaires.

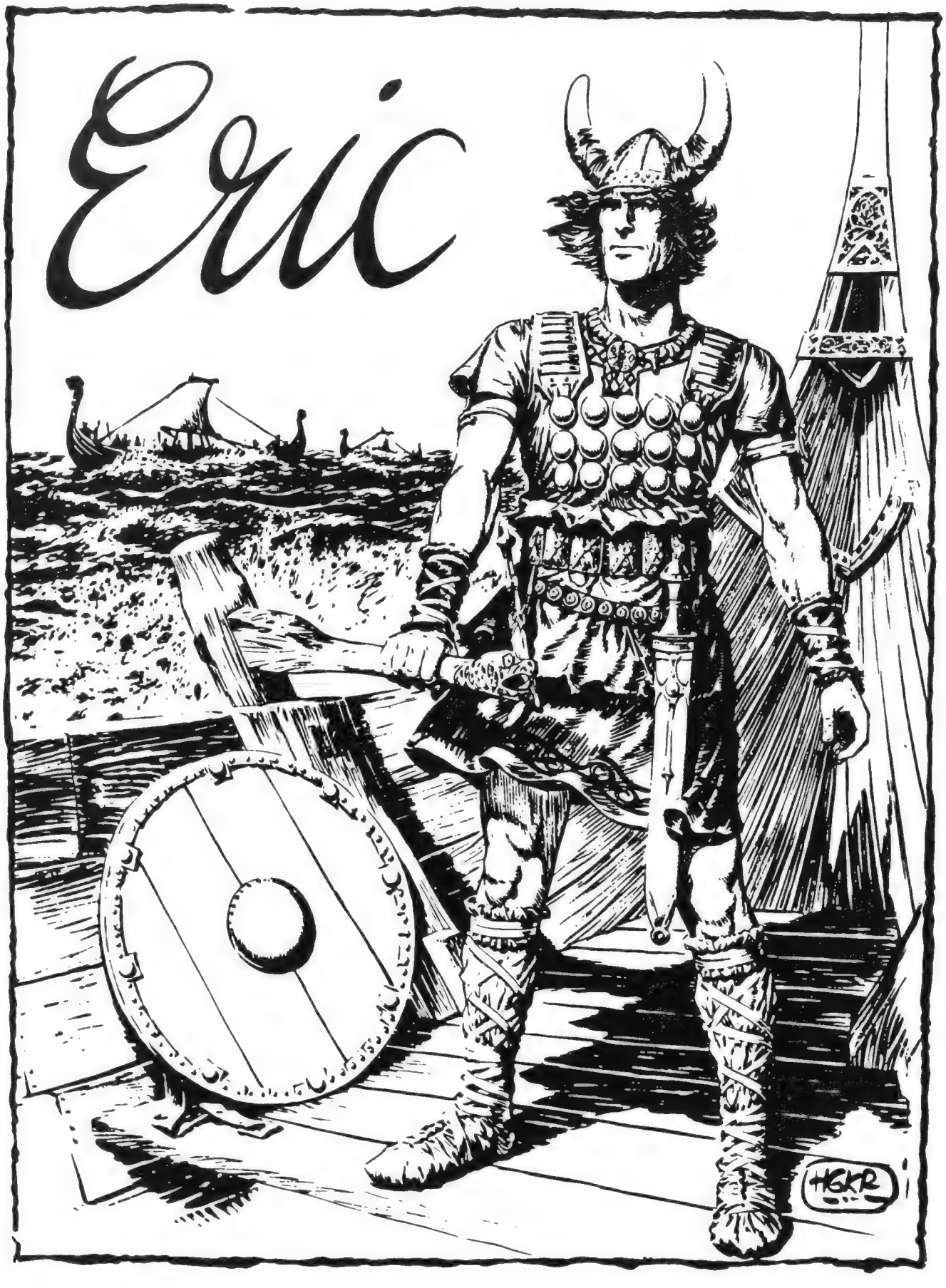
Jérôme	: 30 000	ex.
Bessy	: 30 000	ex.
Safari	: 20 000	ex.
Rode Ridder	: 25 000	ex.
Biggles	: 17 000	ex.

(série arrêtée).
En langue française :

Bob et Bobette	: 10 000	ex.
Jérôme	: 5 000	ex.
Bessy	: 10 000	ex.

La traduction (dans l'édition paraissant chez « Erasme ») en langue française est tout simplement une trahison faite par une personne qui visiblement ne connaît pas la langue de Voltaire ; pour faire couleur locale on y trouve des expressions du Midi aussi bien que des expressions parisiennes et belges...
Aucun Français ne peut lire un album de Vandersteen sans se tordre de rire ; non pas à cause des gags mais à cause du langage d'une incroyable platitude et vulgarité.
Cela n'était pourtant pas le cas du temps où Vandersteen paraissait dans Tintin...
En guise de conclusion : Le « Vandersteen-Story » est celle d'un homme d'affaires « self-made » qui a bien réussi. Pour une grande partie de son œuvre il demeure un grand artiste, pour ce qu'il fait maintenant il demeure un homme d'affaires. Il est regrettable qu'il soit passé de l'un à l'autre au profit de la bande dessinée...

Jacques de LENTE.



2e PARTIE HANS KRESSE

Comme un immense chat, un monstrueux animal s'approcha sans le moindre bruit. La bête marchait avec mille précautions et ses pattes ne déplaçaient pas la moindre brindille, ne dérangeaient pas la moindre feuille. C'est pour cette raison que le Viking blond n'aperçut le monstre qu'au dernier moment.

La bête poussa un rugissement formidable et s'approcha à pas de félin.

LES CHEVALIERS DE LA MORT — Texte et illustrations de Hans Kresse
Adaptation par Serge F. Bertran

Eric s'attendait à voir bondir cette masse de chair en puissance et il s'apprêtait à défendre chèrement sa vie, bandant ses muscles, prêt à recevoir le choc. Pourtant, une raison quelconque et mystérieuse empêcha le monstre de sauter.

La bête rugissait, secouant violemment sa grosse tête, grattant furieusement le sol, mais n'avançant ni ne reculant...

Après quelques minutes qui semblèrent une éternité, le monstre s'éloigna l'oreille basse et grommelant de rage contenue...

Eric s'épongea le front. Quelle force inconnue avait retenu la bête ? La peur ou autre chose encore ?

Décidément, trop de mystères entouraient cette île et ces soi-disant Chevaliers de la Mort. En hésitant, le Viking se remit en marche. A mesure qu'il avançait, la végétation se faisait moins dense et, finalement, il se trouva au bord d'un gouffre assez sombre et profond.

C'était comme si les éléments avaient, d'un coup de foudre, creusé un trou immense dans la terre. Eric contemplait en silence ce trou hostile et noir, béant, à ses pieds.

Aucune lueur ne permettait de distinguer le fond de ce gouffre.

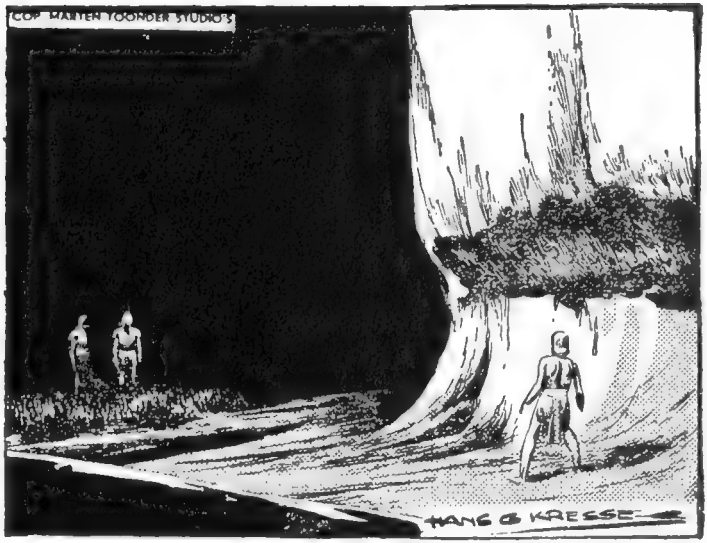
Toujours poussé par une incroyable force invisible, Eric se sentit obligé de descendre dans cette immensité noire comme l'enfer.

Prudemment, il entreprit la descente avec la seule pensée de sauver son ami Halsa comme but final.

La descente fut un autre calvaire de ce voyage au bout de la nuit, et Eric soupira d'aise en arrivant, fourbu mais heureux, au fond du gouffre.

Chaque muscle de son corps puissant lui faisait mal, les paumes de ses mains et ses genoux étaient écorchés par les rochers. Il avait maintenant atteint le sol, mais pas pour autant le but de son périple.

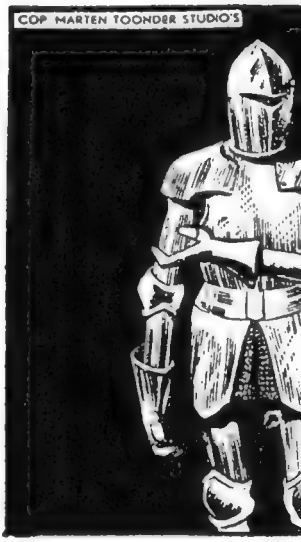
Entouré par une obscurité menaçante, il ne sut tout d'abord pas de quel côté se diriger. Il n'entendait que le bruit crispant de ses propres pas et chercha en vain une piste sur la roche indolente et dure.



Soudain, il s'immobilisa. Là, à quelques pas de lui, il retrouva les gigantesques empreintes des pieds à deux doigts.

Eric se secoua. Il lui fallait maintenant reprendre la piste et il n'était plus question de retourner. Il était allé trop loin maintenant...

D'ailleurs, il ne devrait plus aller bien loin, car voilà que deux figures monstrueuses jaillirent en se dirigeant droit sur lui !



Le sol vibrait sous leurs pas lourds. Eric en resta pétrifié. Il n'avait encore jamais vu de telles créatures ! Voilà donc ceux qu'on appelait les Chevaliers de la Mort !

C'étaient des êtres tout en métal. Cela confirmait bien les commentaires d'Halsa ; il ne s'agissait donc nullement de racontars.

Eric entendait grincer leurs jointures. Ils n'avaient pas de visage. Une fente horizontale sur l'heaume était le seul signe particulier.

Une des créatures leva un bras grinçant en guise de salut et invita le Viking à s'approcher. Eric aurait préféré prendre ses jambes à son cou, mais il ne put bouger.

Finalement, il avança lentement en direction des chevaliers :
— Nous sommes venus vous chercher ! dit l'un d'eux.

L'autre ajouta :
— Suivez-nous. Il est inutile de vous opposer à notre volonté. Nul ne peut nous résister.

Leurs voix résonnaient comme très lointaines. Ils poussèrent Eric par l'épaule et le contact de ces mains métalliques donna des frissons au Viking.

Encadré par les deux géants, il lui semblait perdre tout contact avec le monde extérieur. L'obscurité les enveloppait maintenant complètement comme un manteau immense.

Après quelque temps, Eric et ses deux gorilles arrivèrent dans une grotte très haute, très profonde.

Une étrange luminescence les entourait. Les pas des chevaliers se répandaient comme autant de roulements de tonnerre contre les parois rocheuses.

Des stalactites suintantes jetaient des ombres grotesques et grossières sur le sol humide. Eric se laissa entraîner par les deux armures, mais brusquement, il s'arrêta lorsqu'il vit devant lui la stature sombre et silencieuse, sans expression aucune, d'un garde.

Eric écarquilla les yeux, car, devant lui, se dressait l'homme qu'il avait vu étendu à côté de lui près de la chute d'eau.

Pourtant, cet homme-là était mort !

Comment se trouvait-il ici ? Que faisait-il là ? Etait-ce une ressemblance fortuite ? Mais non, ce n'était pas possible...

Il n'eut pas le temps de se poser des questions car les deux chevaliers, impatients, le poussaient en avant.

Finalement, ils passèrent une porte immense et Eric eut alors l'impression de se trouver dans un espace illimité.

Une brume épaisse s'éleva du sol et autour de lui tout baignait dans une morne couleur grise.

Ses étranges gardes n'hésitèrent pas.

Sans un mot, ils progressèrent.

A travers la brume, Eric vit surgir de plus en plus de silhouettes vagues.

C'étaient de curieuses créatures dont les membres luisaient dans une lumière merveilleuse...

Eric crut que son odyssée ne toucherait jamais au but, mais ils passèrent une autre porte derrière laquelle régnait la même obscurité.

Eric remarqua pourtant immédiatement l'étrange silhouette qui se découpait sur le sommet d'une petite crête rocheuse.

Cette silhouette fit signe au Viking d'approcher.

Les deux Chevaliers de la Mort s'arrêtèrent et, automatiquement, Eric s'approcha de l'homme habillé de noir.

Face à face, les deux hommes se dévisagèrent en silence.

L'homme noir était une des plus remarquables créatures que le blond géant avait jamais vues. Sous le front très bombé, très développé, brillaient des yeux profondément enfoncés, au regard perçant.

La bouche mince et cruelle esquissait un sourire diabolique et le visage était d'une pâleur mortelle. Eric frissonna.

— Voilà donc Eric, l'homme du Nord ! dit la créature d'une voix monocorde. Tu cherches ton ami Halsa, n'est-ce pas ? Et, avec ton ami, tu voulais pénétrer dans notre royaume... et t'approprier tous nos secrets, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, balbutia Eric. Mais comment pouvez-vous savoir tout cela ?

Et... qui êtes-vous ?

— Holà, que de questions ! Mon pouvoir s'étend sur les vivants comme sur les morts. Je savais que tu viendrais ! Par la simple volonté de mon esprit, j'ai attiré ton ami jusqu'ici. Dans ton cas, c'était plus simple, car tu étais possédé par le désir de retrouver ton ami.

— Halsa ! Où est-il ? Ici ? Je veux le voir ! Laissez-moi voir Halsa, implora Eric, mais l'homme en noir leva la main.

— Pas si vite, homme du Nord ! Oui, ton ami est ici. Mes chevaliers lui ont montré le chemin. Même si ce ne sont que des carcasses vides, des armures sans contenu, sans squelette, sans esprit, ils obéissent scrupuleusement à mes ordres ! Par la simple volonté de mon cerveau, je puis les commander. C'est ainsi qu'ils ont amené ton ami jusqu'ici !

— Où est-il ? Je veux lui parler, insista le Viking.

— C'est bien. Il en sera ainsi, lui accorda l'autre.

Il frappa dans ses mains et cria à voix haute :
— Halsa ! Apparais !

Presque au même moment, la silhouette d'Halsa surgit du brouillard.

Son visage était blême. Les yeux fixes. Sa voix semblait venir d'outre-tombe :
— Me voici, Eric ! On m'a tué. Je ne puis plus rien pour toi !

Le regard horrifié, Eric contempla son ami immobile.

— Halsa, murmura-t-il, viens, on s'en va. Je suis venu te chercher...

Mais pas un muscle sur le visage de cette momie vivante en face du Viking ne tressaillit. Les paroles du Viking n'eurent aucun effet.

— Halsa, disparais ! siffla la voix de l'homme noir derrière Eric.

Aussitôt, Halsa se mit en marche à pas lents et mesurés, et il disparut dans le brouillard environnant.

Eric se retourna. L'homme noir ricanait sinistrement. La bouche, comme

une blessure vive, se tordait en un sourire satanique et la haine déformait les traits du visage.

— Tu as vu Halsa, siffla-t-il. Tu sais maintenant quel sort t'attend. Tu croyais sauver ton ami, n'est-ce pas ? Pauvre niais ! Tu n'es plus rien ! Tu es à moi ! Ton corps et ton âme m'appartiennent. D'abord, je te tuerai et ensuite je te rendrai à la vie. Et alors, tu pourras rejoindre ton ami Halsa et entrer à mon service !

L'écho de la voix se répercuta sur les parois difformes.

L'homme pointa un doigt mince et menaçant en direction du Viking. Celui-ci, effrayé, recula instinctivement...

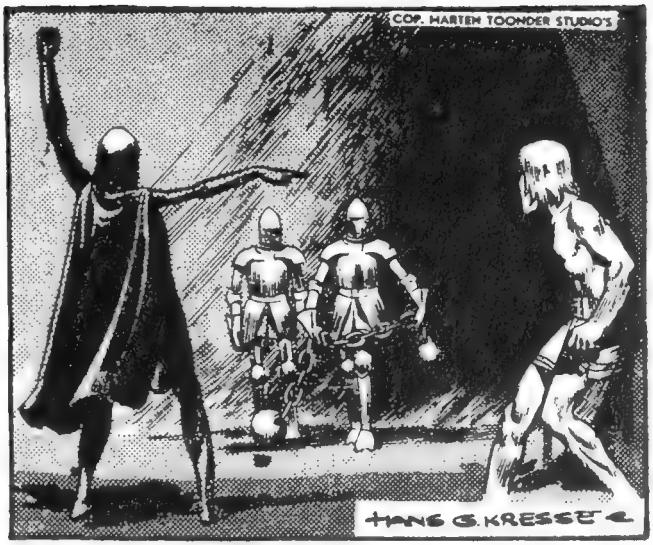
— Ne crains rien, hurla l'homme noir. Je ferai de toi un grand homme.

Avec ton ami, tu commanderas mon armée, mes morts que je retournerai à la vie. Je formerai une armée invincible de morts-vivants ! Ah !

Une armée que rien au monde ne pourra arrêter !

Eric se souvint des silhouettes muettes qu'il avait vu évoluer à travers le brouillard gris.

Appartenir à cette armée d'êtres inconscients ? Commander cette légion de fantoches ? Obéir aux injonctions d'un fou ?



La colère aveugla l'homme du Nord. Les poings levés, il voulut bondir, mais la créature noire ne bougea point. Ses yeux fixèrent le Viking.

— Arrière, imbécile ! Crois-tu donc pouvoir m'anéantir ! Je t'ai déjà accordé trop de temps, minus. Le moment est venu d'agir !

Et, frappant dans ses mains, il appela deux Chevaliers de la Mort qui apportèrent de solides cordes.

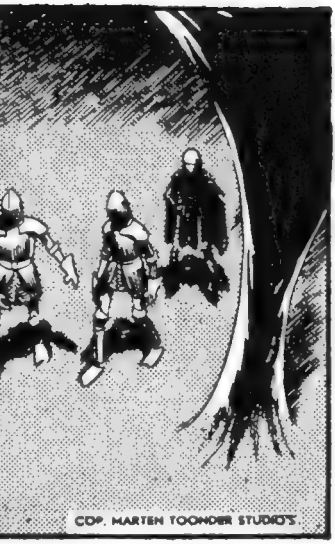
Eric ne sut que faire. Ses forces l'abandonnèrent.

— Enchaînez-le, ordonna l'homme noir. Et jetez-le dans le puits...

Sans un mot, les armures s'emparèrent d'Eric, paralysé par la peur. Les mains de fer s'abattirent sur ses bras.

— Ne crains rien, insista l'homme noir méchamment. Dans quelques instants, tu feras connaissance avec mes chéris. Une simple morsure est mortelle, bien entendu... Tu n'auras pas à souffrir longtemps et, une fois trépassé, je te ranimerai et tu me serviras avec dévotion et dévouement.

Ces paroles atteignirent à peine le Viking. Les mains attachées dans



le dos, il ne put presque plus bouger. Sans le toucher, les armures le forcèrent maintenant à reculer.

Eric tenta de toutes ses forces de se libérer de l'emprise de la peur.

Acculé, il reculait sans cesse tandis que l'homme en noir contemplait la scène apparemment avec une grande indifférence.

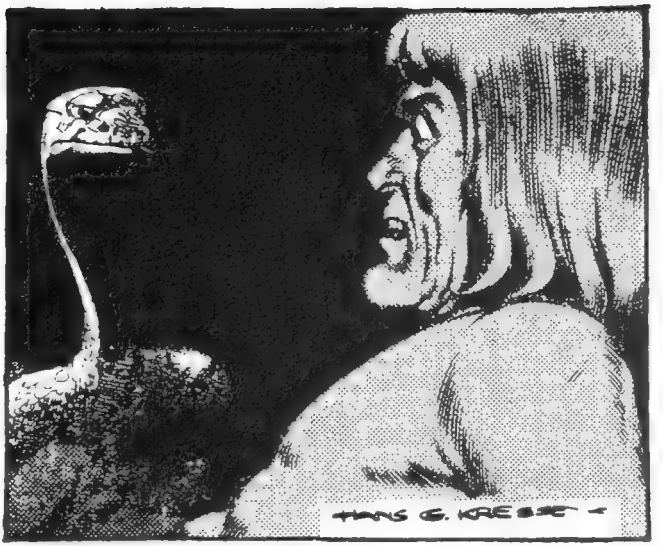
Finalement, Eric marcha sur une trappe. Le sol se déroba sous ses pieds et il chuta.

Eric ferma les yeux. La chute parut très longue, mais enfin, avec un bruit sourd, il se fit mal à l'épaule et se retrouva contusionné, étourdi même, sur le sol. Il tenta d'abord de se relever, péniblement.

Autour de lui, il ne vit que les parois abruptes et suintantes d'un puits.

Lentement, les dernières paroles de l'homme noir lui revinrent en mémoire : « Dans quelques instants, tu feras la connaissance de mes chéris. Une simple morsure est mortelle, bien entendu... »

A cette pensée horrible, Eric ferma les yeux...



Ici se terminerait sa vie aventureuse. Il aurait préféré mourir dans un beau combat... C'est alors que le Viking perçut le bruit rampant d'un reptile approchant. Relevant la tête, il blêmit en contemplant le serpent monstrueux qui balançait sa tête dans sa direction.

Eric tenta de reculer mais le serpent se rapprocha vivement avec des sifflements saccadés.

Le monstre leva encore la tête. Eric vit les petits yeux et la langue fourchue. La peur figea le Viking.

La tête se rapprocha.

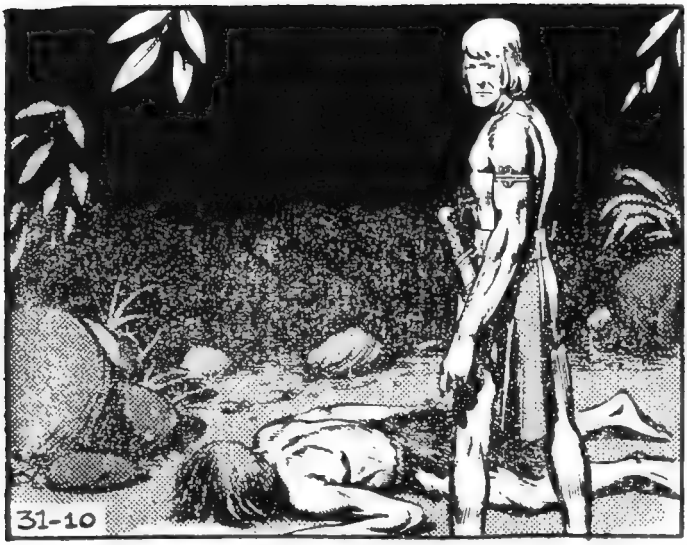
A ce moment précis, Eric se réveilla. Incrédule, il regarda autour de lui. Il vit d'abord l'indigène qu'Halsa avait frappé à mort. Eric se frotta les yeux. Rêvait-il ? Etait-il réveillé ? Qui était cet homme mort ? Où étaient les Chevaliers de la Mort ? Et l'homme noir ? Il n'était plus dans le puits ?

Mille questions le tourmentèrent et, très lentement, la lumière se fit dans son esprit encore trouble...

Puis il se souvint qu'ils avaient abordé cette île à la recherche des Chevaliers de la Mort... Il avait donc rêvé toute cette histoire ?

Un frôlement le long de ses jambes le rappela à la réalité ; il sursauta et vit un long serpent vert dodeliner de la tête et s'approcher de lui.

Ce n'était donc pas un rêve ? Si, car maintenant, il avait les mains libres et, sans hésiter, le Viking noua ses mains autour du cou du reptile. L'animal se lova en mille courbes et frappa de la queue, mais, en fin de compte, le cou brisé, retomba comme une loque lamentable.



La sueur au front, les doigts blanchis, Eric rejeta le serpent au loin avec dégoût et se releva.

Oui, il se souvenait maintenant !

Halsa et lui s'étaient assis ici et l'indigène les avait attaqués par surprise.

Eric avait été assommé.

Mais alors, où était Halsa ? Les indigènes l'avaient-ils enlevé ?

Eric regarda autour de lui. Un bruit dans les feuillages le fit sursauter.

Il s'élança. Aussitôt, il reconnut la silhouette familière de son ami en

train de ramasser des fruits.

— Halsa ! cria Eric.

— Eh bien ! tu en as mis du temps pour te réveiller, remarqua Halsa.

Tu commençais à m'inquiéter, mon ami !

— Pas possible, ricana Eric...

Et, tout en se gavant de fruits, il entreprit de raconter son étrange odyssée au pays des rêves à son fidèle compagnon...

FIN

Supplément à l'« Enfer des Bulles » de Jacques Sadoul.

UNE HEROINE ORIGINALE, MARIANNE LA FEMME-CANON

SE MI LASCIATE, VI FACCIO A PEZZI!... LASCIATEMI!
PRENDETE, BRIGANTI!
TOH! PIGLIA!
TIENI DURO, AUGUSTE!... ARRIVIAMO NOI!....
DATEGLIELE SODE!
ARRIVA LA BADRONA MARIANNA!
AUGUSTE E I SUOI STANNO PER ESSERE SOPRAFFATTI. QUANDO A UN TRATTO, SUL CLAMORE, ECHEGGIA UNA VOCE FAMIGLIARE....
TIENI DURO, AUGUSTE. ECCOCI QUI! DOV'E' QUEL MASCALZONE ?...VOGLIO ROMPERGLI IL MUSO!.....
COME SI BIGGHIANO!
ECCOLO LA'!.. ORA L'ARRANGIO IO!
A ME, PEDRO!
ECCOMI!
LEVATI DA MEZZO TU, GORILLA!
AH!
ECCOLO QUI! ECCOLO QUI! PRENDI, LADRO DI BAMBINI!....
MARIANNA SI PRECIPITA COME UN CICLONE SU PABB E LO TEMPESTA FURIOSAMENTE DI PUGNI, MENTRE I SUOI COMPAGNI CORRONO IN AIUTO DI AUGUSTE
ED ORA RENDIMI GIOIETTA, SE NON VUOI CHE TI MANGI VIVO!
GIOIETTA NON VERRA' PIU' CON VOI!.... NON VUOLE!
FINISCILA COLLE TUE SPORCHE MENZOGNE. SE NON VUOI CHE RICOMINCI A PESTARTELE SODE!
EBBENE, CHIEDETELO A LEI, E SENTIRETE SE NON E' VERO!
OLA'! SMETTETE UN MOMENTO DI PICCHIARE! DOV'E' GIOIETTA?
CONTINUA

En 1937-1938 parut dans « Topolino » une série intitulée « Gioietta Portafortuna », dessinée par Rino Albertarelli sur scénario de Yambo.

La trame était conventionnelle, une histoire d'héritière malheureuse — Gioietta — recueillie par un cirque où elle devient écuyère. Gioietta n'a rien d'une héroïne mémorable, mais une de ses collègues était une véritable création et mérite d'être tirée de l'oubli : Marianna, la donna-cannone, la femme-canon, colosse que l'on voit ici en action (planche du 16 décembre 1937). Comme souvent, un tel personnage de second rôle est plus original, a plus de caractère et plus de consistance (et avec quelle vigueur elle l'encadre dans la figure des gens, sa consistance !) que la vedette de la série. Il est dommage que les possibilités de cette héroïne gargantuesque, le parti héroïco-burlesque qu'on aurait pu tirer d'un tel Popeye Femelle, soient restés méconnus. Espérons, en tout cas, que les amateurs d'héroïnes de fort tonnage seront comblés, et au-delà ! (1).

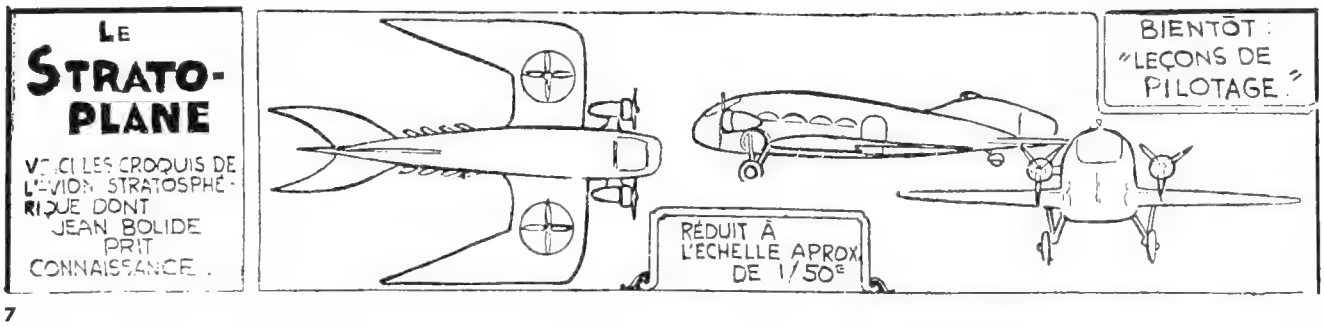
Pierre COUPERIE.

(1) A propos de l'excellent livre de Jacques Sadoul et du référendum qui le termine, je saisis cette occasion pour préciser que je n'ai *jamais* désigné « Connie » de Godwin comme l'héroïne la plus sexy ! Je ne sais plus comment la chose s'est faite, mais, par suite d'une imprécision de transmission, je sais bien que la question que j'ai reçue était « quelle est l'héroïne que vous préférez ? » J'ai désigné Connie sans hésiter à cause de l'intérêt du scénario, de la souplesse du dessin, de l'agrément des couleurs dans les planches originales, et du caractère courageux et sympathique de l'héroïne. Il n'était pas du tout question de sex-appeal ! J'aurais plutôt désigné Boots à certaines époques, ou, surtout, Nora, la fille de Jiggs et de Maggie, dans les années vingt et trente.

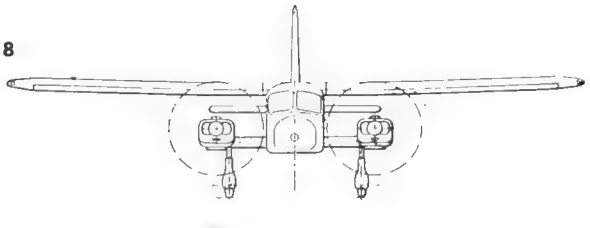
I JAMMED ON EXTRA POWER —
THIS BELT MAY BLOW UP! BUT I'VE GOT TO OVERTAKE HER! IF I DON'T THERE'S NOTHING TO STOP HER! SHE'LL HIT THE STRATOSPHERE AND — AND SUFFOCATE!
DILLE CO.
® PAT OFF.

1

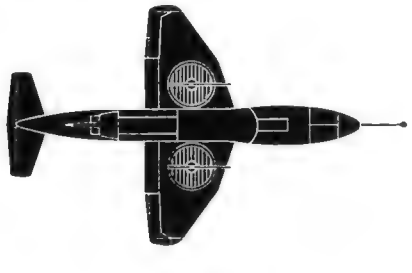
2


LE
STRATO-PLANE
VOICI LES CROQUIS DE L'AVION STRATOSPHÉRIQUE DONT JEAN BOLIDE PRIT CONNAISSANCE.
BIENTÔT: "LEÇONS DE PILOTAGE"
RÉDUIT À L'ECHELLE APROX. DE 1/50e

7

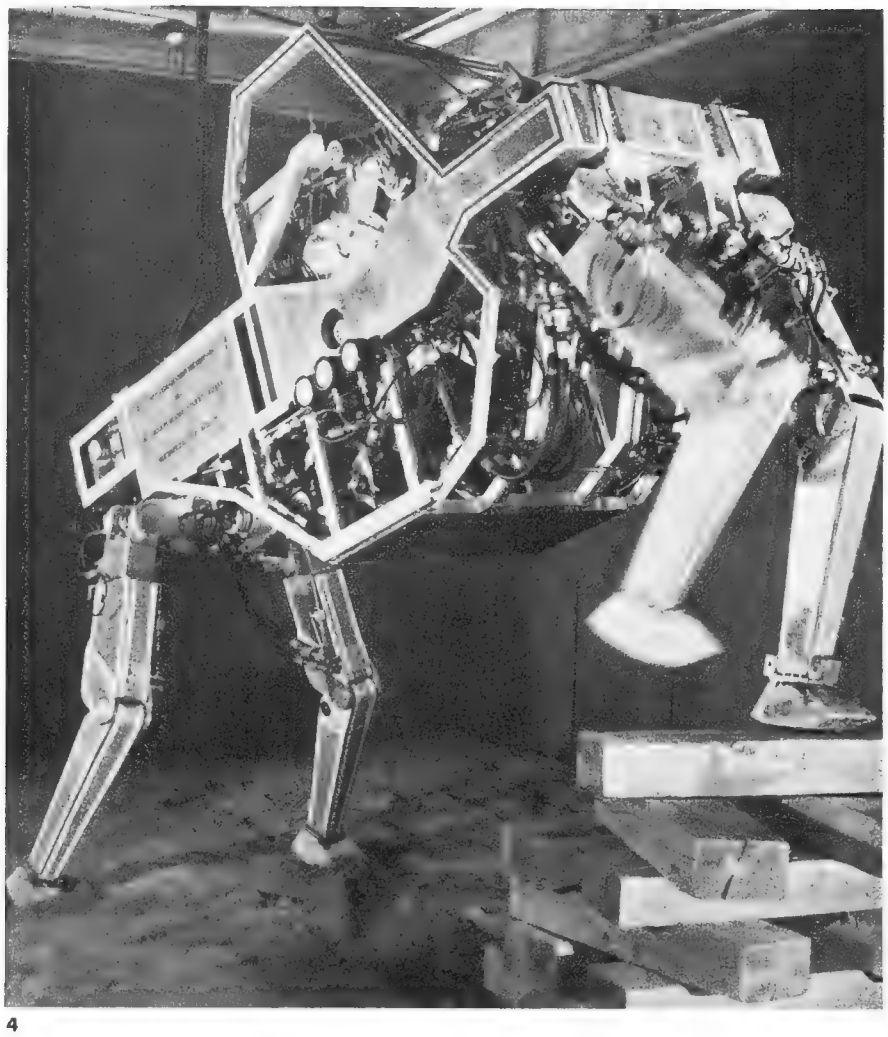


8

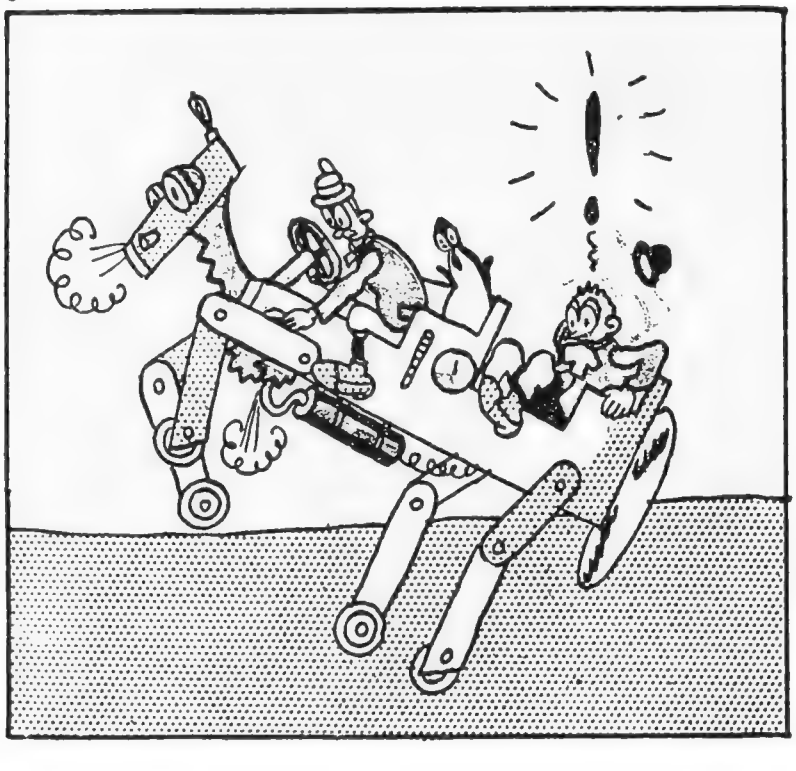


9

8



4



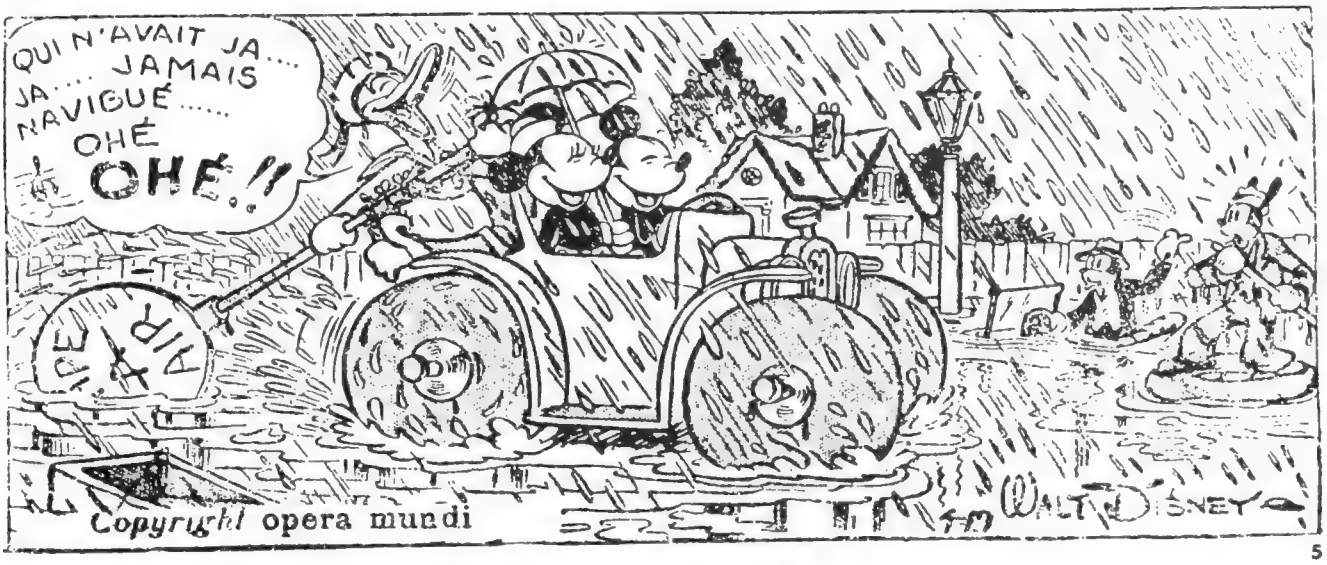
3

ANTICIPATIONS REALISEES UNE REVANCHE DES BANDES DESSINEES

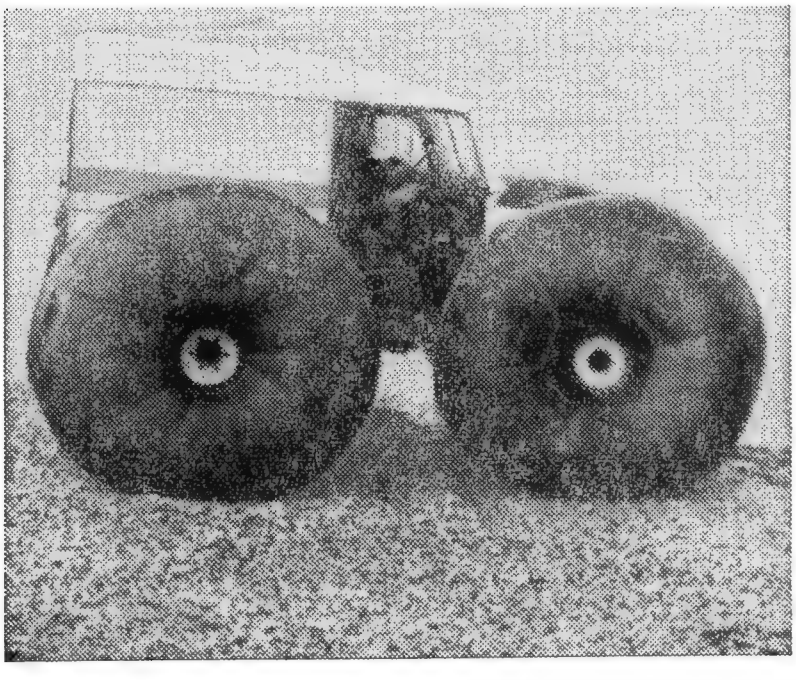
Il y a longtemps, trop longtemps en ce qui me concerne — ce devait être en 1938 —, un camarade apporta à l'école un modèle en carton du stratoplane de « Jean Bolide » et eut le malheur de l'exhiber en classe ; pris sur le fait, il dit que c'était « un avion pour aller dans la lune ». Il lui fut répondu, avec une assurance aussi primaire que totale, qu'aller dans la lune était chose impossible et qu'il écrirait cent fois « je ne dirai pas d'âneries ». C'est un peu à sa mémoire que j'ai rassemblé ces documents. Ils montrent, réalisés, quelques anticipations ou inventions particulièrement échevelées, apparues jadis dans les bandes dessinées, où personne, pas même leurs auteurs, n'aurait songé à les prendre au sérieux. Et pourtant...

Déjà bien connu, le réacteur dorsal de « Buck Rogers » (1) réalisé trente ans plus tard par la firme Bell (2), dont le premier modèle, fonctionnant au péroxyde d'hydrogène, effectuait un vol de 21 secondes en 1961 ; le modèle 1969 a des performances bien supérieures. Le burlesque cheval - robot de la première aventure de « Zig et Puce » (3) est maintenant étudié — au bout de presque cinquante ans — comme engin tous terrains de 3,5 tonnes par la General Electric (4). Un jour de 1936 (Mickey, N° 111), Mickey, Minnie et Donald trouvèrent inondées les rues de leur petite ville ; Mickey eut l'idée de gonfler démesurément les pneus et de rouler sur l'eau (5) ; trente-quatre ans plus tard, c'est ce que fait la landrover amphibie munie de pneus de nylon de 1,30 m mise au point par un ingénieur anglais (6). Quant au stratoplane de « Tailspin Tommy » (alias « Jean Bolide » dans « Robinson » en 1936), il se distinguait par deux dispositifs, outre les ailes recourbées, signe caractéristique de l'avion futuriste à cette époque. Primo, comme le montre un plan joint à une des planches dominicales (7), ses moteurs étaient montés sur des moignons à l'avant du fuselage, et non sur les ailes. Près de trente ans plus tard, cette solution était adoptée sur le cargo léger Dornier « Skyservant » (8). Secundo, le stratoplane était un Vertol avant l'heure : il s'envolait et se posait presque verticalement, grâce à des turbines-ventilateurs logées dans les ailes et refoulant de l'air vers le bas ; en vol horizontal, leurs ouvertures étaient fermées par des volets coulissants (7). Là encore, cette idée est réalisée depuis une dizaine d'années par l'avion expérimental Ryan « Vertifan » (9) : turbines verticales dans les ailes, ouvertures fermées par persiennes. Qui nous signalera d'autres exemples ?

Pierre COUPERIE.



5



6

18e RÉUNION DE LA S.F.B.D.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANDES DESSINÉES

En la Salle du Musée des ARTS DÉCORATIFS

109, rue de Rivoli - PARIS 1er - Métro Palais Royal

LE VENDREDI 4 DÉCEMBRE 1970 à 20 h. 45 très précises

Au Programme :

— **REMISE DES PRIX PHENIX 70**

— EN PREMIERE PARTIE
UN FESTIVAL
DE MONTAGES SONORISÉS
ET DE **DESSINS ANIMÉS**

JERRY ROBINSON

still life
do you swear to tell the truth, the whole truth and nothing but the truth, so help you God?
look, if I knew the truth, the whole truth and nothing but the truth, I would be God
jerry robinson

PROFIL
Jerry Robinson, créateur de Still Life et Flubs & Fluffs

Le mot qui dépeint le mieux le dessinateur Jerry Robinson est « versatile » (en français dans le texte).
Comme le prouvent les trois récompenses qu'il a reçues de la National Cartoonists Society : en 1966 « best special feature » pour Flubs & Fluffs ; en 1964 meilleur « panel » pour Still Life ; en 1956 meilleur dessinateur de magazine. Trois récompenses dans trois catégories différentes montrent bien la diversité de Robinson, sans révéler tout ce qu'il a essayé dans le domaine des arts graphiques.
Jerry est célèbre comme illustrateur de livres, il a plus de trente titres à son actif. Son dernier livre s'appelle « ceux qui taquinent la science » (Harper & Row). Il travaille en ce moment à « la santé moderne », un livre de classe pour Holt, Rinehart & Winston. Les caricatures que Jerry Robinson fait des personnalités du moment sont diffusées par le Chicago Tribune-New York News syndicate comme le sont également Still Life et Flubs & Fluffs.
Il est coauteur et cometteur en scène d'un film en 16 mm couleur, « comment ne pas faire ses devoirs », qui sortira prochainement dans les cinémas de New York et à la télévision. Il y présente sa fille, Christine, qui pose comme modèle pour beaucoup de ses illustrations. Pendant neuf ans, Jerry a été professeur de bandes dessinées à l'école des arts visuels de Manhattan.
Son appartement de Riverside Drive sur les bords de l'Hudson est celui d'un artiste occupé. Irving, un ours empaillé avec un haut de forme et une canne et Henry, un opossum empaillé, veillent sur la table à dessin dans son grand studio. (Ce sont des surplus du musée pour enfants de Brooklyn où sa femme, Gro, fut conservatrice du département d'histoire culturelle). Sur un mur, une affiche d'une exposition de photos en couleurs qu'il a présentée seul (c'est un excellent photographe dont les œuvres ont paru dans des magazines comme « Popular Photography » et U.S. Camera). Le long d'un mur du studio il y a des boîtes pleines de lettres suggérant des idées pour Flubs & Fluffs. Sa planche à dessin indique qu'il a à moitié terminé la couverture d'un nouveau livre qu'il a illustré cette année, « la chasse au fossile vivant » (Scholastic Books).
A l'âge de dix-sept ans, sorti de Trenton, New Jersey, depuis peu et après avoir passé environ deux ans à l'université de Columbia, Jerry commença à travailler comme assistant sur Batman. Plus tard il dessina Batman durant le soi-disant âge d'or de la bande dessinée et créa le super-vilain « The Joker ». Les dessins de ses débuts sont considérés comme classiques et sont recherchés par les collectionneurs. Tournant le dos à cette phase embryonnaire de sa carrière, Jerry considère son époque bande dessinée comme un merveilleux apprentissage. Après s'être éloigné avec succès de Batman, The Green Hornet, Bat Masterson et Lassie, il reconnaît aujourd'hui, « j'ai vraiment appris à détester Lassie ».
Still Life, commentaire quotidien politique et sociologique, créé en 1963, est, en effet, très éloigné du monde animé des super-héros. Il s'agit d'objets inanimés qui prouvent que Robinson est un maître de la satire, un dessinateur dont l'approche du dessin d'humour moderne est unique. Still Life fut la seule bande dessinée à remporter un prix au festival de l'humour à Bordighera, Italie, en 1965. Des émissions de télévision comme « Today » l'ont utilisée, le journal télévisé de NBC l'a utilisée comme commentaire.
En 1964, Robinson créa Flubs & Fluffs, un dessin entièrement différent, pour le New York Sunday News. Ses dessins extrêmement sarcastiques illustrent des perles d'écoliers que les lecteurs envoient au rythme étonnant de 800 à 1 000 par semaine de tous les états de l'union et de nombreux pays étrangers.
Beaucoup de lettres viennent de professeurs qui disent comment ils utilisent Flubs & Fluffs en classe. L'équipe de Jerry, en plus de sa femme, Gro, autrefois journaliste pour Aftenposten à Oslo, Norvège, et de sa fille Christine, dix-sept ans, comprend aussi son fils Jens cinq ans. Jens collectionne les timbres qui arrivent sur le courrier de Flubs & Fluffs et ses tableaux se partagent les murs de l'appartement avec ceux de son père.

Traduction P. LECARPENTIER

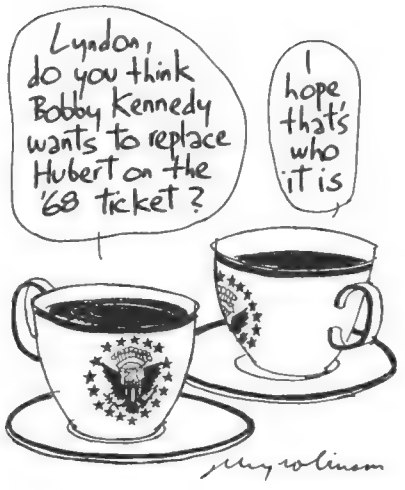
still life

By JERRY ROBINSON

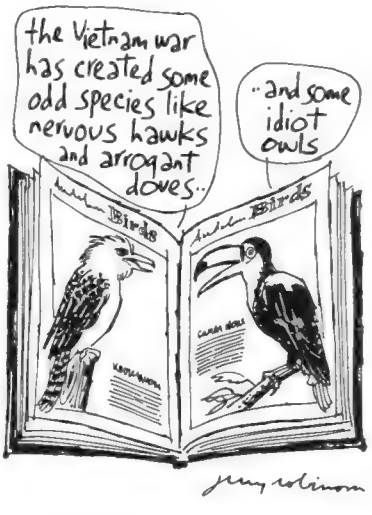
LES CENT DERNIERS JOURS

Still Life a vu les événements de l'été 1966 avec un détachement glacial. Jerry Robinson et son monde d'objets au franc-parler ont tout disséqué depuis les normes de sécurité automobile et l'inflation jusqu'à la campagne pour l'honnêteté dans l'emballage et l'aide aux pays sous-développés. Ils parlent aussi bien de LBJ, McNamara et Dr. Spock que de Mao et de Ky. Still Life qui a reçu de nombreuses récompenses paraît en première page du Washington Star et dans d'autres journaux importants.

1 — Que disait la lettre qui était sur le siège avant ?
— Votre voiture doit être vérifiée, direction défectueuse.

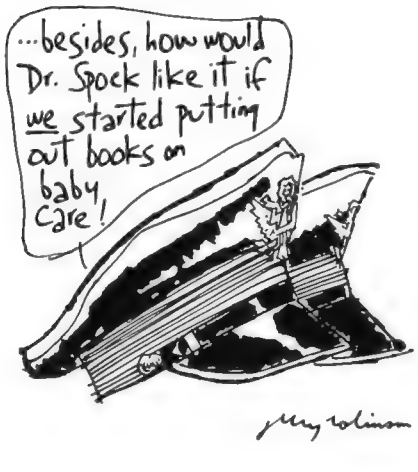


2 — Lyndon, pensez-vous que Bobby Kennedy veut remplacer Hubert pour les élections de 1968 ?
— J'espère que c'est ça.



6 — La guerre du Viêt-nam a engendré de curieuses espèces d'oiseaux, comme les faucons nerveux et les colombes arrogantes.
— Et quelques hiboux idiots.

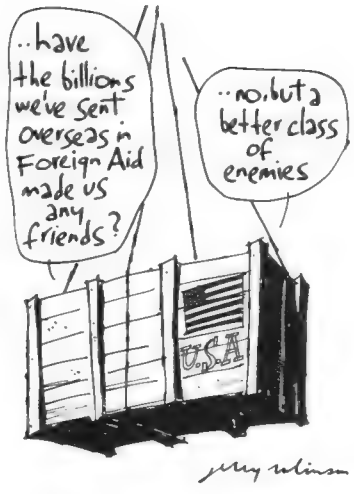
7 — Qu'est-ce que tu vas étudier au collège ?
— Je n'ai pas décidé : ou la musique thermonucléaire ou le folk song.



11 — Et puis, est-ce que le Dr Spock aimerait qu'on se mette à écrire des livres sur la puériculture nous-mêmes.

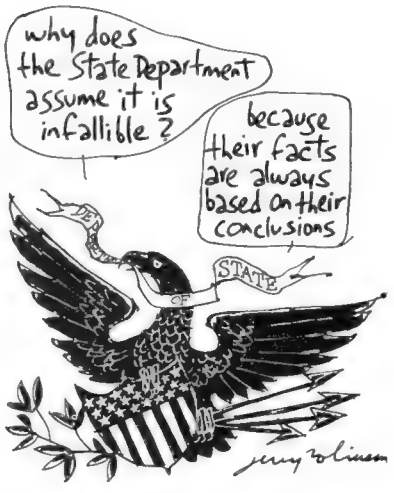
12 — Quand le gouvernement décide-t-il qu'un contrat n'est pas inflationniste ?
— Quand les deux partenaires sont d'accord là-dessus.

13 — Monsieur le secrétaire d'Etat, voici un exemplaire du prochain discours de Ky... et un brouillon de notre lettre d'excuses.



3 — Est-ce que les milliards qu'on envoie pour aider l'étranger nous ont gagné des amis ?
— Non, mais des ennemis plus riches.

4 — Je vous arrête.
— Je dois vous prévenir que tout ce que je dirai pourra être retenu contre vous.



5 — Pourquoi le state department se croit-il infaillible ?
— Parce que les faits dont il parle sont toujours basés sur ses conclusions.

talk about Truth-in-Packaging.. what's really new about your product?
the bottle.. it holds 4 ounces less
NEW Sudzo
Giant Super Economy Family King Size

8 — A propos des nouveaux emballages, qu'est-ce qui est vraiment nouveau dans votre produit ?
— La bouteille... elle contient 100 cc de moins.

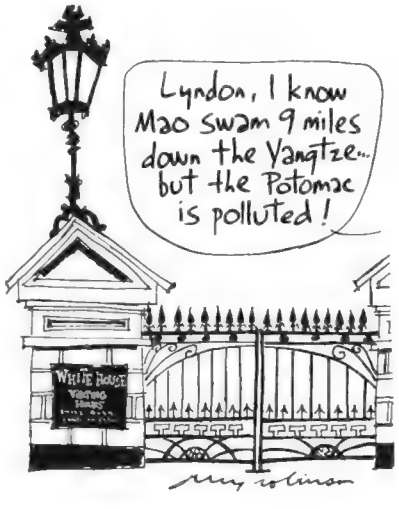
Mr. President, do you want me to plant any questions at the press conference?
no, I'm just going to give the answers.. they can fill in the questions later

9 — Monsieur le président, voulez-vous que je pose une question déterminée à la conférence de presse ?
— Non, je vais donner les réponses... ils rajouteront les questions après.

10 — Le député a été battu, mais ils ont fait un bel article sur lui, il aurait dû en faire son programme.

what do you think of the cutback in the manned bomber program?
if he wanted man to fly.. McNamara would have given him the funds

14 — Que pensez-vous des restrictions dans le budget des bombardiers ?
— S'il voulait que l'homme vole, McNamara aurait donné les fonds.



15 — Lyndon, je sais que Mao a descendu le Yang-Tseu à la nage sur dix kilomètres... mais le Potomac est pollué.

Red China called for a united front to crush the Soviet-U.S. "holy alliance"
I can't stand their un-holier than thou attitude
© 1966 by Chicago Tribune-N.Y. News Synd., Inc. ® World Rights Reserved

16 — La Chine communiste veut un front uni contre la sainte alliance russo-américaine.
— Je ne peux pas supporter ce rejet de la sainteté des autres.

HOWIE SCHNEIDER

Ph. C. Moliterni

EEK & MEEK
Howie Schneider
ENCORE UN MAUVAIS JOUR !
HUMM ...OOH !
MAUVAIS... MAUVAIS... MAUVAIS JOUR !
QUELLE VIE !
CE QUE JE PEUX ME SENTIR EN FORME
JE SUIS TOUTE CONTENTE !
BAH !
ET POURQUOI, BON SANG, TE SENS-TU TOUTE CONTENTE ?
J'N'EN SAIS RIEN ... DOIS-JE AVOIR UNE RAISON D'ÊTRE TOUTE CONTENTE ?
EVIDEMMENT ! LES GENS INTELLIGENTS TROUVENT TOUJOURS DES RAISONS À TOUT !
SEULS LES IDIOTS AGISSENT SANS RAISON !
EHH ! POURQUOI TE METTRE EN COLÈRE COMME ÇA ?
J'N'SAIS PAS ! J'SUIS COMME ÇA ... MAIS DOIS-JE AVOIR UNE RAI...
COMPRIS ... T'ES BONNE POUR STE. ANNE !
© 1966 by NEA, Inc.
2-27

EEK & MEEK
Howie Schneider
BIEN QUE PETIT, JE VAIS ME CONDUIRE COMME UN GRAND !
QUI PRÉTEND QUE JE NE SAIS PAS ME DÉBROUILLER TOUT SEUL ?
SLAM!
OUINNN ! UN GRAND MÉCHAND M'A DONNÉ UN COUP DE POING DANS L'OEIL !
AUSSI GRAND SOIT-IL, TU NE DOIS PAS LE LAISSER FAIRE ÇA !
RETOURNE IMMÉDIATEMENT ET DONNE LUI UN COUP DE POING DANS L'OEIL
OUINNN ! IL M'A FRAPPÉ L'AUTRE OEIL !
ECOUTE, LUVABLE ! RETOURNE ET FRAPPE LE AUSSI DANS L'AUTRE OEIL !
ALLEZ - VAS - Y ! TU NE DOIS PAS LAISSER LES GENS TE FAIRE DU MAL !
CHAQUE FOIS QUE QUELQU'UN TE VEUT DU MAL, TU DOIS L'EN EMPÊCHER !
PRENDS UN BÂTON AU BESOIN !
3-6
Schneider
© 1966 by NEA, Inc.

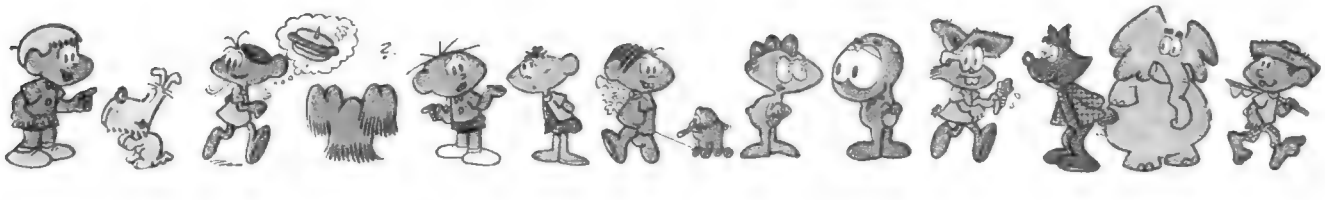
-"MANANTS, VOUS VOYEZ CETTE CORDE... JE LA PASSERAI AU COU DE TOUS CEUX QUI N'AURONT PAS ACHETÉ LES AVENTURES DE PRINCE VALIANT ! COMPRIS ?... ALLEZ..."

MAURICIO DE SOUZA

C. MOLITERNI

Mauricio de Souza et Monica

Le mensuel « Monica »



Mauricio de Souza est l'un des plus fameux dessinateurs de bandes dessinées de l'Amérique du Sud. Il est né à Mogi das Cruzes. Ce dessinateur dirige un des plus importants studios de comics. Il est appelé le Walt Disney brésilien. Il produit des bandes dessinées pour des albums et réalise des dessins animés pour la télévision brésilienne. « Monica » est un des nombreux personnages de Mauricio de Souza qui a conquis le public T.V. du Brésil. L'Eléphant Jotalhao est le favori des enfants et, chaque semaine, c'est la ruée vers les kiosques de Rio de Janeiro ou de Sao Paulo pour connaître les nouvelles aventures du sympathique éléphant. L'année dernière, Mauricio de Souza recevait le Grand Prix de la Cité de Lucca, lors du V" Congrès réunissant tous les spécialistes de la bande dessinée internationale. Monica, ce personnage T.V. existe : c'est tout simplement la fille de de Souza. C'est elle qui donne des idées à son père. Monica ? Si vous débarquez au Brésil, vous la rencontrez partout : dans la presse, en jouet plastique, sur des paquets de produits alimentaires et, bien entendu, à la télévision. Mauricio de Souza a des projets avec l'Europe et peut-être un jour verrons-nous à la T.V. les aventures de Monica et de ses amis.

Deux membres de la S.F.B.D. devant un agrandissement de Tarzan

St-Cyprien - St-Jean-de-Monts - Balaruc
3 expositions de la Socerlid

Pendant trois mois, l'exposition conçue et réalisée par Claude Moliterni et Pierre Couperie a circulé de Saint-Cyprien à Balaruc en passant par Saint-Jean-de-Monts de juillet à fin août 1970. Cette exposition a été présentée par les animateurs de la Société pour l'Equipement du Territoire. George Rieu accompagné de Tabary, Cheret et Forton étaient présents au vernissage de Saint-Cyprien.

Les projections des arts décoratifs

Gerald Forton dédicace à tour de bras des dessins de Teddy Ted (PIF)

Une vue de l'exposition à Saint-Cyprien : les dessins de Lone Sloane et d'Elric (Philippe Druillet)

Cheret (Rahan)

LE CRI DE DALE FAIT SURGIR RONAL QUI ATTAQUE LE GÉANT A MAINS NUES...
ALEX RAYMOND
...MAIS LA FORCE HERCULÉENNE DE BRUKKA SE JOUE DU PRINCE CHEVALERESQUE... "HÉ, GRUBBA... ATTRAPE CET INSECTE ET ATTACHE-LE BIEN !"
LA SEMAINE PROCHAINE :
LE COMBAT PRÈS DU PONT

Brukka, roi des géants de Frigie

LES HUMANITES DE MONGO

EDOUARD FRANÇOIS

Notre planète la Terre ne présente pas une uniformité ethnique. Certes, tous ses habitants « pensants « sont des hommes, mais ils diffèrent entre eux par des particularités anatomiques plus ou moins profondes allant de la pigmentation de la peau à la consistance et à la couleur des cheveux, à la couleur des yeux jusqu'à la forme des os du crâne et à la longueur relative des avant-bras ; cependant, ces différences sont recouvertes par une unité générale profonde, celle d'une espèce de même structure générale et de même physiologie, et ce n'est pas la pilosité excessive (hypertrichose) des Aïnos qui met ceux-ci à l'écart du reste de l'humanité, pas plus que l'apparition d'écailles ou de piquants ou d'un vestige de queue ne transforme certains sujets en homme-poisson, homme-hérisson ou homme-singe. Or, il n'en est pas de même pour la planète Mongo, car à côté d'hommes peu différents des Terriens, existent des races au sujet desquelles on peut se demander si elles méritent pleinement le qualificatif d'humaines. Notre propos est d'en faire une étude rapide et de tenter d'en établir une classification. *Les humains.* Par l'importance numérique, par leur civilisation et par la domination qu'ils exercent sur la planète les sujets de Ming sont à placer en tête avec leurs semblables, c'est-à-dire les sujets de la reine Désira (Tropica), ceux du roi Barin (Arboria) ainsi que les nomades des déserts et en particulier ceux de Grundar. Bien peu de différence entre eux et les Terriens de race blanche, sinon la coloration jaune franche de la peau ; leur faciès évoque parfois celui que l'Européen moyen prête aux Chinois, mais ce n'est que par des points très superficiels et non par des caractéristiques plus solides comme stature, pilosité, forme des yeux ou du nez, qu'on peut dire d'eux que ce sont des Terriens de race blanche mais à peau jaune, et cela suffit à leur donner un air d'Asiatiques, encore que la comtesse Sonia ou le capitaine Sudin n'aient absolument rien de mongoloïde malgré la couleur de leur peau, pas plus que Barin ou que la princesse Aura d'ailleurs. Ils en sont tous à peu près au même stade de civilisation, à ceci près que

HOLA ESCLAVES QUE L'ON APPELLE DES VIETUALLES SUSCIENS ! FAITES ENTENDRE VOS PLUS BEAUX ACCORDS !
IL FAUT QUE NOUS FOLLE NAOUK LE TOUCHE
IL N'EXISTE QUE LE MEILLEUR DE PAS QUE NE DONNERAIS JE POUR RESPIRER UN SOUFFLE D'AIR PUR !
A SUIVRE
NAO
Copyright Guara Mundi

1

2

3

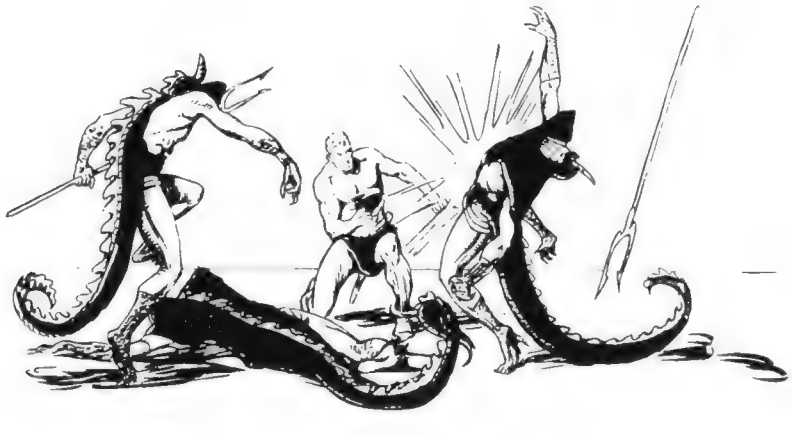
4

1. Les hommes aquatiques de Coralia

2. Distincts des Frigiens, les hommes des glaces

3. Les hommes-faucons

5



4. Les hommes aquatiques de la cité sous-marine

5. Les hommes-lézards de Kira

les sujets de Barin ne disposent pas d'armement moderne ; quant aux nomades, ils vivent comme tous les nomades en faisant fi par nécessité de certains acquis de la technique et de la science. Quant à la structure sociale de tous ces peuples, elle est de même nature : médiévale avec des nuances dans l'application.

A côté de ces peuples jaunes, on peut fort bien ranger les êtres de race blanche : ceux de Frigie, de civilisation voisine de celle des sujets de Ming, à structure sociale voisine et vivant dans les solitudes glacées du Grand Nord. Dans ce domaine, nous ne pouvons que faire des conjectures quant aux hommes des glaces, semblables extérieurement aux Vikings et apparus (Robinson N° 14) une seule fois quand Ming mobilise ses alliés contre Guy l'Eclair et Vultan. Toujours dans le Grand Nord et toujours de race blanche, les géants des cavernes de Frigie, géants certes et troglodytes, mais humains quand même, humains de civilisation primitive. Il faut leur adjoindre le peuple des cavernes dont Guy l'Eclair est théoriquement le roi ; ce ne sont que des Blancs au stade de l'âge de pierre.

Coralia, royaume de la reine Ondine, pose un problème : en apparence, ses habitants sont des hommes de race blanche ; seulement, ils présentent une particularité étrange : ils respirent sous l'eau. On peut songer aux étranges et profondes modifications de l'anatomie et de la physiologie internes que cela doit entraîner. Malheureusement, de cela, nous ne savons rien. Contentons-nous donc des apparences et considérons-les comme un rameau humain adapté à la vie aquatique (ils n'ont pourtant pas de palmes aux mains ni aux pieds et marchent plutôt qu'ils nagent dans les eaux). Mais que faire alors des habitants de la cité sous-marine (Spada N° 1) qui, s'ils ont en apparence une peau de batraciens et des mains palmées, respirent de l'air ? N'est-ce pas eux qui représentent la véritable adaptation d'un mammifère à la vie aquatique, à la manière des pinnipèdes (otaries, phoques) ?

D'eux ou du peuple de Coralia, qui s'éloigne le plus de l'homme proprement dit ? Qui est marqué par la transformation anatomique la plus profonde ? Il est bien difficile d'y répondre et le mieux serait de les considérer tous deux comme des êtres de transition entre les hommes proprement dits et ceux qui ne sont plus ou pas tout à fait des hommes. Passons enfin rapidement sur les sujets de la reine Azura qui ne diffèrent guère des hommes de la Terre que par leur robe de moine.

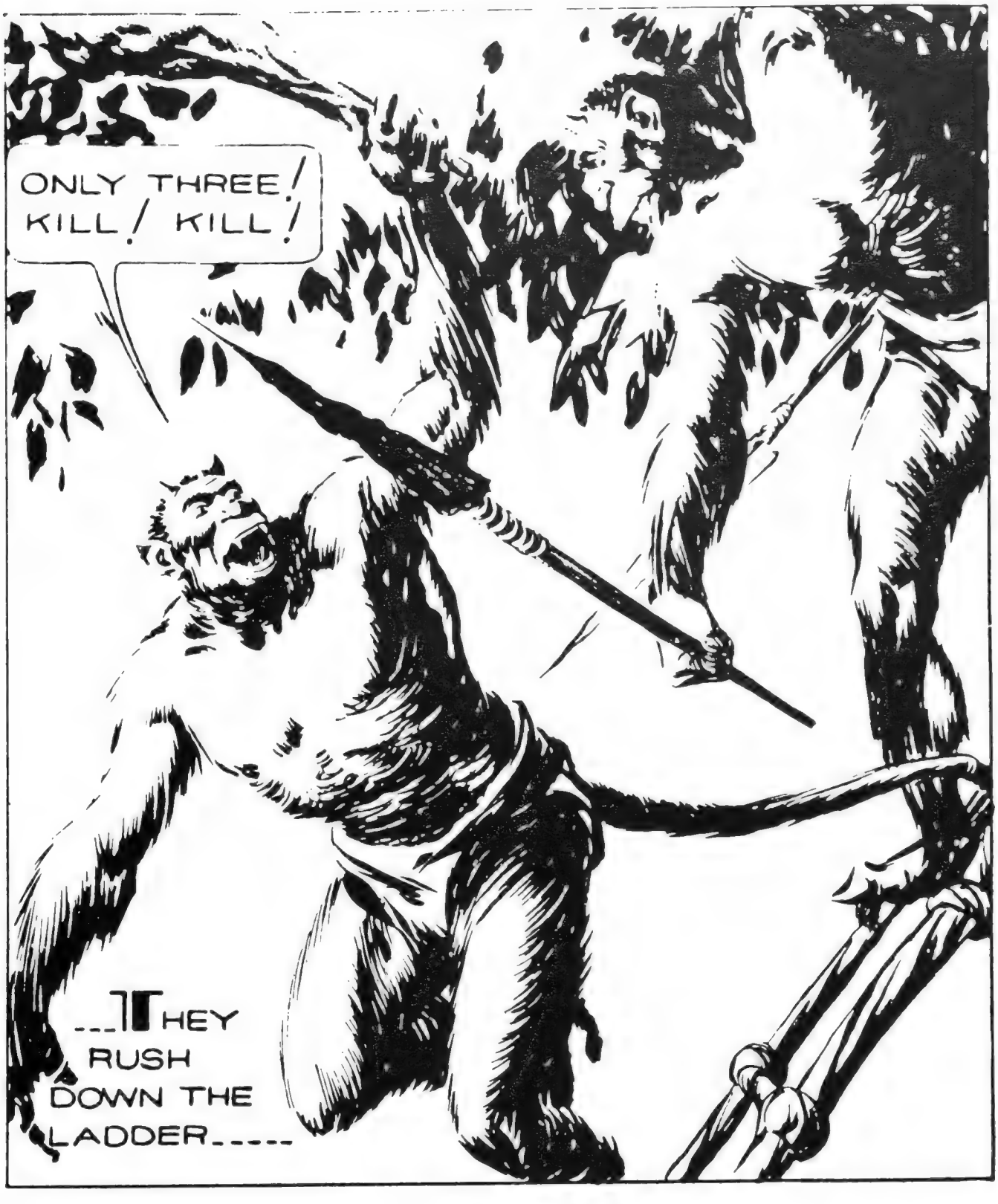
Passons aussi sur les hommes du feu, dont l'armure intégrale qui les revêt perpétuellement nous empêche de connaître l'aspect corporel, et arrivons-en aux nains.

Dans la première phase des aventures de Guy l'Eclair, Alex Raymond semble avoir eu un faible pour eux. Il en mettait partout : nains bruns aux oreilles pointues et qui lancent des boomerangs en forme de « S », nains noirs des cavernes, nains bedonnants hostiles à Azura. Ils ont tous en commun leur taille de pygmées et une cruauté foncière. Ils disparaissent assez vite de l'œuvre d'Alex Raymond, marquant ses essais et tâtonnements du début. Il faudrait leur adjoindre les gnômes du désert volcanique (Spada N° 14), mais sont-ils encore de la main et de l'esprit d'Alex Raymond ?

Les Hominiens. En tête, les hommes-lions. Ne nous laissons pas prendre à ce nom : ce sont des hommes et non des hybrides, mais ils manifestent des caractéristiques bizarres qui semblent les ramener vers l'animal : crinière et surtout longue queue. Doués d'une très grande force musculaire (Tun étrangle à mains nues un saurien géant), ils ont la peau blanche et semblent attacher une grande importance à leur pigmentation, car c'est ce caractère qui pousse Tun à épargner Guy l'Eclair sans tenir compte des autres caractéristiques anatomiques qui le séparent de lui. De plus, la haine qu'il manifeste vis-à-vis des hommes de Ming semble reposer essentiellement sur la couleur jaune de leur peau. Haine raciale superficielle liée uniquement à la pigmentation épidermique et à ce qu'on peut y rattacher : tyrannie, cruauté, volonté de puissance.

Très proche d'eux par l'aspect extérieur, les « Longues-Dents » (1) d'Arboria : certes, ils ne possèdent pas de crinière, mais sont assez chevelus et hirsutes pour que cela revienne au même. De plus, ils ont une queue qui rappelle fort une queue de lion. Ils ne dépassent pas le niveau de la pierre taillée, ne vivent que de la chasse, semblent être strictement carnivores et volontiers anthropophages. Des primitifs au plein sens du mot. Les hommes-faucons viendront clore ce chapitre. Avec eux, se pose le même problème que pour les coraliens, mais d'une manière un peu différente du fait que l'apparence extérieure compte ici beaucoup et permet de trancher la question, car s'ils ont des ailes, celles-ci ne représentent pas une simple adaptation humaine au vol, elles ne sont pas l'aboutissement d'une évolution par la transformation des membres antérieurs en une aile membraneuse (chauve-souris), mais elles viennent s'ajouter en surnombre aux quatre autres membres et elles sont écailleuses (autant qu'on puisse en juger). Elles peuvent être considérées comme le résultat

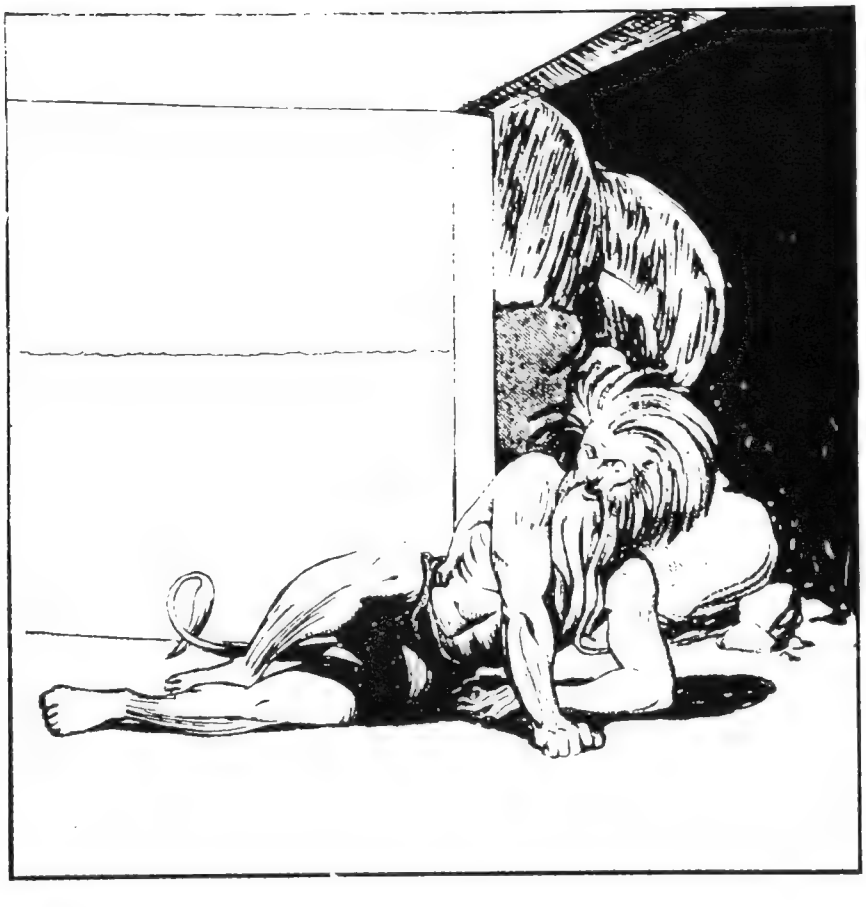
(1) « Tusk-Men » dans le texte original. Littéralement « hommes à défenses ».


ONLY THREE! KILL! KILL!
---THEY RUSH DOWN THE LADDER-----

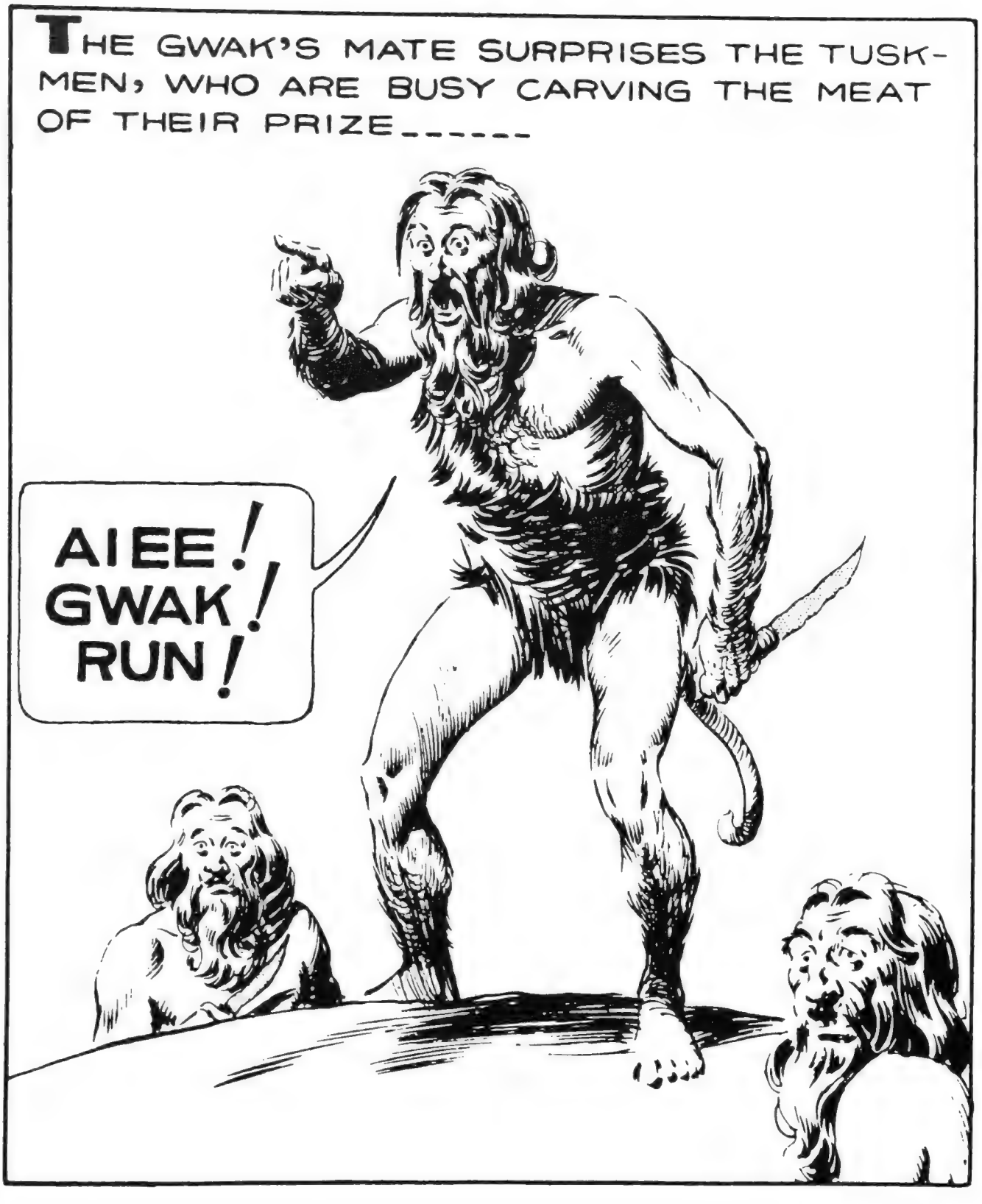
L'impressionnante carrure des hommes-singes d'Arboria

THE OUSTED KING OF KIRA TAKES FLASH AND DALE ON A TOUR OF INSPECTION.....
THIS IS MY CAVE, YOUR MAJESTY! AND THIS IS MY WIFE, ZORA, AND MY SISTER, LULA.

Les hommes des cavernes de Kira

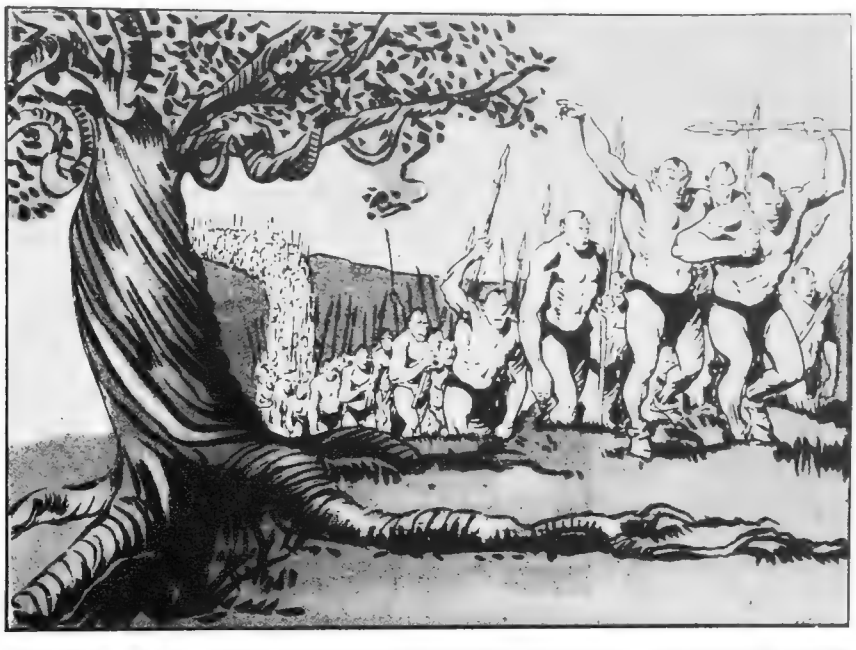


Homme-lion



Les Tuskmen, les longs crocs

1

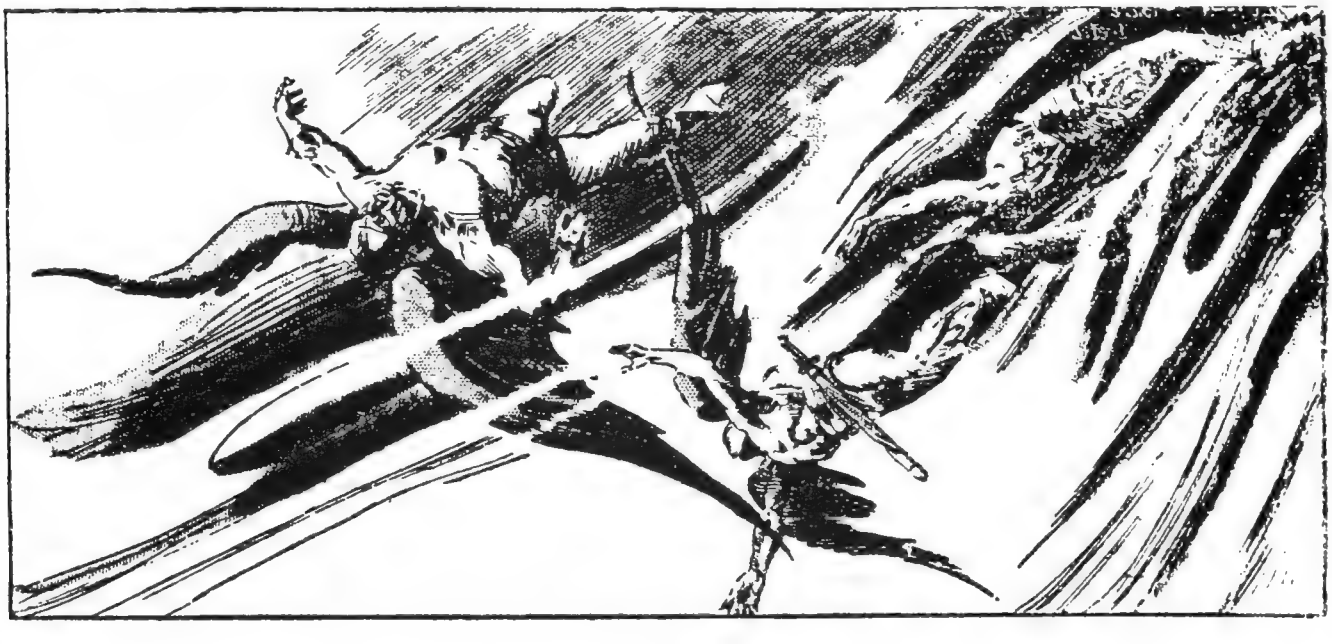


2

1. La reine Azura face aux nains des cavernes

2. Les hommes-singes rouges

3. Hommes-faucons



3

MEANWHILE, TRUE TO HIS WORD, MING REWARDS SONJA'S TREACHERY BY MARRYING HER AND CROWNING HER QUEEN OF MINGO AND EMPRESS OF ALL MONGO.

Les hommes de Mongo : la cour de Ming

d'une mutation profonde qui fait des hommes-faucons, non plus des hommes, mais des mutants ayant des caractères aviens ; ils n'ont donc plus le droit au nom d'homme. Enfin, toujours dans les hominiens, et cette fois-ci au sens propre du mot, les hommes-singes. Alex Raymond semble leur avoir accordé une certaine importance, car, s'il n'a fait que mentionner en une seule image les hommes-singes rouges de la jungle lors du rassemblement pour le Grand Tournoi, il insistera bien plus longuement sur les hommes-singes d'Arboria auxquels sept numéros de « Robinson » sont consacrés. Sortes de « chaînons manquants », tels qu'on pouvait les imaginer à cette époque, ils ont la stature, l'allure générale et la pilosité des grands anthropoïdes ; ils en ont aussi le profil mais avec les arcades sourcilières et les crêtes osseuses très atténuées. Ils s'en différencient par l'existence d'une longue queue et de deux petites cornes. Par contre, à l'image des hommes, ils parlent un langage assez élaboré, fabriquent des armes et portent un vêtement minimum. Représentent-ils l'image qu'on se faisait à l'époque des êtres intermédiaires entre le singe et l'homme ? Fort probablement (cornes exceptées).

Les humanoïdes. Nous arrivons enfin à ceux qui, s'ils sont des hommes par le cerveau, ne le sont plus tout à fait par l'anatomie. Et en premier lieu se placent les hommes-lézards. Un épisode de 31 images nous les présentent mi-hommes, mi-reptiles. De ces derniers, ils ont l'épiderme écailleux qui recouvre tête, épaule et dos, poitrine et ventre, poignets et mains, chevilles et pieds. De plus, leurs extrémités ne sont pas humaines ; ce sont des extrémités de lézards, lézards dont ils ont la queue et la crête dorsale. Deux longues canines tombant de la mâchoire supérieure jusqu'au menton leur donnent un air féroce et justifie leur régime carnivore volontiers tourné vers l'anthropophagie. Ils n'ont d'humain que la stature générale, le visage, les bras, les cuisses et le cerveau ; on peut dire d'eux qu'ils constituent une branche des sauriens ayant, par évolution convergente, acquis des caractères humanoïdes.

Une mention rapide doit être faite des hommes-dragons qui portent la litière de la princesse Aura au début du Grand Tournoi. Ils sont certainement d'origine reptilienne, comme en témoignent leurs membres postérieurs, mais ils nous paraissent bien plus familiers que les hommes-lézards du fait de leur structure qui rappelle fort celle des satyres de la mythologie antique, et si leurs « jambes » ne sont pas recouvertes de poils

crépus ni terminées par des sabots mais par des griffes, elles ont un aspect faunesque qui rend leur silhouette moins étrange que celle des hommes-lézards.

On remarquera qu'Alex Raymond a beaucoup exploité le thème science-fictioniste des humanités différentes dans la phase initiale, baroque, de son œuvre, alors qu'il se cherchait encore. A partir du moment où l'antagonisme Ming-Flash Gordon est devenu réellement le thème central de l'œuvre sous la forme de la lutte d'un libérateur contre un tyran, Alex Raymond a abandonné l'aspect « space-opera » de sa bande pour lui donner un caractère autre, d'actualité probablement, pour en faire une transposition de thèmes terriens sur un prétexte science-fictioniste. La lutte de Guy l'Eclair contre Ming aurait très bien pu se dérouler sur Terre en l'an 2500 ou 3000. L'auteur a donc peu à peu modifié l'orientation de son œuvre : parti du space-opera traditionnel, à la manière d'un Burroughs ou d'un Hamilton, avec insistance sur les races, les humanités différentes, il s'est tourné vers la science-fiction à tendance polémique ou satirique, c'est-à-dire une science-fiction de transposition et d'idées, voire d'idéologie. Ainsi, la place prise par les races différentes ira-t-elle en s'amenuisant. On peut dire que dans la phase « moderne », élaborée, de son œuvre, Alex Raymond n'a plus guère utilisé que les « Longues-Dents » et les hommes-singes d'Arboria en souvenir du grouillement initial des espèces humaines qui peuplaient Mongo, et malgré l'importance relative de ces deux épisodes, il faut bien constater qu'ils sont noyés dans le reste du thème de la résistance au tyran. Dans le fond, Alex Raymond, avec quelques dizaines d'années d'avance et en raccourci, a préfiguré l'évolution de la science-fiction, du space-opera à la science-fiction sociologique, d'Edmond Hamilton à Isaac Asimov.

T A B L E A U :

LES HUMAINS

- *Jaunes*
  - Ming
  - Barin
  - Désira
  - Nomades
- *Blancs*
  - Frigia
  - Géants de Frigie
  - Sujets de la reine Azura
  - Hommes des glaces (Naouk)
- *Pygmées*
  - Nains noirs des cavernes
  - Nains bruns
  - Nains bedonnants
- *Les Aquatiques*
  - Hommes de la mer
  - Coralia

LES HOMINIENS

- Hommes-lions
- Hommes bleus
- Hommes-faucons
- Hommes-singes
  - Rouges de la jungle
  - d'Arboria

LES HUMANOIDES

- Hommes-lézards
- Hommes-dragons bleus

L'équipe qui anime
l'Escola Panamerica de Arte
sous la direction de Enrique Lipszyc
(au centre)
et de Manuel Victor Filho.

ESCOLA PANAMERICANA de ARTE - SAO PAULO - BRAZIL

Nous avons reçu un abondant courrier nous demandant des précisions sur l'Escola Americana de Arte de Sao Paulo. Cette école est dirigée par Enrique Lipszyc, qui fut le premier à publier un ouvrage sur les bandes dessinées, voilà il y a une quinzaine d'années. Avec son frère il a fondé une chaîne d'écoles à travers l'Amérique du Sud. A Buenos Aires, c'est David Lypszic qui dirige l'escola. Il y a deux ans, David Lipszyc et Oscar Mazotta présentaient la première Biennale de la bande dessinée. L'escola panamaricana de Arte n'est autre qu'une école d'arts visuels à l'instar de celle qu'a dirigée pendant vingt ans Burne Hogarth. Passionné de bandes dessinées Enrique Lipszyc a voulu à tout prix monter à Sao Paulo l'exposition des Arts Décoratifs et puis l'idée a évoluée et actuellement le Museu de Arte de Sao Paulo présente (26 novembre 1970) une fantastique exposition de bandes dessinées. A cette occasion se rencontreront, Luis Salinns, Enrique Lypszic, Hector Hoesterheld, David Pascal, Burne Hogarth, Luis Gasca, Hugo Pratt, autour de Claude Moliterni pour un congrès international de la bande dessinée.

C. M.

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

HUGO PRATT NOUS PARLE DE

CORTO MALTESE

Ticonderoga - Wheeling - Sergent Kirk - Una ballata del mare salato - Anna della Jungla - Junglemen - Ernie Pike - Capitan Cormorant - Billy James - L'Ombra - Carribbeana - Jungle O'Hara... Corto Maltese... Tous ces titres prestigieux de bandes dessinées sont liés au dessinateur Hugo Pratt. Depuis plusieurs mois, Pif publie les aventures de Corto Maltese. De passage à Venise, Claude Moliterni a interviewé le dessinateur vénitien dans sa maison de Malamocco.

Claude MOLITERNI. — Dans « Una ballata del mare salato » vous avez présenté toute une série de personnages. Pourquoi avez-vous extrait de cette bande dessinée plus spécialement Corto Maltese. Pour l'hebdomadaire PIF ?

Hugo PRATT. — J'ai choisi Corto Maltese parce que c'était un personnage qui avait déjà un destin précis dans « La ballata del mare salato ». Il est apparu dans cette bande dessinée en 1967 parmi toute une série de personnages pittoresques ! Il n'y a pas de personnage central... Tous ces personnages créent l'ambiance... Et le caractère de l'un de ces personnages m'a beaucoup tenté car il me laissait la possibilité d'un grand développement... Et quand cette possibilité s'est présentée en collaborant à PIF... J'ai pensé qu'un personnage comme celui-là pouvait être valable et devenir ainsi le héros d'une série.

C. M. — Corto Maltese est-il un personnage dans le style de ceux créés par Conrad, ou par Stevenson ?

H. P. — Corto Maltese est un héros à la Conrad, à la Stevenson, oui, à la Melville... mais en plus je dirais qu'il possède une ironie intérieure, peut-être un caractère comme on le rencontre chez les Vénitiens...

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

C. M. — Corto Maltese est flegmatique, n'est-ce pas ?

H. P. — Oui, il est flegmatique ; c'est un homme qui se contrôle... Cela vient du fait que son père est Anglais, un militaire, un marin qui a vécu à Gibraltar et à Malte... La mère est la Nina de Gibraltar... c'est une Gitane, une Andalouse de Gibraltar... Ainsi Corto a hérité de sa mère cette magie que possède les Andalous.

C. M. — Nous avons remarqué que dans toutes les histoires de Corto Maltese il y a une part très importante consacrée à la magie, à la sorcellerie...

H. P. — La partie de sorcellerie que l'on peut trouver dans Corto Maltese surgit du fait que Corto vient d'un monde qui est, lui aussi, magique, un monde afro-américain, qui se développe sur toute la côte de l'Amérique du Sud... C'est un personnage maritime qui vit sur la côte... Cette côte où l'on retrouve le culte vaudou, dans la macumba... Corto vit dans ce monde particulier que moi j'ai bien connu !

C. M. — Vous avez vécu en Amérique du Sud ?

H. P. — D'abord j'ai passé mon enfance en Afrique, dans une Afrique coloniale... En Abyssinie ! mais ma jeunesse s'est passée en Amérique du Sud où j'ai été en contact avec les Brésiliens et les Argentins... Tout cela m'a laissé une empreinte profonde.

C. M. — Il y a autre chose qui m'a intrigué... Dans votre appartement, dans votre studio de travail, on trouve une bibliothèque incroyable, toute l'héraldique militaire aussi bien anglaise, allemande que française... des livres sur toute l'histoire des Etats-Unis et plus particulièrement celle de l'Ouest... Des ouvrages qui traitent de tous les sujets... ; pour nous résumer, une documentation très importante à portée de la main. Si vous êtes dessinateur, vous êtes aussi, je le crois, un scénariste de grande classe, car en marge de l'intrigue, on trouve une quantité de renseignements, d'anecdotes et de références puisés dans cette bibliothèque...

H. P. — C'est très simple de l'expliquer... C'est une nécessité pour moi d'apporter le détail vrai dans l'histoire et précis dans sa forme graphique...

Pour moi c'est important d'être sérieux dans mon travail... Je pense que tout le monde a la liberté de choisir ce qu'il veut faire dans

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

OH ! JE VOIS, TU ES TOUJOURS AUSSI ORGUEILLEUX, TU VEUX FAIRE UN BEAU GESTE. MAIS DEMAIN TU REGRETTERAS DE NE PAS LES AVOIR EN POCHE...
D'ACCORD... DEMAIN JE PLEURERAI, MAIS AUJOURD'HUI NOUS FERONS COMME JE DIS !
QU' EST-CE QUE TU AS, MALTESE ?...
© Ed. VAILLANT Paris
TU PENSES À UN ANCIEN GALION ESPAGNOL COULÉ ENTRE LES ÉCUEILS DE L'ÎLE DE-MARACÀ ?
ON NE PEUT RIEN TE CACHER... TU SAIS SI BIEN LIRE DANS LES PENSÉES DES AUTRES ? MAIS VOILÀ MORGANA BANTAM, TON ÉLÈVE.

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

la vie... L'employé de banque s'il ne peut devenir banquier restera employé... Moi j'ai choisi de rester libre. Lorsque j'ai choisi le monde de la bande dessinée, j'ai décidé de travailler sérieusement... Pour moi c'est une nécessité, un besoin... Il y a quelques années, ces préoccupations n'existaient pas. Les dessinateurs dessinaient des mondes de fantaisie, sans se préoccuper de la documentation... Mais pour moi, dès le début, ce fut un besoin... Mais je ne suis pas un cas... D'autres bien plus célèbres ont apporté un soin dans la réalisation de leur bande dessinée : Foster, Caniff, Jacobs... Ce qui n'empêche pas d'autres dessinateurs de dessiner dans la fantaisie la plus complète et d'obtenir un résultat plus que valable... Pour moi, j'insiste, c'est un besoin de recherche.

C. M. — Exemple, lorsque vous dessinez un fusil, ce fusil est représenté par un coup de pinceau qui semble facile à certains et qui en définitive est très précis. Bien qu'extrêmement dépouillé car vous avez dessiné un modèle anglais de 1910, par exemple...

H. P. — C'est vrai... je suis un maniaque... J'adore la précision, le détail. Lorsque je représente un soldat d'une colonie anglaise, eh bien je recherche comment est habillé ce soldat, je vais jusqu'à exécuter les boutons, et ainsi tout devient plus vrai lorsqu'on lit l'histoire, et puis je crois que les jeunes maintenant aiment bien le détail... Car si on leur raconte du vent, eh bien ils ne marchent pas... J'ai eu des exemples en Argentine...

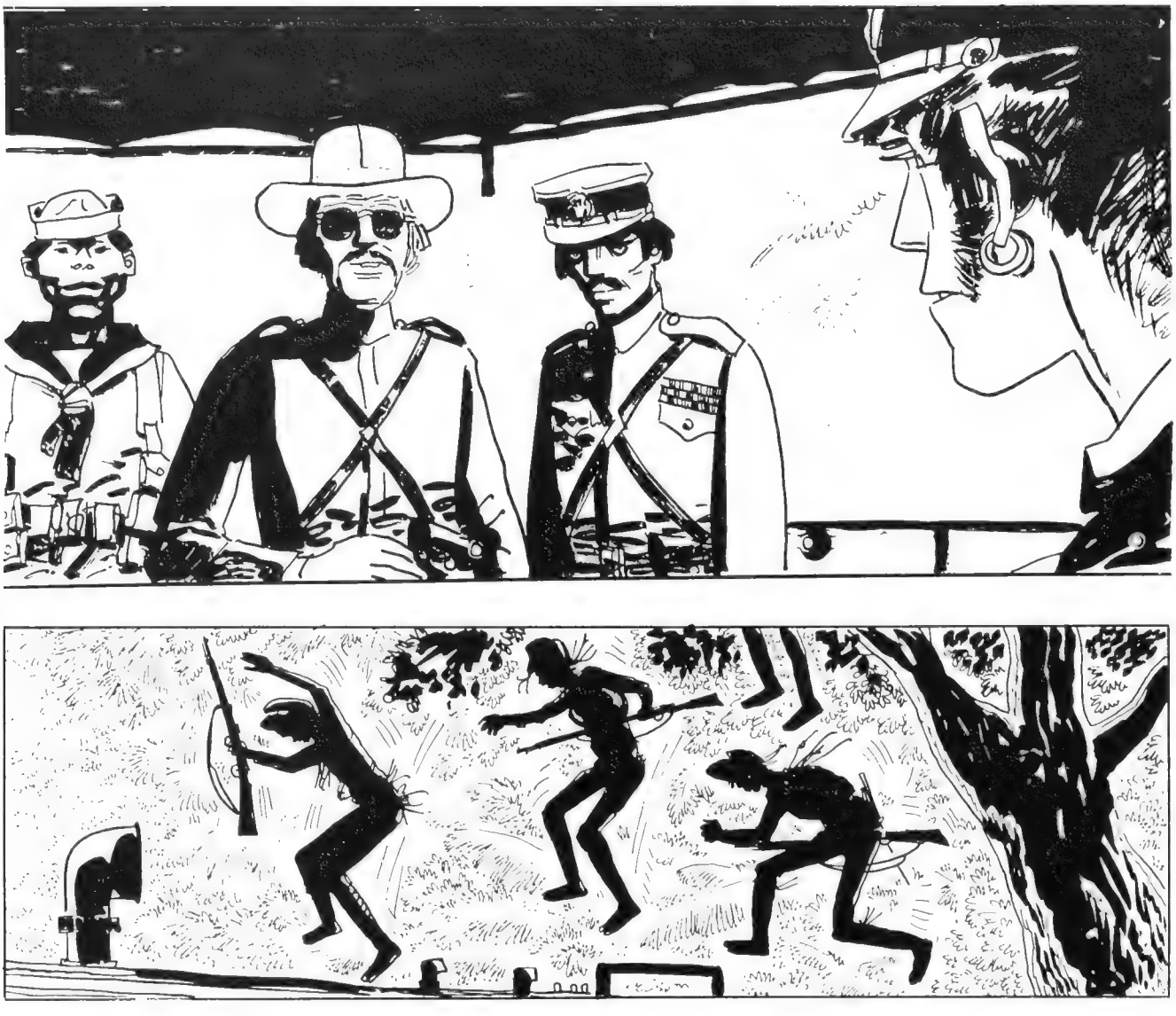
C. M. — Corto Maltese, est-ce Hugo Pratt ?

H. P. — J'aimerais bien... Dans le personnage de Corto Maltese il y a des éléments où moi je me retrouve bien... J'aurais bien aimé être Corto Maltese...

C. M. — Je crois que si un jour je vais en Amérique du Sud, que je débarque dans l'un de ces petits ports de la côte brésilienne, que j'aille m'accouder au zinc d'un bar de la ville basse, que je demande au barman s'il connaît Corto Maltese, eh bien, je suis certain qu'il me répondra avec un large sourire : « Corto, il fume un cigarillo sous la véranda... » Est-ce vrai ? c'est un être de légende ?

H. P. — Une légende que l'on peut trouver sur la côte... On la retrouve dans tous les ports... J'ai créé ce personnage sur des faits réels, sur des histoires que j'ai entendues.

C. M. — Ce qui est extraordinaire, c'est que, en quelques épisodes, vous avez réussi à en faire un héros aussi connu que le Fantôme du Bengale, Mandrake ou Flash Gordon... J'ai rencontré beaucoup de jeunes qui m'ont parlé avec enthousiasme de Corto... et qui m'ont demandé si ses aventures étaient véridiques !



Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

Hugo Pratt au pays des Massaï

H. P. — Corto Maltese a existé... Il existe aujourd'hui...
C. M. — Vous l'avez rencontré ?
H. P. — Je l'ai retrouvé...
C. M. — A quelle époque vit Corto ?
H. P. — J'ai choisi une époque précise, historique. On peut dire que c'est la fin d'une époque romantique...
C. M. — Vous êtes un nostalgique de cette époque ?
H. P. — Je suis un nostalgique... Cette époque me permet de développer, et de présenter des personnages pittoresques dans un cadre particulier. Ainsi nous arrivons à définir Corto comme un personnage créé par Conrad... En le faisant parler un langage actuel, d'aujourd'hui, et en le faisant évoluer dans cette période historique, j'en fais un précurseur. Je le fais évoluer et réagir comme un homme émancipé, en homme d'aujourd'hui, mais il reste un personnage romantique qui ne voit que l'univers où il vit... je crois que les lecteurs peuvent retrouver en

Hugo Pratt « Corto Maltese » © PIF

Les Cangaceiros « Corto Maltese » © PIF

Hugo Pratt dans le fauteuil de Corto Maltese

L'authenticité dans le décor

Corto ce qu'ils recherchent en eux-mêmes.
C. M. — Dans chaque épisode interviennent des personnages extrêmement pittoresques et...
H. P. — Oui... je devais faire au début une très grande histoire, mais comme vous le savez, PIF présente à ses lecteurs des récits complets de vingt pages et alors il m'a fallu faire des scenarii plus construits tout en jouant sur le caractère particulier d'un des personnages. Cela devient parfois caricatural...
C. M. — Corto Maltese est un commandant sans bateau ?
H. P. — C'est un homme moderne. Octavio Paza, un poète mexicain, a dit que le fait d'avoir quelque chose qui vous appartient est un fait négatif et on se prive ainsi de ses possibilités de liberté et Corto Maltese s'il avait eu un bateau (il a eu un bateau mais il s'est perdu corps et biens dans le Pacifique), se serait trouvé dans des situations bien embarrassantes, il aurait été lié à ce bateau. Ainsi il est libre, et on peut le trouver alors sur un yacht de milliardaire, un voilier ou un cargo...
C. M. — Pensez-vous que Corto Maltese ira caboter sur d'autres mers ?
H. P. — Premièrement et vous le savez bien, Corto Maltese a vécu dans le Sud Pacifique et c'est là qu'il a eu un bateau la « Très Sainte Marie »... Il l'a fracassé sur les écueils d'un atoll et c'est là qu'il a rencontré le moine et Rapoustine... Il connaît à fond les mers du Sud.
C. M. — Corto Maltese et la politique ?
H. P. — Corto Maltese est un anticolonialiste, un homme qui n'a pas de barrières géographiques et qui n'a pas de problèmes raciaux... Il a des sœurs noires, des cousins indiens... La famille de Corto ne connaît pas ces problèmes... Elle a eu des rapports avec toutes les autres races... Corto trouve de la famille partout où il va...
C. M. — Et si Corto Maltese arrive en 1970 ? Il se retrouvera sans travail..
H. P. — Corto Maltese est étrange... C'est une sorte de Dorian Gray, car il restera toujours comme il est.. C'est un homme qui se construirait l'aventure comme il l'aime...
C. M. — Mais si Corto arrive dans un de ces ports modernes. Ne passerait-il pas pour un excentrique ? Par exemple au Maroc ?
H. P. — S'il arrive au Maroc... Il rencontrerait des gens comme lui, il ne verrait pas les touristes, ni les buildings en ciment armé... Il ne verrait que son univers...
C. M. — Ainsi Corto a un univers à sa mesure ?
H. P. — Oui... Corto laisse venir à lui tous ceux qui veulent venir vers lui... Celui qui peut voir cet univers, trouvera Corto Maltese et bien d'autres héros oubliés peut-être... Mais celui qui ne peut pas voir cet univers ne verra jamais Corto Maltese.
C. M. — C'est une légende...
H. P. — Une légende... Pourquoi une légende?
C. M. — Une légende ne peut être lue que par celui qui croit aux mondes mystérieux...
H. P. — Je crois que Corto Maltese a beaucoup de chance de vivre dans ce monde ainsi peut voir cet univers trouvera Corto Maltese est né en pouvant faire ce choix... Je ne sais pas si c'est une légende... mais si vous allez à Vigna del Mare, au Chili, à la pension Sol de Oro, ou à la Tortue, ou à la pension Ducal... là on pourra vous indiquer où le rencontrer...
C. M. — Est-ce alors un vieil homme qui raconte ses aventures aux enfants ?
H. P. — Corto ne sera jamais vieux... Il est un peu comme Cagliostro.
C. M. — Y aura-t-il une fin ? une suite ?
H. P. — Oui... mais peut-être reprendrai-je une variante... Elle s'appellera «Carribbeana» et puis je ne sais pas, car Corto Maltese a eu des démêlés avec Lawrence d'Arabie... Les aventures de Corto ne seront jamais finies... On le retrouve toujours dans une situation historique... On le retrouvera toujours...

Septembre 1970
Enregistrement réalisé
à Malamocco (Venise).

Gigi (Orion) de passage au drugstore Saint-Lazare, a pris sur le vif, Moliterni et Henri Filippini, lors du montage de l'exposition de bandes dessinées France-Japon (juillet-septembre 1970).

PHENIX

comporte 100 pages qui se répartissent ainsi :

- **des articles techniques**
- **des études sur les dessinateurs**
- **des rééditions introuvables**
- **une bourse d'échanges entre collectionneurs**
- **des échos sur les bandes dessinées publiées dans le monde entier**

PRIX DE L'ABONNEMENT 4 NUMÉROS :
France : 21,50 F **Etranger : 26,00 F**

PRIX DU NUMÉRO :
France : 6,00 F **Etranger : 7,30 F**

S. R. P.
R.C. Seine 62 B 2478

Diffuseur exclusif des Editions S.E.R.G.

38, rue Marceau, 94-IVRY

ECHOS

par Claude Moliterni
et Pierre Couperie

UNE REEDITION INTEGRALE DES STRIPS DE MICKEY

Après avoir réédité, sous une excellente présentation, les anciens albums italiens de Topolino (Mickey Mouse), l'éditeur Arnoldo Mondadori entreprend la réédition intégrale des bandes quotidiennes de Mickey de 1930 à 1945. Quatre albums ont déjà paru, format 32×23,7 à l'italienne, couverture en couleurs, impression excellente sur un bon papier. Chaque album de cette collection mensuelle (baptisée « Il Topolino d'oro ») comporte une notice brève mais précise. Prix 500 lires.

Volume I (juillet 1970). « Les audaci imprese di Topolino nell'isola misteriosa » et « Topolino nella valle infernale ». 70 pages. Strips du 1er janvier au 15 septembre 1930. Correspond aux anciens albums Hachette «les aventures de Mickey» et « Mickey chercheur d'or ».

Volume II (août 1970). « Topolino e il bel gagà » et « Topolino in guerra col gatto Nip ». 50 pages. Strips du 22 septembre 1930 au 25 février 1931, plus deux planches du dimanche. Correspond aux albums Hachette « Mickey contre Ratino » et « Mickey boxeur » en partie.

Volume III (septembre 1970). « Topolino vince Spaccafuoco ». 50 pages. Strips du 27 février au 18 juillet 1931, plus huit planches du dimanche. C'est le reste de « Mickey boxeur ».

Volume IV (octobre 1970). « Topolino e gli Zingari ». 50 pages. Strips du 20 juillet au 7 novembre 1931, plus la Silly Symphong « Birds of a feather » (11 mars-17 juin 1934) et deux planches du dimanche. Correspond à l'album Hachette «Mickey fait du camping ».

Il s'agit là de rééditions intégrales respectueuses de l'original, à la différence des albums Hachette. Par exemple les épisodes sabotés en 295 images dans « les aventures de Mickey » comportent bien les **469** images originales dans le premier album Mondadori. Le volume III donne les 213 images originales d'une histoire réduite à 150 images dans « Mickey boxeur ». Donc une réédition à ne pas manquer, et pourvu que ça dure !

Le sympathique Glenat-Guttin promettait beaucoup en publiant les premiers numéros de « Schtroumpf » mais depuis quelques semaines, nous déplorons le laisser-aller qui apparaît dans ce fanzine : échos périmés, etc. Je regrette des numéros comme le Spécial « Greg ». Il est vrai que c'était Greg qui l'avait rédigé à 80 %...

Dutronc-Fred... une rencontre sympathique d'un chanteur et d'un dessinateur de bandes dessinées... résultat des cogitations de nos deux compères... deux disques fantastiques... enregistrés en stéréo... Si ce n'est déjà fait posez votre Phénix et courez chez votre disquaire le plus proche et demandez « La voiture du clair de lune » et « le Spectre ». Vous serez étonnés... Quelle réussite magnifique... Souhaitons à Fred et à Dutronc de continuer dans la bande dessinée en 45 tours... C'est drôlement chouette... Bravo...

Le numéro 32, 13e année, 7 août 1970, de l'Overseas Family a été le dernier de cet hebdomadaire américain publié en Allemagne. Venant après la disparition de l'édition londonienne du New York « News », que l'on pouvait trouver à Paris, avec « Dick Tracy », « Mary Perkins », « Little Orphan Annie », « Moon Mullins », « Winnie Winkle », etc., après celle du « Weekly Tribune » de Genève (« Wizard of id », « B.C. », « Lil'Abner », etc.), après l'abandon arbitraire de « Dick Tracy », de « Steve Canyon », de « Penny », par l'édition européenne du « Herald-Tribune », l'extinction de l'Overseas Family fait disparaître d'Europe les planches originales de « Dennis the Menace », « Dr Kildare », « Hi and Lois », « Miss Peach », « Little Iodine », « Ponytail », « The Flintstones », « Pogo » et « Prince Valiant »... il ne nous reste plus que l'Overseas Weekly, et pour combien de temps ?

Lors du voyage de Claude Moliterni en septembre, celui-ci a retrouvé **tout** Terry et les pirates de Caniff sur papier couché en noir et blanc. ...ainsi que la suite de Prince Valiant... Peut-être allons-nous voir la publication de deux nouveaux prochains albums ?

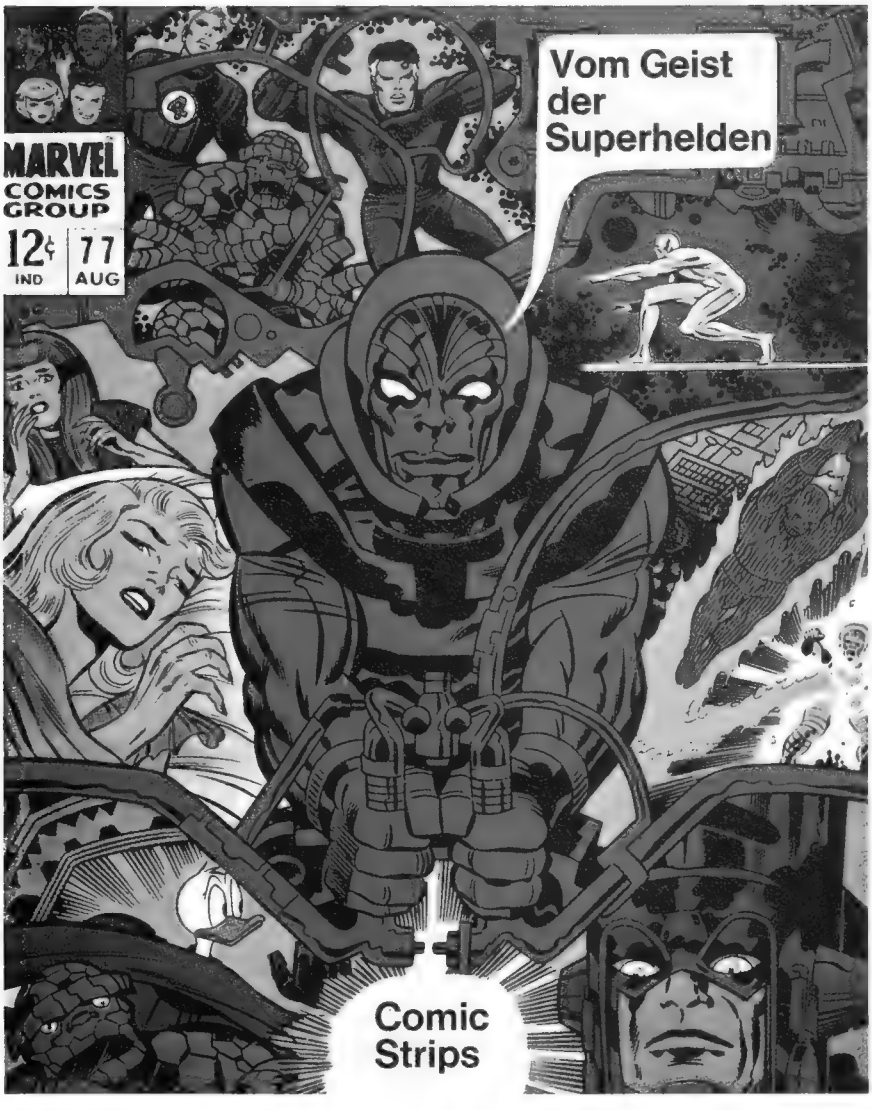
Greg, présentera à Lucca 6, « Tintin et le temple du Soleil ». Pierre Couperie fera une conférence sur le thème « Bande dessinée et Histoire de l'Art ».

Institut des Arts Contemporains (I.C.A.) London, directeur Michaël Kustov prépare pour novembre une grande rétrospective de la bande dessinée anglaise des origines à nos jours.

Le journal Eureka a reçu à Bordigera le premier prix du festival de l'humour : « la Datta d'Oro » pour sa qualité humoristique.

Chez Mandadori, dans les classiques de la bande dessinée, publication de Barnaby de Crockett Johnsson. Un livre de 200 pages 21×13,5. Au prix de 500 lires.

Rencontré à la librairie Pellucidar J. Tosan, responsable de la revue « Johnny, le journal de l'âge d'or » nous a confirmé que le numéro 7 serait le dernier. A son avis c'est un départ trop massif qui est responsable de cet échec.



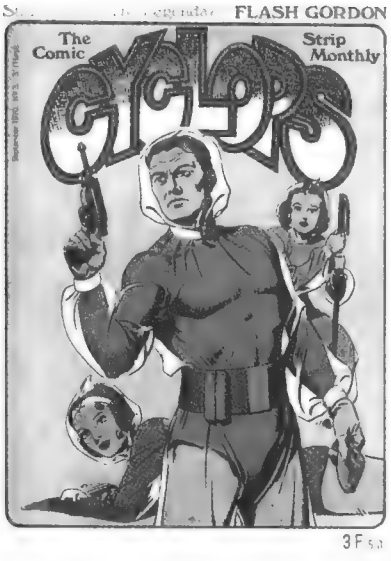
La conférence présentée par Pierre Couperie et Claude Moliterni à l'Akademie der Kunste à Berlin lors de l'exposition de B.D. a été éditée par Gebruder Verlag.

Dans les prochains numéros de Zoom des études sur de grands dessinateurs seront présentées. Dans le prochain numéro : Frazetta, interview de Joël Laroche. Ensuite Hugo Pratt et Burne Hogarth.

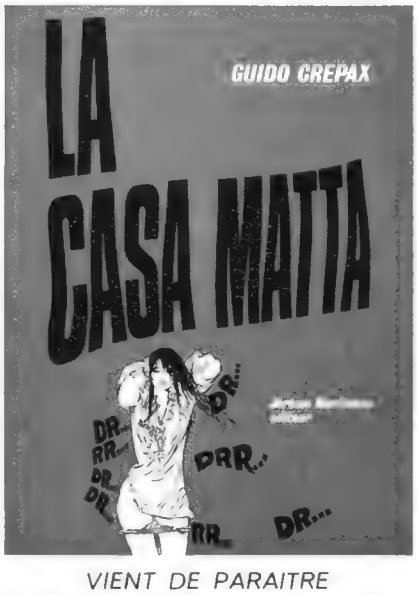
Marvel et Strange vont changer de présentation. Leur format sera désormais celui des comics-books américains. Toutes les pages seront en couleurs. Voilà donc une excellente nouvelle qui fera oublier (nous en sommes persuadés) la légère augmentation du prix. La première livraison est prévue pour le début novembre.

Eerie N° 5 vient de sortir de presse. Au sommaire : Dan Adkins, Archie Goodwin, Angelo Torres, Rocco Mastroserio, Nelson Bridwell, Bill Dubay et les rubriques de Michel Caen, Alain Schlokoff, J.C. Romer et Claude Seignolle. Zoom et Eerie sont édités par Publicness, 30, rue Le Peletier, Paris-9e. 12 francs et 3,50 francs.

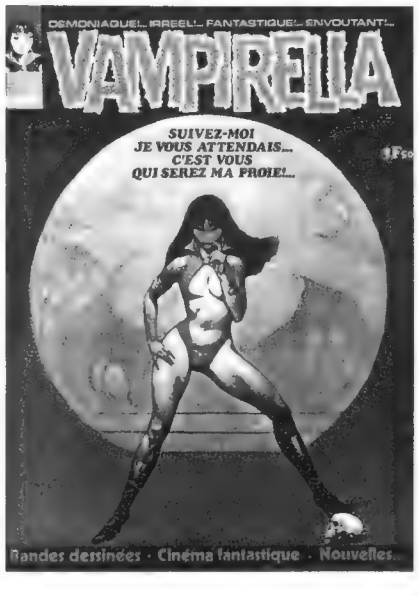
Stripchrift N° 21 : au sommaire le 40e anniversaire de Mickey et une réédition.
Stripchrift N° 22 : au sommaire Franquin, Prince Valiant et la pornographie... et une réédition de Spirou dessinée par Franquin (1946).
Stripchrift, De Bruyn Kopstraat, 10-Rijswijk (Pays-Bas).

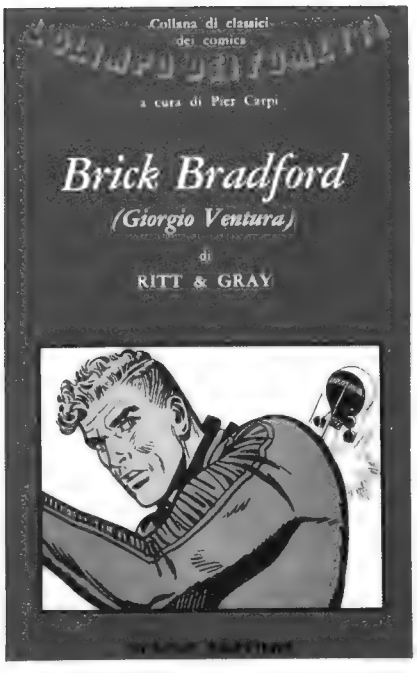


Le journal Underground anglais Cyclops a publié un épisode de Flash Gordon avec un court article d'introduction. Flash se trouve en Frigie et il est accueilli par Fria, la reine. Chaque mois cette revue présentera une bande dessinée. Cyclops : 32st Perersburg Place, London W2, Angleterre. Le numéro : 3,50 francs.

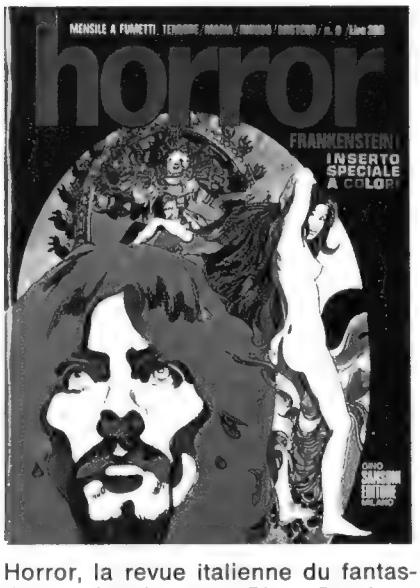


VIENT DE PARAITRE





Pier Carpi, rédacteur en chef de Horror lance une nouvelle collection de bandes dessinées : « l'Olimpio dei Fumetti », premier titre « Terry et les Pirates », un épisode de Caniff de 1944 et un épisode de Wunder de 1968. La présentation est originale et luxueuse, mais je crois qu'elle ne plaira pas aux amateurs de bandes dessinées. Imaginez un livre de poche avec deux dessins par page... L'autre livre « Brick Bradford » présente l'épisode du « Vieux dans la montagne ». Chaque album : 2 000 lires. Sugar éditor, via Astolfo, 23 Milan 20131.



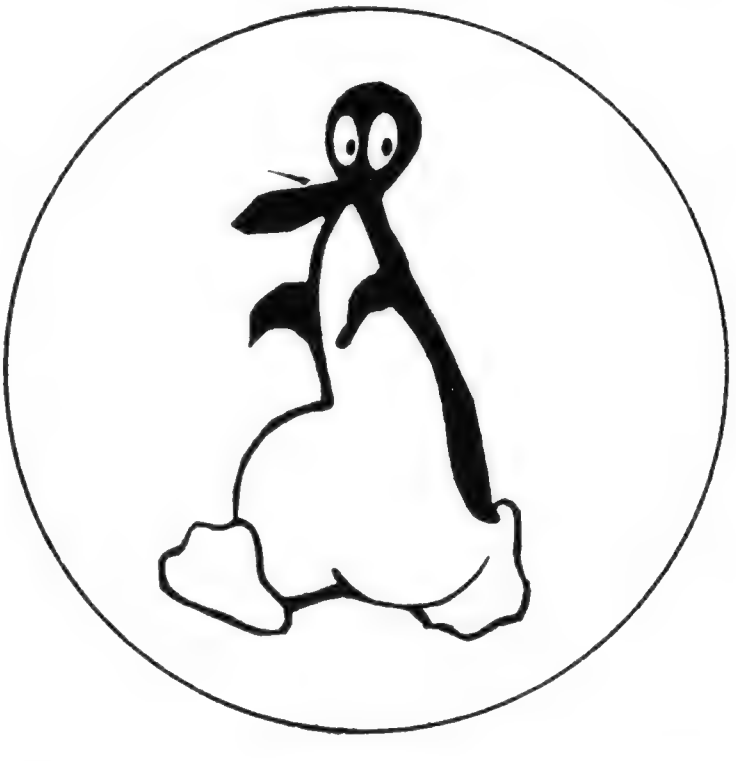
Horror, la revue italienne du fantastique, dirigée par Pier Carpi et Alfredo Castelli, éditée par Sansoni, Milan et non Florence comme le prétendent certains spécialistes mal informés. Nous retrouvons dans les numéros 8, 9 et 10 Auclair et Gir, Moliterni et Loro et Got. Parmi les dessinateurs italiens, citons : Ugo Cremiari, Nevio Zeccara, A. Sciotti, Carlo Peroni, D. Maremotti, L. Cimpellin, Sergio Zaniboni..., 76 pages de qualité, Gino Sansoni, via Mascheroni I, Milan. Prix : 3 francs.

Enciclopedia dei Fumetti est vendue actuellement en Italie en albums. Les trois premiers sont en vente, présentés sous des couvertures très bien réalisées graphiquement. Pendant ce temps la cadence de quatre numéros par mois se poursuit en ce qui concerne les fascicules 25, 26, 27 et 28 viennent de nous arriver. Georges Mc Manus — « Bringing up Father Young » (Blondie). Editorial Sansoni, Florence.

Psyco, un mensuel de bandes dessinées édité par Cesaro Solini, via Pietro Massagni, 14 - 20122 Milan. Chaque numéro 64 pages, 300 lires.

Depuis quatre mois chaque adhérent de la S.F.B.D. reçoit le 15 de chaque mois huit pages d'informations, d'échos... Ainsi chacun est tenu au courant de ce qui se passe dans le monde de la bande dessinée... L'abondant courrier que nous recevons nous oblige à répondre assez lentement et nous prions nos amis de ne point s'impatienter il leur sera répondu... Pour tous ceux qui s'intéressent aux activités de la S.F.B.D. nous rappelons que ce club propose pour 30 francs, un bulletin de huit pages, chaque mois, deux rééditions de B.D. imprimées sur papier de luxe 140 g, quatre réunions aux arts décoratifs où sont présentés des films, des montages sonorisés, des interviews de dessinateurs et des dessins animés. Par ailleurs chaque adhérent peut participer gratuitement à la Convention de la Bande Dessinée qui se tient chaque année. S.F.D.B., Claude Moliterni, 36, rue des Boulangers, Paris-5e. 633.03.19 après 20 heures.

ALFRED
societe française de bandes dessinees .S.F.B.D
MENSUEL



Je vous annonçais dans le dernier Phénix la parution de l'album de Tabary « Corinne et Jeannot ». Eh bien... il est là... C'est Goscinny qui préface cet album... Inutile de vous présenter ces deux personnages qui se battent depuis des années en dernière page de Pif et son gadget... Corinne l'infâme gamine qui n'a qu'un but, détruire Jeannot... J'ai lu l'album d'une traite en espérant que peut-être Jeannot arriverait, une fois, à coincer cette garce de Corinne eh bien ce n'est pas pour cette fois... Peut-être dans le prochain album... Tabary m'a promis de venir un soir aux arts décoratifs pour s'expliquer sur ces deux personnages... Peut-être arriverons-nous à lui faire dire pourquoi Corinne est aussi terrible... A vous lecteurs de juger !

Loro et De Beketch préparent pour la fin de l'année une longue histoire de « science-fantasy » pour Pilote : les aventures de «Thorkael». Cette série sera publiée à partir de janvier 1971, les premières planches réalisées promettent beaucoup.

Le quotidien espagnol « Pueblo » publie depuis le 26 septembre, dans son numéro du samedi, un magazine en couleurs comportant une dizaine de pages de bandes dessinées sur grand format. Elles sont signées : V. de la Fuente, Francisco Blanes, Sarompas, F. Asian, Chiqui..., en vente en France au prix de 80 centimes. A quand pareille initiative dans un quotidien français ?

Le 11 novembre sera une grande journée pour les lecteurs de Spirou. Fournier, Franquin, Morris, Peyo, Roba, Jidehem et Tillieux dédicaceront leurs albums à la librairie des Jeunes, 84, boulevard Saint-Germain, Paris-5e (métro Odéon).

Un concours sera organisé et permettra aux gagnants d'emporter un dessin original. A partir de 15 heures. Une heureuse initiative des éditions Dupuis.

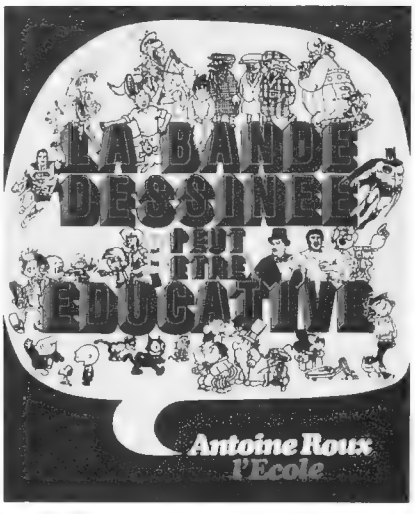
Herry Caouissin édite un journal de bandes dessinées qui ne manque pas d'intérêt : « l'Appel d'O Lo Le ».

Outre des bandes inédites nous trouvons des séries de Thomon, B. Rabier, G. Omry, Jobbé-Duval...

Cette revue de grand format, 16 pages, bi-mensuelle, est vendue 2 francs par H. Caouissin, 64, avenue Henry-Barbusse, 92-Asnières.

Après avoir présenté dans son numéro spécial la Science-Fiction dans ses généralités, « Horizons du Fantastique » commence, dans son numéro 12, à développer les grandes tendances du genre.

VIENT DE PARAITRE



On trouvera ainsi une interview d'un des plus prestigieux auteurs américains, Ray Bradbury, le poète de la Science-Fiction, dont les fameuses « Chroniques martiennes » eurent le succès que l'on sait. Un autre grand écrivain, Arthur C. Clarke, l'auteur du livre « 2001 ; l'odyssée de l'espace », nous parle des prodigieuses mutations scientifiques et humaines qui attendent l'homme au seuil de l'an 2000.

Nous retiendrons également, dans ce numéro, deux études sur des écrivains français de Science-Fiction populaire, Kurt Steiner et Jimmy Guieu.

En dehors des critiques cinématographiques et littéraires habituelles, on trouvera une interview de l'éditeur Jérôme Martineau, un reportage illustré sur l'un des meilleurs dessinateurs fantastiques français actuels, Philippe Druillet et une importante rubrique sur la bande dessinée. Des nouvelles de Science-Fiction, dont l'une du célèbre écrivain français Francis Carsac terminent ce numéro.

Le numéro 3 de Bang se présentera sous une nouvelle forme. En plus des articles, nouvelles et études habituelles, il contiendra une trentaine de pages de bandes dessinées. Un numéro à ne pas manquer.

Voici quelques nouvelles d'Espagne communiquées par nos amis de Bang. Superpulgarcito, nouveau mensuel de 68 pages, éditorial Brugera. Au sommaire Ibanez, Raf et Astérix et Blueberry.
Trinca, bi-mensuel de 64 pages. Editorial Doncel.

Dans Delta 99, une revue de science-fiction pour adultes (bandes dessinées), on peut suivre les aventures de cinq poro Infinito de Esteban Marotto. Nos amis de Bang nous ont envoyé toute une documentation sur ce dessinateur et nous pensons vous présenter une étude sur ce dessinateur très prochainement.
Bang, Apartado de Correos 9331, Barcelona 12.

Une école de Bandes Dessinées vient de s'ouvrir : Centre expérimental de Vincennes, département arts plastiques, 8, route de la Tourelle, Paris-12e. Tél. : 808.96.70, poste 231. Des cours de bandes dessinées, d'histoire de la bande dessinée, des rencontres avec des dessinateurs sont prévus au programme. Ces cours sont ouverts à tous.

27
PORO INFINITO
el tabú de los soberanos
guión y dibujos
ESTEBAN MAROTO
"ADORADO HOY COMO UN DIOS, PUEDES SER MUERTO MAÑANA COMO UN CRIMINAL." (SIGMUND FREUD, "TÓTEM Y TABÚ")
SELECCIONES ILUSTRADAS - Derechos Reservados - ESPAÑA

MIROIR DU FANTASTIQUE

H.H. EWERS

SINISTRE MESSAGE

SPICKA

DRAKENSTEIN

LOUIS PONS

APHRODISY

FRED

provisoirement bimestriel ❁ octobre ❁ 3e année vol.3 ❁ numéro 22

Le nouveau « Miroir du Fantastique » vient de sortir. Imprimé en offset sur beau papier, format à l'italienne 25×21, il contient de nombreuses bandes dessinées signées J. Hirou, J.-C. Berthet, F. Solo, A. Gibaud, P. Soulas..., ses chroniques et une interview de Fred. Cent numéros seront tirés sur papier de luxe, reliés dos carré et comportant une litho originale de H. Serre au prix de 50 francs. L'édition normale coûte 7 F. Ecrire au journal, 6, rue Champfleury, Paris-7e.

AUX PORTES DE L'EPOUVANTE

Le présent ouvrage contient six nouvelles de Robert Bloch et quatre de Ray Bradbury et si Marabout a jugé bon de les rassembler sous le titre de « Aux portes de l'épouvante », c'est qu'en réalité chacun de ces récits débouche sur le macabre et sur le fantastique.
Né en 1917, Robert Bloch devient, dès l'âge de quinze ans, le correspondant et l'ami de Lovecraft qui le conseille dans ses lectures et le guide petit à petit dans les dédales sulfureux de la littérature fantastique pour, finalement, l'encourager à écrire. Le succès de « Psychose » (Bibliothèque Marabout n° 303) que Hitchcock devait, avec sa maestria coutumière, adapter pour le cinéma, l'entraîne vers les petits et grands écrans. Scénariste de « Jardin des tortures », Robert Bloch rédige également les scripts du serial TV « Twilight Zone » devenu en français « La quatrième dimension ».
Ecrivain secret, Ray Bradbury connaît d'emblée le succès quand « Weird Tales » publie ses premières « Chroniques martiennes » vers 1947. Il se révèle anticonformiste, condamne le culte de l'automation, les idéaux de l'American way of live, l'agitation perpétuelle, le grégarisme, l'adulation de l'enfant et proclame la vanité du succès et de la richesse
Première édition en langue française.
Bibliothèque Marabout n° 354.
France : 4,20 F.

BIBLIOTHEQUE MARABOUT n° 349 *
LA GUERRE DES MOUCHES
JACQUES SPITZ

Jacques Spitz, auteur français de science-fiction, s'est tenu à l'écart du courant de science-fiction américain qui ne semble d'ailleurs pas avoir été, avant-guerre, connu en France, sauf de quelques érudits comme Georges Gallet et Régis Messac. Ce problème de l'influence de la science-fiction américaine sur la littérature française d'entre les deux guerres mériterait une thèse de doctorat. On pourrait, à cet égard, étudier utilement la question de savoir si les ressemblances entre « Le Mont Analogue » de René Daumal d'une part et « Islands of the Sun » de Jack Williamson d'autre part sont du plagiat de la part de Daumal ou une forme de cette télépathie entre auteurs dont il est difficile de nier l'existence. Spitz, en tout cas, est tellement en dehors des idées américaines qu'il est peu probable qu'il ait lu « Amazing stories ».
Tous ses livres sont basés sur des idées extrêmement originales.
Dans « La Guerre des Mouches », les mouches se muent en insectes doués d'intelligence et d'un esprit d'initiative largement supérieur à celui des fourmis, des abeilles ou des termites. Hypothèse terrifiante s'il en est puisque ces mouches « nouvelles » déclarent la guerre à l'humanité. Et la gagnent...

Au sommaire du Chasseur d'Illustrés : Karl May, Miramar, les aventures fantastiques d'un jeune Parisien, une nouvelle rubrique : la bande dessinée. Les Editions PRIMA, 5, boulevard Jules-Ferry, Paris (11e). Tél. 805.35.56.

AU SOMMAIRE :

- TERRY
  ET LES PIRATES
  CANIFF

- DICK TRACY
  CHESTER GOULD

- FRAZETTA

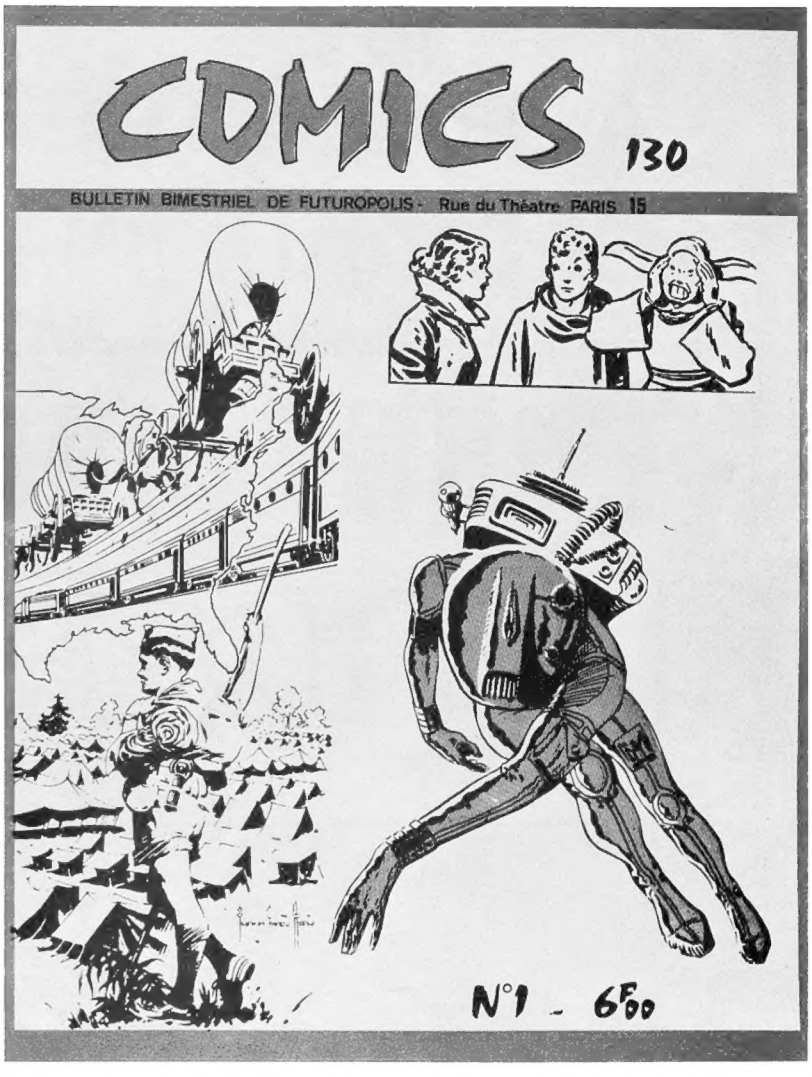
- AUCLAIR

- SPIDERMAN

- HOGARTH

COMICS 130
130, rue du Théâtre

les 6 N^{os} : 30 Frs



MAI - JUIN
1971

FLASH GORDON

ALEX RAYMOND

1936 - 1937 - 1938

160 PAGES

④ WE'LL MARCH IN A COLUMN AS THO' WE SUSPECT NOTHING--YOU'RE OUR BIG HOPE WITH YOUR ARTILLERY--TAKE COVER AND WE'LL STAY WITHIN RANGE--WHEN THEIR ROCKETS DIVE ON US,
LET 'EM HAVE IT!
GOOD IDEA--BUT DON'T EXPECT AN ATTACK TILL NIGHT-FALL

A PARAITRE FIN 70

SPECIAL PHENIX 2

D'APRÈS LES PLANCHES ORIGINALES FOURNIES PAR L'AUTEUR

BURNE HOGARTH

BUT···WHAT IS THAT? SMOKE! TABASCO·····THE OUTBUILDINGS ARE ON FIRE!
SI, AMIGO····THAT IS WHAT I MEANT! THE CURSE OF THE HOUSE OF DEL OMBU WILL GIVE YOU NO REST! THE PEOPLE···FRIENDS, YOU SAID···THEY HATED YOUR FATHER····THEY HATE DEL OMBU····AND DRAGO···· THEY HATE YOU!
9-1-46
Copr. 1946, N. Y. Post Corp.

HORS COLLECTION

TOOTS AND CASPER
AL SKIDDER WAS LUCKY WHEN HE WON MOLLY'S HEART, TOOTS! SHE'S GENUINE!
PEANUTS
BLONDIE
DENNIS THE MENACE
MARMADUKE
BEETLE BAILEY
HAGAR THE HORRIBLE
ANDY CAPP
THE FLINTSTONES
POPEYE
DONALD DUCK
MICKEY MOUSE
TARZAN
DICK TRACY
LI'L ABNER
ALLEY OOP
BUGS BUNNY
TWEETY
SYLVESTER
THE JETSONS
SCOOBY-DOO
THE SMURFS
GARFIELD
ODIE
JON ARBUCKLE
SNOOPY
CHARLIE BROWN
LUCY
LINUS
SALLY BROWN
PEPPERMINT PATTY
MARCIE
WOODSTOCK
FRANKLIN
SPIKE
MUTT
JEFF
THE FAMILY CIRCUS
DENNY
BILLY
JEANNIE
DAISY MAE
PAPPY
MAMMY YOKUM
SADIE HAWKINS
THE GRUMPS
MAGGIE
JIGGS
THE KATZENJAMMER KIDS
HANS
FRITZ
THE KATZENJAMMERS
THE GUMPS
ANDY
MIN
THE BOOB MCNUTT
THE BOOB
THE BOOB MCNUTT
THE BOOB
THE BOOB MCNUTT
THE BOOB

26nov.31déc70

10

EXPOSITION INTERNATIONALE DE LA BANDE DESSINEE

MUSEU DE ARTE - SAO-PAULO. BRAZIL

CONCEPTION : CLAUDE MOLITERNI - PIERRE COUPERIE - ORGANISATION : MUSEU DE ARTE ET ENRIQUE LYPSZIC. ESCOLA PANAMERICANA DE ARTE SAO-PAULO.

SECTION SPECIALE FRANÇAISE

J.C. FOREST
R. GIGI
R. POÏVET

© WALT KELLY "POGO"